

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR  
MARIE-CHRISTINE LANCE

**L'EXPÉRIENCE MIGRATOIRE DE NÉORURAUX QUÉBÉCOIS  
RÉSIDENTS DANS LA MRC DE MASKINONGÉ (MAURICIE)**

OCTOBRE 2017

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Les derniers siècles ont vu une augmentation de la mobilité tous azimuts. De l'imprimerie, qui a permis aux connaissances de voyager, au progrès continu dans le monde du transport, la société est devenue de plus en plus mobile. Plus récemment, l'essor rapide des technologies de la communication est venu décupler ces avancées, changeant les contours de l'espace et des frontières, du moins, pour les sociétés plus développées au niveau économique. Au centre de toutes ces innovations, l'humain, lui aussi, est devenu plus mobile.

Depuis toujours, l'espèce humaine connaît des épisodes de mouvements migratoires. Les déplacements humains se font souvent vers les grands centres urbains, où foisonnent les ressources de toutes sortes nécessaires à la vie adulte : emploi, hôpitaux, écoles, produits culturels, etc. Or, certains individus décident de faire le chemin inverse, et quittent la ville pour se diriger vers la campagne. Aux néoruraux retraités se sont ajoutés, au fil des décennies, d'autres profils d'individus, plus jeunes, seuls ou en famille, entrepreneurs, employés, artistes.

Nous nous sommes intéressée aux adultes âgés de 25 à 44 ans qui ont fait ce choix récemment, soit entre 2004 et 2012. Nous avons cherché à comprendre quel sens prenait ce projet migratoire, en pleine vie active. Que quittaient-ils de la ville? Qu'allaient-ils chercher en milieu rural?

Nous avons mené des entretiens semi-dirigés auprès de quatorze individus ayant quitté un milieu urbain pour un village de la MRC de Maskinongé, en Mauricie. Les données recueillies nous ont permis de comprendre que pour plusieurs des personnes interrogées, le projet est d'abord de laisser quelque chose derrière : quitter quelque chose, quitter un lieu, quitter la ville. Pour d'autres, c'est plutôt l'appel de la campagne, de la nature qui a motivé le déplacement. Les migrants de retour dans leur région d'origine constituent à plusieurs égards un cas particulier, leur migration étant plutôt motivée par un retour à un passé confortable. Enfin, certains ont effectué cette migration

ville-campagne pour des raisons ponctuelles basées sur un besoin pressant d'aventure et de changement. Le sens de la migration apparaît alors comme une opportunité de se redéfinir dans un nouveau paysage humain et physique, et la campagne apparaît brusquement comme l'espace de solution.

Une fois la migration effectuée, les représentations ayant conduit à la migration se trouvent confrontées à la réalité d'un nouvel habitat, d'un nouveau territoire, à la fois physique et humain. Tout cela se construit avec la nouveauté qui entoure le migrant, mais également avec ce qu'il a laissé derrière et ce qu'il a amené avec lui. Selon le projet, l'héritage urbain apparaît franchement ou en filigrane dans ce nouveau quotidien rural.

Au-delà des éléments propres aux trajectoires individuelles des quatorze individus rencontrés, la migration ville-campagne se présente ainsi sous un visage inédit : celui d'un désir de mouvement, de dépaysement... Un besoin de se réinventer, de planter ses racines dans un nouveau sol, à l'abri d'un certain passé, quand ce n'est pas dans le confort de ce dernier.

## AVANT-PROPOS

Il y a quelques années, je quittais Montréal pour m'installer dans une petite municipalité rurale de 4 000 habitants, en Mauricie. En explorant la région, j'ai constaté avec un certain étonnement que je n'étais pas seule. Un peu partout, je croisais d'autres personnes qui avaient, elles aussi, un jour choisi de laisser derrière elles la ville pour s'installer en campagne. Je connaissais, bien sûr, les motifs de ma propre migration : besoin d'air et de calme, goût de l'aventure, nouveau conjoint plutôt enclin à vivre en campagne qu'en ville, des raisons, somme toute, assez personnelles. Mais qu'en était-il de ces autres adultes? J'ai eu envie d'en connaître davantage sur le phénomène en tant qu'objet social et de voir si des trajectoires individuelles pouvaient nous instruire un peu plus sur notre société et ses mouvements.

### *Remerciements*

J'aimerais ici remercier mon directeur, Yvan Rousseau, et mon codirecteur, Claude Bellavance, qui ont su se montrer à la fois patients et exigeants, veillant à ce que je ne m'égare pas trop en cours de route. Merci à l'équipe professorale en études québécoises, passionnée, attentionnée et stimulante. Un merci tout particulier à Lucia Ferretti, qui m'a donné la piqure alors que je tâtais l'idée de me lancer à la maîtrise, et qui, tout au long de mon parcours, a toujours été de bon conseil. J'aimerais remercier Lauréanne, Jacinthe, David et Nathalie, ainsi que tous les autres collègues étudiants avec qui j'ai pu échanger, tant au niveau intellectuel qu'humain. Merci enfin à mes amis, spécialement Roseline, ainsi qu'à mes proches, à mon père tout particulièrement, pour m'avoir lue et rassurée dans ma capacité à aller au bout de ma démarche, à ma mère, toujours à l'écoute et intéressée, ainsi qu'à mon conjoint, pour m'accepter telle que je suis, dans mes mille vies et rôles parallèles... dont celui d'étudiante, mais aussi d'amoureuse et de maman.

### *Avertissement sur usage du masculin*

Veuillez prendre note que l'emploi du masculin pour désigner des personnes n'a d'autres fins que celle d'alléger le texte.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	ii
AVANT-PROPOS .....	iv
TABLE DES MATIÈRES .....	v
INTRODUCTION .....	7
CHAPITRE 1 .....	13
1. BILAN DE LA LITTÉRATURE .....	13
1.1 L'étude des migrations ville-campagne : un objet de recherche récent .....	13
1.1.1 Les études pionnières.....	14
1.1.2 Ce que nous dit la recherche sur les néoruraux d'aujourd'hui .....	16
1.2 Le cadre conceptuel : la mobilité des jeunes adultes.....	19
1.2.1 Société mobile et urbanisation.....	19
1.2.2 Individus en mouvement : appartenance et territorialité .....	21
1.2.3 La mobilité comme modalité de réalisation personnelle.....	23
2. PROBLÉMATIQUE ET STRATÉGIE DE RECHERCHE.....	24
2.1 Question de recherche .....	24
2.2 Méthodologie.....	27
2.2.1 Les informateurs .....	27
2.2.2 Déroulement de l'enquête.....	29
2.2.3 Traitement et analyse de données .....	30
2.2.4 Potentiel et limites .....	32
3. LE TERRAIN D'ENQUÊTE.....	33
3.1 La MRC de Maskinongé .....	33
3.2 Quelques mots sur nos informateurs .....	34
CHAPITRE 2 .....	39
1. LE PROJET DE CAMPAGNE .....	39
2. LES MOTIVATIONS À L'ORIGINE DE LA MIGRATION.....	43
2.1 Entre migration et mobilité.....	43
2.2 Un mouvement, plusieurs motivations.....	44
2.2.1 Rechercher les caractéristiques de la campagne .....	44

2.2.2 Rentrer à la maison .....	47
2.2.3 Le mouvement comme finalité .....	51
3. UN PROJET DE VIE À LA CONCRÉTISATION... IMPROVISÉE? .....	52
4. DISCUSSION : VERS DES PRÉS PLUS VERTS? .....	54
CHAPITRE 3 .....	57
1. CHANGER DE DÉCOR .....	58
1.1 Un nouvel habitat à apprivoiser.....	58
1.2 Le calme de la campagne : mythe ou réalité?.....	60
1.3 Quelques conséquences imprévues de la faible densité .....	61
2. SOCIABILITÉS : À LA RENCONTRE DU NOUVEAU MONDE .....	64
2.1 Un milieu habité : une communauté.....	65
2.2 Vie personnelle et réseaux sociaux.....	69
3. INDIVIDUALITÉS ET TRAJECTOIRES PERSONNELLES .....	73
3.1 Projet personnel et quête individuelle .....	73
3.2. Projet de campagne et étape de vie adulte.....	75
3.3 Adaptation et situation familiale .....	78
4. DISCUSSION : UN QUOTIDIEN À RÉINVENTER.....	80
CONCLUSION .....	86
ÉPILOGUE .....	93
BIBLIOGRAPHIE .....	94
ANNEXE 1 .....	99
ANNEXE 2 .....	100
ANNEXE 3 .....	101
ANNEXE 4 .....	103
ANNEXE 5 .....	104

## INTRODUCTION

Depuis toujours, l'espèce humaine connaît des épisodes de mouvements migratoires. La soif de conquête et le besoin d'accéder à des ressources diverses sont à la base de certaines de ces migrations. Des déplacements de masse sont également effectués pour des raisons liées à la survie comme la fuite d'un climat politique menaçant, la recherche de terres fertiles ou l'espoir de conditions économiques plus favorables pour l'avenir des siens. Au Québec, certains de ces mouvements ont eu lieu. Au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, des centaines de milliers de Canadiens-Français ont migré vers les États-Unis afin de trouver du travail, événement qu'on a par ailleurs nommé « la grande saignée ». Les différentes vagues d'exode des milieux ruraux vers les centres urbains ont aussi marqué l'histoire du Québec, tout comme le timide et poétique retour à la terre des années 1970. Les migrations se produisent également à plus petite échelle. Ici et ailleurs, des individus, couples et familles migrent pour des raisons parfois moins urgentes, mais tout aussi pertinentes. Ainsi, suivre un conjoint muté dans une autre région, se rapprocher d'un centre urbain pour accéder à des services spécialisés, ou déménager à proximité de l'université où s'offre le programme d'études choisi ne constituent que quelques-unes des multiples raisons pouvant inciter un individu à changer de lieu de vie.

Parallèlement à ces sédentarités bousculées, le nomadisme, un mode de vie fondé sur la mobilité, le déplacement, a lui aussi toujours existé. On peut notamment penser ici à certains peuples amérindiens nomades ou semi-nomades (les Micmacs et les Algonquins l'ont été par le passé, pour ne nommer que ceux-là), mais également aux peuples du Sahara ou aux gens du Voyage (Roms, gitans...). Au niveau conceptuel, certaines approches contemporaines en sociologie<sup>1</sup> suggèrent que les Occidentaux seraient de plus en plus nomades, situation induite autant par de nouvelles possibilités (transport facilité, nouvelles technologies de la communication) que par de nouveaux défis (emplois précaires et multiples, difficile accès à la propriété, familles multiformes).

---

<sup>1</sup> On peut notamment penser à Michel Maffesoli, pour ses travaux sur le nomadisme, ou à la sociologie de la mobilité du sociologue anglais John Urry.



Dans tous ces cas, on bouscule le quotidien pour aller s'implanter ailleurs, par nécessité ou par choix, avec la conviction ou l'espoir que le nouveau lieu de vie possède certaines caractéristiques qui viendront combler un ou plusieurs besoins jugés essentiels, assurer une meilleure vie pour nous-mêmes ou nos proches ou répondre à des aspirations particulières.

Chaque époque présente des défis et des possibles qui lui sont propres. Une des caractéristiques majeures des sociétés contemporaines est l'augmentation et la diversification des formes de mobilité spatiale des individus<sup>2</sup>. Si cette réalité peut apparaître typique du 21<sup>e</sup> siècle, il est bon de rappeler que des phases de croissance du nombre de réalités matérielles et immatérielles en mouvement ont été observées auparavant. Le développement de l'imprimerie au 15<sup>e</sup> siècle a représenté une contribution majeure à la mobilité des connaissances et, un peu plus tard, à la mobilité des informations et des communications. Au 19<sup>e</sup> siècle, la machine à vapeur a très certainement permis l'augmentation de la mobilité<sup>3</sup>, tout comme l'essor de l'aviation et la démocratisation de l'automobile allaient y contribuer au 20<sup>e</sup> siècle. En ce qui a trait aux communications, le télégraphe, le téléphone et la radio ont constitué de véritables révolutions, bien avant l'avènement d'Internet. On peut toutefois suggérer que le tournant du 21<sup>e</sup> siècle constitue probablement une étape cruciale de cette accélération des formes de mobilités, grâce aux importantes avancées faites ces dernières années en matière de transports, mais, également, grâce aux révolutions technologiques numériques dans le monde de l'information et des communications. Le géographe français Michel Lussault parle de notre ère comme d'une époque *post-mobilitaire*, en ce sens que nous serions à l'aube d'une seconde phase où les fondements de nos rapports à

---

<sup>2</sup> Camil Girard, Stéphanie Garneau et Lucie Fréchette, « On ne part jamais seul : espace et construction identitaire chez les jeunes migrants au Québec », LeBlanc, Patrice et Marc Molgat, dir., *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, coll. Culture et Société, les Éditions de l'IQRC, 2004, p. 108.

Patrice LeBlanc, « Migration des jeunes originaires des milieux ruraux et urbains du Québec. Une analyse comparative de leur participation à la société mobile », Gauthier, Madeleine et Patrice LeBlanc, dir., *Jeunes et dynamiques territoriales. Tome 1 : Migrations*, les Éditions de l'IQRC, 2008, p. 153.

<sup>3</sup> Michel Lussault, *L'homme spatial : La construction sociale de l'espace humain*, coll. Couleur des idées, Paris, Seuil, 2007, p. 60.

l'espace et au temps sont de plus en plus influencés par la donne numérique, suivant une phase, qu'il situe entre 1850 et 2000 et qui aurait été fondée sur les transports<sup>4</sup>.

Il serait par ailleurs erroné de croire que cette accélération de la mobilité des réalités immatérielles soit venue ralentir la mobilité des individus eux-mêmes. Ce pourrait même être plutôt l'inverse. Des chiffres récents nous indiquent que les Québécois âgés de 20 à 40 ans sont très mobiles en ce qui a trait à leur lieu de vie. La propension à migrer la plus forte se retrouve chez les jeunes adultes (20-29 ans)<sup>5</sup>, plusieurs d'entre eux quittant le foyer familial durant cette période pour poursuivre des études postsecondaires au cégep ou à l'université. Ce déménagement ponctuel sera souvent suivi par un autre, pour des motifs liés à une phase de vie où surviennent certains événements structurants inhérents à cette période : entrée sur le marché du travail ou poursuite d'études universitaires aux cycles supérieurs, formation du couple, naissance des premiers enfants. La mobilité de ces jeunes adultes peut ainsi apparaître assez naturelle à cette période de leur vie, même si tous ne font pas ce choix. Il est toutefois intéressant d'observer que les groupes des 30-34 ans et des 35-39 ans suivent de près en termes de mobilité, ce qui suggère non seulement que les adultes québécois demeurent mobiles au cours de leur vie active, mais également que la mobilité n'apparaît pas comme strictement circonstancielle, au début de l'âge adulte.

Contrairement aux grands déplacements mentionnés d'entrée de jeu, le type de mobilité auquel on fait ici référence est généralement à l'échelle de la ville, de la région ou de la province. On parle ainsi de migrations internes<sup>6</sup>. Ces dernières peuvent par exemple se produire d'un milieu rural à une ville régionale, d'une grande ville à une autre, ou d'une ville vers sa banlieue. Qu'elles soient temporaires ou définitives, une grande majorité des migrations internes se produisent vers les grands centres urbains. Le

---

<sup>4</sup> Lussault, *L'homme spatial*, p. 60.

<sup>5</sup> Martine Saint-Amour, « La migration interrégionale au Québec en 2012-2013 », *Coup d'œil sociodémographique*, ISQ, 31 (mars 2014), p.2.

<sup>6</sup> Migrations internes : déplacements résidentiels qui s'effectuent entre les régions administratives ou les MRC (municipalités régionales de comté). (ISQ. <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/migration/internes/index.html>)

passage par le milieu urbain est parfois incontournable, que ce soit pour poursuivre des études postsecondaires, trouver un emploi dans un domaine précis ou se rapprocher de certaines ressources. Or, à l'instar de certaines autres métropoles, de plus en plus de jeunes quittent Montréal. Ainsi, entre 2000 et 2010, malgré l'arrivée à Montréal de plus de 42 000 jeunes âgés de 15 à 24 ans en provenance des autres régions du Québec, le solde migratoire est demeuré négatif chez les 25-34 ans<sup>7</sup>. Plusieurs jeunes adultes vivent dans une ville importante pendant une période plus ou moins longue, puis déménagent vers les banlieues environnantes, vers la métropole ou vers une autre grande ville. D'autres jeunes adultes feront un choix passablement à contre-courant de la tendance et prendront le chemin de la campagne<sup>8</sup>.

En ce début de 21<sup>e</sup> siècle, bien que les soldes migratoires demeurent souvent négatifs du côté des campagnes, on ne parle plus d'exode rural, comme ce fut le cas au cours des siècles derniers<sup>9</sup>. En 2014, 26,2 % de la population totale du Québec résidait dans des collectivités à caractère rural, occupant 90 % du territoire habité<sup>10</sup>. Par ailleurs, la croissance de la population rurale au Québec est plus élevée que celle de la population urbaine, et ce, depuis déjà plusieurs années<sup>11</sup>. Les taux de natalité étant sensiblement les mêmes en milieu rural et en milieu urbain, cet accroissement résulte principalement de l'installation de nouvelles populations en milieu rural<sup>12</sup>. Bien que les milieux ruraux québécois accueillent des individus issus de l'immigration internationale, ces nouvelles

---

<sup>7</sup> Ville de Montréal, « Direction des statistiques sociodémographiques, exploitation du Fichier d'inscription des personnes assurées (FIPA) de la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ) », Ville de Montréal, *Portraits démographiques : La population des jeunes de 10 à 34 ans à Montréal*, Montréal en Statistiques (avril 2013), p. 22.

<sup>8</sup> En 2012-2013, on observe que parmi les gens ayant quitté Montréal, la plus grande ville de la province, les pertes les plus importantes se trouvent chez les 25-44 ans. Réf : Martine Saint-Amour, *Coup d'œil sociodémographique*, p. 3-4.

<sup>9</sup> Saint-Amour, « La migration... », p. 3-4.

<sup>10</sup> Solidarité Rurale du Québec (SRQ), <http://www.ruralite.qc.ca/fr/Ruralite/Territoire-et-demographie>. 2014-11-18.

<sup>11</sup> De 2001 à 2006, le taux de croissance de la population rurale a été de 5,2 %, en comparaison de 4,0 % en milieu urbain. Référence : SRQ, *Territoire et démographie*, Un phénomène migratoire en transformation. <http://www.ruralite.qc.ca/fr/Ruralite/Territoire-et-demographie>. 2014-11-18.

<sup>12</sup> SRQ, *Territoire et démographie*. Tableau « Variation de la population rurale et urbaine au Québec », données issues de Statistique Canada, recensement de la population 1996, 2001, 2006.

populations sont surtout constituées des migrants internes, dont plusieurs arrivent directement de milieux urbains.

Ces migrations ville-campagne sont-elles issues d'une situation conjoncturelle ou s'agit-il d'une tendance de fond? Bien qu'encore relativement discret, le mouvement de migration ville-campagne constitue un phénomène de plus en plus courant dans les pays occidentaux, tant en Europe qu'en Océanie et en Amérique du Nord<sup>13</sup>. C'est également le cas au Québec, où ils sont de plus en plus nombreux à répondre à l'appel de la campagne. Depuis les années 1990, plusieurs chercheurs désignent ces migrants sous le nom de *néoruraux*, décrits ainsi par la chercheuse Myriam Simard : « individus qui ont vécu en milieu urbain avant de s'installer en permanence en milieu rural, pour des motifs d'ordre individuel, socioéconomique ou parce qu'ils sont fortement influencés par les qualités esthétiques et environnementales du milieu choisi »<sup>14</sup>. Si les migrations de la ville vers la campagne ont longtemps pu sembler l'apanage des sexagénaires en quête d'une retraite tranquille, le profil des néoruraux s'est grandement diversifié, tant au Québec qu'en France ou au Royaume-Uni. Il comporte désormais de nombreux adultes issus de la population active. Ces jeunes adultes néoruraux sont toutefois loin de constituer une population homogène, présentant des profils fort variés en ce qui a trait à leur scolarité et leur occupation<sup>15</sup>.

Pourquoi la campagne? Pourquoi quitter la ville, aller rebâtir un quotidien en milieu rural? Depuis le tournant du siècle, quelques études effectuées auprès de néoruraux au Québec nous ont permis d'en apprendre davantage sur le profil et sur les motifs de migration des jeunes néoruraux. On en connaît toutefois encore assez peu sur le sens qu'ils attribuent à cette migration. Quelle conception ces jeunes adultes ont-ils du milieu rural, au moment où se dessine le projet d'y migrer? Le connaissent-ils? En quoi

---

<sup>13</sup> Myriam Simard, « La migration de la ville vers la campagne au Québec? Portrait sociodémographique et économique de deux MRC contrastées et de leurs nouveaux résidents. », ISQ, *Panorama des régions du Québec, chapitre 1 : Migration* (2010), p. 13.

<sup>14</sup> Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales et conflits au Québec : regards croisés avec la France et le Royaume-Uni », *Géographie, Économie, Société*, no 9 (2007), p. 196.

<sup>15</sup> Simard, *Ibid.*, p. 188.

les caractéristiques qu'ils attribuent à ce milieu répondent-elles à un besoin? Comment ces représentations façonnent-elles le projet et la concrétisation de celui-ci? Quel est le sens de la migration de la ville vers la campagne pour ces adultes? Telles sont les questions qui ont conduit à l'élaboration de ce projet de recherche.

Issu principalement de l'analyse de données recueillies dans le cadre d'une enquête sur le terrain, le présent mémoire nous entraîne à la rencontre de quatorze jeunes adultes qui, un jour, ont décidé de quitter la ville pour s'établir en milieu rural. Les uns l'ont fait seuls, les autres en couple ou en famille. Que le projet soit apparu subitement ou qu'il ait été longuement mûri, tous les répondants ont d'abord souhaité migrer en campagne pour une ou plusieurs raisons liées à leur qualité de vie. Mais pourquoi la campagne? Et pourquoi à ce moment précis? Le présent mémoire, fondé sur les récits de leur expérience, rend compte de leur parcours et du sens de leur démarche dans ce contexte particulier de société mobile.

Le premier chapitre sera consacré à la présentation du cadre de référence, de la problématique et de la méthodologie de recherche utilisée pour répondre à la question de recherche. Les deuxième et troisième chapitres seront dédiés à la présentation et à l'analyse des résultats de l'enquête dans un format qui permettra de suivre les informateurs dans leur démarche migratoire, soit en amont et en aval du projet. En conclusion, nous résumerons brièvement l'ensemble des résultats, tout en présentant les limites de l'enquête ainsi que les diverses pistes de réflexion qu'elle a pu susciter et qui pourraient être explorées ultérieurement.

# CHAPITRE 1

## CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIE

Afin d'aborder la question du sens que prend le projet de migrer de la ville vers la campagne pour ces jeunes adultes, nous situerons d'abord l'objet de recherche dans le champ des études sur les migrations ville-campagne, puis nous exposerons quelques outils conceptuels utilisés en sociologie et en géographie pour appréhender le phénomène de la migration des jeunes adultes. Dans la seconde partie de ce chapitre, nous exposerons la problématique ainsi que la stratégie de recherche. Nous terminerons ce chapitre par la présentation du terrain d'enquête.

### 1. BILAN DE LA LITTÉRATURE

#### 1.1 L'étude des migrations ville-campagne : un objet de recherche récent

Les déplacements des campagnes vers les villes ayant été historiquement plus fréquents, il n'est pas étonnant que les migrations des milieux urbains vers les milieux ruraux aient mis un certain temps à constituer un objet de recherche d'intérêt pour les sciences humaines et sociales. En fait, jusqu'à la moitié du 20<sup>e</sup> siècle, les premières études québécoises qui prennent pour objet le monde rural s'intéressent moins à sa population qu'à l'importante transformation de ses vocations agricoles, halieutiques et forestières, ici en perte de vitesse, là en réorganisation majeure. Les chercheurs font état des défis rencontrés par ces territoires à l'avenir incertain, dressant la plupart du temps le portrait d'une campagne moribonde et massivement abandonnée par ses habitants<sup>1</sup>. Même si, à ce moment, tout portait à croire que ces bouleversements importants, marqués par l'influence d'une modernité avancée, sonnaient le glas des campagnes, on est aujourd'hui à même de constater que la ruralité entamait plutôt un lent processus de restructuration. Au fil des années, de nouvelles fonctions résidentielles, récréatives,

---

<sup>1</sup> Gérald Fortin, « L'étude du milieu rural », *Recherches sociographiques*, vol. 3, no 1-2 (1962), p. 113.

Nathan Keyfitz, « L'exode rural dans la province de Québec. 1951-1961 », *Recherches sociographiques*, vol. 3, no 3 (1962), p.306.

touristiques et environnementales se sont ajoutées aux vocations traditionnelles du monde rural<sup>2</sup>. L'accroissement du secteur tertiaire a également joué un rôle particulièrement important en entraînant une diversification des économies rurales. Cette réalité est encore tout à fait d'actualité, et on observe que les modifications de la nature et de la répartition de l'offre commerciale et des services viennent favoriser la création de nouveaux emplois<sup>3</sup>. Bien que les régions rurales ne soient pas homogènes au niveau de la tertiarisation de leurs activités, l'offre de services contribue à enrichir l'espace et, dans certains cas, à instaurer des processus de développement local<sup>4</sup>. Au fil des années, ce contexte a favorisé l'éclosion de nouvelles façons de vivre la ruralité<sup>5</sup>.

### 1.1.1 Les études pionnières

Dans les années 1970, le mouvement hippie de retour à la terre, bien qu'éphémère<sup>6</sup>, permet à certains sociologues et géographes de faire état d'une réalité contrastant avec l'ampleur du pessimisme ambiant : le repeuplement rural. C'est dans ce contexte que sont menées les premières études portant sur ceux qu'on appelle aujourd'hui les néoruraux<sup>7</sup>. Au tournant des années 1980, les géographes Yves Brunet et James D. McRae s'intéressent à l'impact sur le territoire agricole de ces nouvelles populations issues de la ville<sup>8</sup>. Brunet se penche sur les migrants des Cantons de l'Est

---

<sup>2</sup> Patrice LeBlanc, « L'accession à la vie adulte des jeunes de milieu rural et de milieu urbain », Patrice LeBlanc et Marc Molgat, dir., *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, coll. Culture et Société, Les éditions de l'IQRC, 2004, p. 205.

<sup>3</sup> Bruno Jean et Stève Dionne, « La ruralité entre les appréciations statistiques et les représentations sociales : comprendre la reconfiguration socio-spatiale des territoires ruraux québécois », *Norois*, vol. 1, no 202 (2007), p. 11.

<sup>4</sup> Pascal Chevalier, « Activités tertiaires et dynamiques rurales », *Annales de géographie*, no 541 (2005), p. 28-29.

<sup>5</sup> Jean et Dionne, « La ruralité entre les appréciations statistiques... », p. 11.

<sup>6</sup> Madeleine Gauthier, « Introduction », LeBlanc et Molgat, dir., *La migration des jeunes*, p. 19.

<sup>7</sup> Néoruraux : « [...] population qui a vécu en milieu urbain, incluant les migrants de retour et les ex-villégiatés, et qui a fait le choix de vivre en permanence en milieu rural, pour des motifs d'ordre individuel, socioéconomique ou parce qu'elle est fortement influencée par les qualités esthétiques et environnementales du milieu choisi. » Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales et conflits au Québec : regards croisés avec la France et le Royaume-Uni », *Géographie, Économie, Société*, no 9 (2007), p. 196.

<sup>8</sup> Simard, *Ibid.*, p. 190.

alors que McRae s'intéresse à ceux ayant choisi de s'établir dans les régions rurales jouxtant les zones urbaines de Montréal et d'Ottawa. Yves Brunet distingue cinq types d'ex-citadins : les fermiers conventionnels, les fermiers écologiques, les fermiers écologiques potentiels, les réfugiés (jeunes foyers moins nantis et marginaux en quête de logement abordable) et les pseudo-banlieusards<sup>9</sup>. J.D. McRae classe pour sa part les ex-citadins sous deux catégories : les résidents non agricoles qui achètent de petites terres à des fins résidentielles et les exploitants agricoles ludiques qui travaillent à temps partiel leurs terres<sup>10</sup>. Ces classifications appartiennent à un contexte passablement différent de celui d'aujourd'hui en ce sens qu'elles sont teintées de la façon dont était alors perçu et vécu le milieu rural : un monde gravitant autour de l'exploitation de la terre. Quelques années plus tard, le géographe Bernard Vachon s'intéresse lui aussi au sujet en mettant en lumière ce qu'il conçoit comme un des effets imprévus de l'urbanisation, soit le départ de la ville d'individus en quête d'un nouveau style de vie. Il montre comment cette désurbanisation se déploie vers des régions rurales plus éloignées, faisant mentir ceux qui attribuent le phénomène à un simple débordement vers la banlieue<sup>11</sup>. Les travaux de Vachon sont pour le moins visionnaires en ce sens que ces migrations sont vues comme un mouvement vers la campagne plutôt qu'un retour à la terre, laissant présager que la campagne pourrait éventuellement devenir une « terre d'accueil pour la nouvelle économie basée sur les progrès de la technologie, le savoir et les services.<sup>12</sup> »

Ces quelques études mises à part, les travaux consacrés aux néoruraux québécois demeurent rares jusqu'au début des années 1990 et il faudra attendre la fin du 20<sup>e</sup> siècle pour que cet objet s'impose pleinement à l'attention des chercheurs, dans un moment

---

<sup>9</sup> Yves Brunet, « L'exode urbain, essai de classification de la population exurbaine des Cantons de l'Est », *Le géographe canadien*, XXIV, no 4 (1980), p. 395-400, cité dans Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales », p. 190.

<sup>10</sup> J.D. McRae, « L'établissement d'ex-citadins en milieu rural : Étude de cas dans la proche campagne de Montréal et Ottawa », *Document de travail no 22*, Environnement Canada, direction générale des terres, Ottawa, 1981, p. 2.

<sup>11</sup> Simard, « Nouvelles populations rurales... », p. 190.

<sup>12</sup> Bernard Vachon, « Le peuplement des régions rurales du Québec face aux phénomènes de dénatalité et de désurbanisation », *Espace, Populations, Sociétés*, no 3 (1986), p. 92-93.



charnière pour le monde rural québécois. En 1991, le Gouvernement du Québec organise les États généraux du monde rural. Près de 1 200 citoyens de tous les horizons se réunissent afin de trouver des pistes de solutions pour revitaliser les espaces ruraux québécois. Le gouvernement provincial adopte en 1997 *La Politique de soutien au développement local et régional*, qui jettera les bases de ce qui deviendra quelques années plus tard *La Politique nationale de la ruralité*. Ce nouvel élan semble également faire écho dans le milieu de la recherche, et de ce fait, le monde rural sera abordé sous de multiples angles (économique, social, environnemental) grâce à la création de groupes de recherche et d'instances-conseils un peu partout au Québec<sup>13</sup>. C'est à ce moment que le phénomène des migrations ville-campagne commence à être abordé de façon plus directe dans le milieu de la recherche, les premières études portant sur les impacts de l'arrivée de ces nouveaux arrivants dans un milieu rural en mutation<sup>14</sup>.

### **1.1.2 Ce que nous dit la recherche sur les néoruraux d'aujourd'hui**

Grâce à des études de cas et des enquêtes-terrains effectuées sur des villages ou des régions précises et sur des populations ciblées (immigrants internationaux, artistes, jeunes adultes), le bassin de connaissances s'élargit et on voit ressortir quelques tendances quant aux profils et aux comportements de ces nouveaux venus. Ici et ailleurs, la plupart des zones rurales accueillent davantage de retraités que de jeunes. Or, comme c'est le cas en France et au Royaume-Uni, le profil de cette population de migrants se diversifie, tant en ce qui a trait à l'âge, à l'occupation, à la situation maritale ou à la situation socioéconomique. On observe ainsi un nombre grandissant de travailleurs autonomes, d'artistes et de nouveaux entrepreneurs qui quittent la ville pour s'établir en milieu rural<sup>15</sup>. Aussi, bien que le mouvement soit encore timide, les jeunes adultes (18-40 ans) sont de plus en plus nombreux à quitter la ville pour la campagne. Ces derniers

---

<sup>13</sup> Solidarité rurale du Québec, Groupe de recherche sur la migration ville-campagne et les néoruraux (INRS), Chaire en Paysage et environnement (UdeM), Chaire de Recherche sur le développement rural (UQAR), Groupe de recherche sur la migration des jeunes (GRMJ), entre autres.

<sup>14</sup> Simard, « Nouvelles populations rurales... », p. 192.

<sup>15</sup> Simard, *Ibid.*, p. 188.

ne forment pas un groupe homogène, déclinant des profils variés en ce qui concerne leurs motifs de migrations, leur scolarité et leur occupation<sup>16</sup>. Les premières études qui portaient sur les individus ayant migré dans le mouvement de retour à la terre indiquaient que, parmi les motivations de ces ex-citadins à migrer vers la campagne, prédominaient des valeurs liées au calme de la nature et à ses ressources<sup>17</sup>. On pourrait être tenté d'attribuer cette vision « fleur bleue » de la vie en campagne aux valeurs *peace and love* du mouvement qui a porté quelques-uns de ces migrants. Or, cette motivation n'est pas si lointaine de celle mentionnée par les néoruraux d'aujourd'hui, soit la recherche d'une meilleure qualité de vie<sup>18</sup>. En effet, selon plusieurs études européennes<sup>19</sup>, américaines<sup>20</sup> et québécoises<sup>21</sup>, c'est là une motivation commune de migration chez les néoruraux, devant les considérations professionnelles ou économiques. Il est par ailleurs intéressant de constater que ceci s'applique également aux entrepreneurs néoruraux du secteur tertiaire qui, indépendamment des critères traditionnels habituellement présents dans le choix de localisation d'une entreprise,

---

<sup>16</sup> Benoit Desjardins et Laurie Guimond, « Motifs de migration, besoin et insertion des jeunes néoruraux dans deux MRC contrastées au Québec : Brome-Missisquoi et Arthabaska », *Actes du XLVe Colloque international de l'Association de Science Régionale de Langue Française (ASRDLF)*, Université du Québec à Rimouski (25-27 août 2008), p. 2-3.

<sup>17</sup> Simard, « Nouvelles populations rurales », p. 190.

<sup>18</sup> La qualité de vie peut se définir par des éléments à la fois objectifs et subjectifs : convivialité, beauté du paysage, environnement calme de la nature, liberté d'action, sécurité, soutien familial, accès à la propriété, possibilité de faire du bénévolat, emploi, etc., dans Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales », p. 196.

<sup>19</sup> Martin Phillips, « Differential productions of rural gentrification: illustrations from North and South Norfolk », *Geoforum*, 36 (2005), p. 477-494.

Miguel Solana-Solana. « Rural gentrification in Catalonia, Spain: A case study of migration, social change and conflicts in the Empordanet area. », *Geoforum*, vol.4, no 3 (2010), p. 508-517.

Aileen Stockdale, « The Diverse Geographies of Rural Gentrification in Scotland », *Journal of Rural Studies*, vol.26, no 1 (2010), p. 31-40

<sup>20</sup> J. Dwight Hines « In pursuit of experience: The postindustrial gentrification of the rural American West », *Ethnography*, vol.11, no 2 (juin 2010), p. 285-308.

Lise Nelson, Peter B. Nelson « The global rural: Gentrification and linked migration in the rural USA », *Progress in Human Geography*, vol. 35, no 4 (August 2011), p. 441-459

<sup>21</sup> Desjardins et Guimond, « Motifs de migration » p. 1-12.

Louis Roy, Sylvain Paquette et Gérald Domon, « La campagne des néoruraux : motifs de migration, territoires valorisés et usages de l'espace domestique », *Recherches sociographiques*, vol. 46, numéro 1 (janvier-avril 2005), p. 35-65.

s'installent en milieu rural pour des raisons d'ordre personnel, soit la recherche d'un cadre résidentiel ou d'un mode de vie particulier<sup>22</sup>.

Les études contemporaines démontrent que les défis du quotidien sont nombreux pour ces migrants issus de la ville, tant au niveau professionnel qu'au niveau social<sup>23</sup>. En effet, même lorsqu'elle s'effectue à l'intérieur d'une même province, donc sans grand choc culturel ou linguistique, la migration ville-campagne s'accompagne parfois d'un dépaysement véritable, impliquant pour les migrants une adaptation qui touche de près ou de loin toutes les dimensions structurantes de leur vie : travail, relations sociales, transport, loisirs, etc. Lorsqu'ils s'installent dans leur nouveau milieu de vie, l'insertion sociale de ces jeunes migrants est cruciale dans la pérennité de leur nouveau projet de vie. En ce qui a trait à la vie sociale, il a d'ailleurs été démontré que la grande majorité des néoruraux ont tendance à s'intégrer à des réseaux constitués de néoruraux ou mixtes (néoruraux et ruraux d'origine), avec qui ils partagent des caractéristiques communes liées aux intérêts, aux goûts et aux valeurs favorisant les rapprochements<sup>24</sup>. Il est aussi intéressant de noter que même pour des migrants de retour dans leur région d'origine, les différentes expériences vécues entre le moment de l'exil et le retour à la maison peuvent contribuer à créer un certain fossé entre leurs manières de penser et d'agir et celles des gens qu'ils ont laissés derrière. Les néoruraux font également face à certains défis au niveau socioéconomique. Si le coût des terrains et des résidences est souvent beaucoup moins élevé lorsqu'on se situe loin des grandes agglomérations urbaines, les caractéristiques liées au marché du travail ne sont pas toujours attrayantes – pour les diplômés universitaires notamment —, et la situation est parfois encore plus critique en milieu rural. Aussi, choisir de changer de lieu de vie à un moment où se consolide souvent la vie professionnelle, sociale et familiale n'est pas sans risque, sans compter que la migration peut avoir aussi des répercussions financières. Tout ceci illustre qu'une telle aventure n'est pas banale.

---

<sup>22</sup> Chevalier, « Activités tertiaires et dynamiques rurales », p. 43.

<sup>23</sup> Desjardins et Guimond, « Motifs de migration », p. 5-6.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 8.

## 1.2 Le cadre conceptuel : la mobilité des jeunes adultes

Comme nous l'avons vu en introduction, la société actuelle est caractérisée par une mobilité spatiale accrue, tant en ce qui a trait aux déplacements des humains qu'aux flux d'images et d'informations. Au-delà des milieux de départ et de chute, la migration de la ville vers la campagne peut également être appréhendée sous l'angle de la mobilité elle-même, du choix de se déplacer. Le sociologue anglais postmoderne John Urry propose quatre types de mobilités spatiales : le voyage des objets, le voyage d'imagination (télévision, radio, cinéma), le voyage virtuel et le voyage corporel<sup>25</sup>. Dans la même veine, le sociologue québécois Patrice LeBlanc divise les modes de mobilités en trois catégories, soit les mobilités physiques, virtuelles et mentales ou représentationnelles<sup>26</sup>. Ces approches nous apparaissent intéressantes pour l'étude des migrants ville-campagne, car elles posent la possibilité que cette migration puisse être multidimensionnelle, au-delà du déplacement physique. Elles font également appel à la notion de « représentation de l'ailleurs », ce qui est particulièrement pertinent dans l'appréhension du sens que peut prendre un projet de migration de la ville vers la campagne. Plusieurs concepts en géographie et en sociologie s'avèrent pertinents dans l'étude de cet objet, notamment sur des questions entourant le rapport au territoire et à la mobilité.

### 1.2.1 Société mobile et urbanisation

Historiquement, l'étude des mobilités a toujours été fortement liée aux études urbaines, que ce soit en histoire, en sociologie ou en géographie. Les villes sont souvent des lieux centraux où il y a concentration d'humains, de ressources, d'emplois et où se développent et se déploient les techniques et technologies. Les allers-retours entre la ville et la campagne ont par ailleurs tranquillement percolé, surtout de la ville vers la campagne. Dans un monde gagnant en mobilité à plusieurs points de vue, plusieurs sociologues lient naturellement urbanité et mobilité et réfléchissent sur le rapport que

---

<sup>25</sup> LeBlanc, « Migration des jeunes originaires des milieux ruraux », p. 153.

<sup>26</sup> *Ibid.*

ces deux concepts entretiennent. Le géographe français Michel Lussault considère la mobilité comme constitutive de l'être-urbain contemporain, et la voit à la fois résultat et opératrice d'urbanisation<sup>27</sup>. L'urbanité se transporte non seulement par le biais d'images, de données et de flux d'informations, mais également par les individus qui fréquentent ou habitent la ville et qui véhiculent des connaissances, des attitudes et des biens acquis en milieu urbain. Il est donc intéressant d'appréhender le phénomène migratoire ville-campagne dans ce contexte, l'urbanisation dépassant maintenant les frontières de la ville, et ce, à l'échelle mondiale. Certains sociologues comme Vincent Kaufmann considèrent que certains aspects constitutifs de la ville, comme le mode de vie urbain ou les morphologies urbaines, sont en voie d'autonomisation :

L'opposition ville-campagne était associée à des cultures et des modes de vie spécifiques, ce n'est plus le cas actuellement. Cette situation reflète non seulement un affranchissement de la proximité spatiale, mais aussi un élargissement des choix. L'urbain comme mode de vie est partout et se définit à partir des pratiques et des représentations de la population<sup>28</sup>.

La société actuelle est également marquée par la cospatialité<sup>29</sup>, en ce sens que les différents appareils de communication (téléphones portables, ordinateurs portables et tablettes) nous permettent d'occuper plusieurs types d'espaces de façon simultanée. Aussi, est-il désormais possible de vivre la coprésence<sup>30</sup> sans devoir vivre avec la densité et la proximité topographique<sup>31</sup>. Une jeune professionnelle néorurale établie à Magpie sur la Côte-Nord peut ainsi rester en contact avec ses collaborateurs de la même façon que si elle était toujours dans son bureau au centre-ville de Québec. Un dentiste

---

<sup>27</sup> Michel Lussault, *L'homme spatial : La construction sociale de l'espace humain*, coll. Couleur des idées, Paris, Seuil (2007), p. 302.

<sup>28</sup> Vincent Kaufmann, « Mobilités et réversibilités : vers des sociétés plus fluides? », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.1 (2005), p. 122.

<sup>29</sup> Le mode de relation entre des espaces occupant une même étendue, ou se recoupant en un même point, dans Michel Lussault, « Hyperspatialité », *EspacesTemps.net*, 15.07.2014 <http://www.espacestems.net/articles/hyperspatialite/>.

Lussault, *L'homme spatial*, p. 63.

<sup>30</sup> Coprésence : « : technologie visant à rassembler en un même espace, en contiguïté physique, des entités et objets spatialisés afin de rendre possible leurs relations », Lussault, *L'homme spatial*, p. 56.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 323.

néorural logeant à Petit-Saguenay a changé de clientèle, mais peut toujours, le matin, écouter l'émission matinale de Montréal grâce à Internet, parce qu'il la préfère à son édition locale. À l'opposé, un jeune homme de Kamouraska n'ayant jamais quitté la ferme familiale peut également consommer une culture populaire dite plus urbaine, des espaces de jeu en ligne par exemple, par l'intermédiaire de plateformes en ligne. Sa grande sœur peut faire venir par la poste des vêtements de cette boutique qu'elle aime tant à Montréal et qui offre un service d'achats en ligne sans même avoir à se déplacer. On voit ainsi que, d'une certaine façon, la dialectique ville-campagne perd ainsi une certaine force, comme le dit ici Michel Lussault : « le temps des espaces finis est terminé – ce temps paisible où les campagnes et les villes se distinguaient nettement et étaient clairement séparées par des limites stables. »<sup>32</sup>

Ceci étant dit, si les habitus des ruraux et des urbains semblent se ressembler de plus en plus, il demeure que certains individus font le choix de précisément quitter l'environnement urbain pour un milieu rural, ce qui suggère que certaines caractéristiques de ces environnements demeurent toujours différenciées, incitant à un mouvement.

### **1.2.2 Individus en mouvement : appartenance et territorialité**

Les différents modes de mobilité entraînent des mutations sociales importantes dans notre rapport à l'espace, au temps et à l'autre. Des chercheurs qui se sont penchés sur la migration chez les jeunes adultes ont mis en lumière le développement d'une polyappartenance à des territoires multiples<sup>33</sup>. C'est ainsi que la succession de lieux de vie, celui où on a grandi, un autre où on est allé travailler temporairement, chacun de ces endroits crée une marque, plus ou moins prégnante selon le cas, mais à chaque fois porteuse d'un potentiel de développement d'un sentiment d'appartenance qui persistera,

---

<sup>32</sup> Lussault, « Hyperspatialité », <http://www.espacestemp.net/articles/hyperspatialite/>.

<sup>33</sup> Camil Girard, Stéphanie Garneau et Lucie Fréchette, « On ne part jamais seul : espace et construction identitaire chez les jeunes migrants au Québec », dans LeBlanc et Molgat, dir., *La migration des jeunes*, p. 111.

une fois cet endroit quitté. Cette polyappartenance vient modifier le rapport au territoire des individus et des groupes qui l'habitent et le parcourent. Elle vient également influencer et enrichir le développement de l'identité des jeunes adultes, multiforme et fluctuante, au gré de leurs déplacements à travers des espaces sociaux variés, mais aussi à travers leur propre trajectoire biographique et celle des ensembles humains auxquels ils appartiennent<sup>34</sup>. Cette polyappartenance influence également le rapport aux cultures propres aux différents territoires. Éric Le Breton a forgé le concept de désinstitutionnalisation des territoires, selon lequel le fait d'habiter plusieurs territoires (successivement ou par intermittence) ferait en sorte que les modèles de comportements sont plus diversifiés et moins liés au territoire d'origine<sup>35</sup>. Si on applique ce concept aux migrants ville-campagne, il sera intéressant de voir si certains comportements se modifient dans la migration en regard des caractéristiques et habitus propres aux milieux urbain et rural. Aussi, lorsque la distance d'une ville ou la présence de technologie le permettent, il arrive souvent que la migration n'implique plus nécessairement une coupure dramatique avec le milieu d'origine<sup>36</sup>, notamment grâce aux technologies de communication, mais aussi grâce aux transports facilités. Le géographe Mathis Stock fait état d'individus géographiquement pluriels, capables de gérer sur le plan identitaire plusieurs référents d'échelles variées<sup>37</sup>. À cet effet, Girard et ses collègues soulèvent le fait que les déplacements dans l'espace géographique, social et culturel peuvent notamment entraîner des changements de statut social<sup>38</sup>, ce qui pourrait vraisemblablement être le cas chez les adultes très scolarisés issus d'un milieu urbain et faisant le choix de s'installer en milieu rural. Nous porterons une attention particulière aux modes de vie des néoruraux liés à ces différentes appartenances, aux ruptures et aux continuités vécues dans divers aspects de leur vie, notamment leur devenir professionnel, leur vie sociale et leurs habitudes de consommation.

---

<sup>34</sup> Girard, Garneau et Fréchette, *Ibid.*, p. 110.

<sup>35</sup> LeBlanc, « Migration des jeunes », p. 154.

<sup>36</sup> Kaufmann, « Mobilités et réversibilités », p. 124.

<sup>37</sup> Mathis Stock. « Habiter avec l'autre : identités et altérités dans les styles d'habiter polytopiques », *Le sujet dans la cité*, vol.1, no 2 (2011), p. 56.

<sup>38</sup> Girard, Garneau et Fréchette, « On ne part jamais seul », p. 123.

### 1.2.3 La mobilité comme modalité de réalisation personnelle

Une autre grande caractéristique de la société actuelle — du moins de la société occidentale — relevée par les chercheurs en sciences sociales est la part de plus en plus grande accordée aux trajectoires personnelles et à l'autonomie des individus. Plusieurs théories ont été élaborées à propos de la mobilité des individus. Hormis les théories issues des grands courants du XIX<sup>e</sup> siècle, soit une mobilité qui serait liée à l'emplacement des lieux de production (Marx), à la division sociale du travail (Durkheim) ou encore axée sur les choix des individus à partir d'autres rationalités (Weber)<sup>39</sup>, certaines théories postmodernes proposent un éclairage différent qui n'est pas sans intérêt. Parmi celles qui pourraient s'avérer pertinentes dans le cadre de notre étude, nous relevons entre autres les théories de l'individualité, notamment développées par Ulrich Beck, qui prennent comme objet la variété des possibilités offertes par la société moderne, incluant le choix du milieu de vie<sup>40</sup>. Ce concept d'individualité est récurrent chez plusieurs auteurs contemporains et se présente sous différents vocables. Le géographe Mathis Stock nomme celle-ci individuation géographique, ce qui réfère notamment à ces choix plus grands et plus autonomes des milieux de vie<sup>41</sup>. Dans une perspective semblable, le sociologue Patrice LeBlanc suggère que la mobilité et la stabilité seraient maintenant davantage choisies plutôt qu'imposées, associées à des projets de vie<sup>42</sup>. Ceci ne signifie pas que toute migration se fait nécessairement en ce sens et il demeure que certaines contraintes d'ordres variés peuvent venir moduler cette liberté de choix de lieu de vie. Ceci étant dit, l'augmentation de la mobilité des communications, transports et autres flux ouvre des champs de possibles à davantage de gens comparativement à la situation qui prévalait il y a quelques décennies. S'étant longuement penchée sur les migrations des jeunes adultes, Madeleine Gauthier observe que le changement lui-même est aujourd'hui au cœur de la formation de l'identité des

---

<sup>39</sup> Madeleine Gauthier, « À la recherche du “sens” de la migration des jeunes Québécois », LeBlanc et Molgat, dir., *La migration des jeunes*, p. 6.

<sup>40</sup> Lussault, *L'homme spatial*, p. 60.

<sup>41</sup> Mathis Stock (2006) cité dans Patrice LeBlanc, « Migration des jeunes », p. 155.

<sup>42</sup> LeBlanc, « Migration des jeunes », p. 166.



jeunes adultes. Parmi les toujours plus nombreuses options auxquelles font face les jeunes adultes, il y a celle d'aller voir ailleurs<sup>43</sup>. Létourneau va dans le même sens en disant que la définition de soi est devenue une affaire privée, un projet personnel qui peut supposer de « s'exiler, de s'évader, de s'expatrier, de se défaire d'une historicité (...) et d'une temporalité passées. »<sup>44</sup>

Cette approche de la mobilité comme mode de réalisation personnelle s'avère pertinente dans l'étude des migrations ville-campagne en ce sens que la décision d'aller s'installer en milieu rural demeure aujourd'hui un choix à contre-courant des idées dominantes. Il s'agit d'un choix qui peut paraître audacieux, sinon risqué, aux yeux de bien des gens, notamment en ce qui a trait à l'accessibilité aux services, aux possibilités d'emploi, à la présence de lieux de formation et à l'offre culturelle.

## 2. PROBLÉMATIQUE ET STRATÉGIE DE RECHERCHE

### 2.1 Question de recherche

Plusieurs études qualitatives sur les néoruraux et sur la mobilité des jeunes nous donnent des informations précieuses sur le profil et les motivations des jeunes migrants québécois<sup>45</sup>. Elles nous apprennent notamment que certaines motivations semblent faire le poids face au fait de quitter les nombreuses ressources offertes en milieu urbain. On retrouve parmi celles-ci le choix d'un autre style de vie ou d'un nouveau rapport à

---

<sup>43</sup> Gauthier, « À la recherche du “sens” de la migration », p. 22.

<sup>44</sup> Jocelyn Létourneau, *Le lieu identitaire de la jeunesse d'aujourd'hui, Études de cas*, Montréal, l'Harmattan Inc., p.12.

<sup>45</sup> Chevalier. « Activités tertiaires et dynamiques rurales », p. 27-48.

LeBlanc et Molgat, dir., *La migration des jeunes* p. 107-137.

Madeleine Gauthier et Patrice LeBlanc, dir., *Jeunes et dynamiques territoriales. Tome 1 : Migrations*, Les éditions de l'IQRC, 2008, p. 151-168.

Simard, « Nouvelles populations rurales », p. 187-213.

l'environnement, et, surtout, des incitatifs liés à la qualité de vie<sup>46</sup>. Certaines questions liées à la nature de ce choix demeurent toutefois peu abordées. Quelles projections sont liées au projet de campagne? Quelle place cette migration occupe-t-elle dans la trajectoire de vie, et quelle signification revêt-elle? Comment leur perception de la campagne vient-elle colorer, voire influencer le projet et sa concrétisation? Lussault fait un parallèle entre mobilité et individualité en décrivant la mobilité comme une condition de réalisation de l'existence et d'affirmation de la liberté<sup>47</sup>. Est-ce que le projet de migration des néoruraux pourrait s'inscrire dans ce type d'aspirations?

D'autres questions découlent toutefois de ces ordres de motivations. Nous l'avons mentionné plus tôt, la migration de la ville vers la campagne a longtemps été le fait d'une population de jeunes retraités. On peut imaginer que ces individus aient eu ce projet depuis un moment et mis des économies de côté afin de pouvoir profiter autrement du temps libéré par le nouveau statut. Or, migrer vers la campagne au moment de la maturation de l'âge adulte comporte des défis particuliers à plusieurs niveaux. Par exemple, on peut s'interroger sur la viabilité d'un tel projet durant la vie active au niveau financier. Des statistiques récentes démontrent que les jeunes adultes canadiens ont habituellement tendance à choisir des lieux de résidence où ils ont de meilleures chances de trouver une bonne adéquation entre leurs compétences et les besoins des employeurs<sup>48</sup>. Or, pour les néoruraux les plus scolarisés, cette donnée peut sembler contradictoire, les milieux ruraux n'étant pas reconnus comme les plus fournis en emplois nécessitant des études universitaires. En contrepartie, il faut également avoir à l'esprit que le marché de l'emploi a beaucoup changé et avec lui la façon de considérer la carrière, ou, de plus en plus souvent, *les* carrières. En fait, les études sur les néoruraux

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 190.

Chakda Yorn, dir., « Études de cas sur la néoruralité et les transformations des collectivités rurales », *Solidarité rurale* (juin 2008), p. 8.

<sup>47</sup> Lussault, *L'homme spatial*, p. 60.

<sup>48</sup> Brown, Mark W et Darren M. Scott, « Villes et croissance : choix du lieu de résidence selon le capital humain : le rôle des attraits urbains et de la densité des marchés du travail », *Statistique Canada* (2012), p.10.

montrent qu'il est fréquent que les nouveaux résidents ruraux d'origine urbaine créent leur propre entreprise en réponse à la rareté de l'emploi salarié dans leur nouvelle région<sup>49</sup>. Il subsiste toutefois une grande part de risque pour qui ose se lancer dans l'aventure.

S'il est vrai qu'à certains points de vue, les frontières semblent s'amenuiser entre la ville et la campagne, il demeure que certains individus souhaitent pourtant changer de lieu de vie. Ainsi, si on peut faire l'hypothèse qu'une mobilité géographique est facilitée par cette apparente homogénéisation culturelle issue d'une urbanisation généralisée, il semble que la campagne possède certaines caractéristiques qui appellent certains migrants à vouloir s'y installer. On pourrait toutefois se demander si parmi eux, ne se trouveraient pas également des urbains souhaitant plutôt fuir certaines caractéristiques physiques et sociales de la ville, plutôt que de simplement vivre un nouveau paysage...?

Ce mémoire a pour but d'amorcer une réflexion sur le sens<sup>50</sup> que prend le projet de migration de la ville vers la campagne chez les 25-44 ans. Nous avons choisi cette population en particulier, car nous souhaitons exclure la période du jeune âge adulte, plus propice à des explorations diversifiées, ainsi que l'âge de la retraite, qui fait appel à des rapports au quotidien qui diffèrent de ceux de la vie active. Cette question sera étudiée en accordant une attention particulière à la symbolique de ce projet dans cette étape de vie particulière qu'est la maturation de l'âge adulte, mais également dans le contexte de la mobilité. Le tout sera investigué dans trois temporalités du projet de migration, soit en amont (le projet), dans la période d'installation ainsi qu'au moment de l'entretien, période permettant une réflexion plus objectivée de leur projet et du bilan qu'ils en font. Plusieurs dimensions seront explorées, soit leur rapport au milieu urbain,

---

<sup>49</sup> Chevalier, « Activités tertiaires et dynamiques rurales », p. 43.

<sup>50</sup> Par sens, nous entendons la signification du projet, énoncée par les acteurs eux-mêmes, le tout résultant d'un « travail quasi-intuitif et immédiat, fait par l'acteur en action, avec ses projets et ses habitudes cognitives, affectives et comportementales. » Ref : Pierre Paillé et Alex Muccielli, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, 4<sup>e</sup> édition, Éditions Armand-Colin, 2012, p. 28.

leur préconnaissance du milieu rural, leurs attentes et motivations, leur situation matrimoniale/familiale, leur vie sociale et leur cheminement professionnel.

## 2.2 Méthodologie

L'enquête-terrain est apparue comme la méthode de recherche la plus appropriée pour aborder la question du sens du projet migratoire. À l'instar de plusieurs chercheurs s'intéressant aux néoruraux, nous avons privilégié l'entretien semi-dirigé afin de recueillir les données nécessaires. Ces entretiens ont principalement porté sur le processus menant à la décision de quitter la ville pour le milieu rural et sur la concrétisation du projet. Ils ont été effectués auprès de néoruraux issus de grandes villes québécoises<sup>51</sup>, toutes régions confondues, et ayant choisi comme terre d'accueil la MRC<sup>52</sup> de Maskinongé, en Mauricie. La grille d'entretien<sup>53</sup> a été élaborée de façon à ce que puissent émaner du récit des informateurs leurs représentations de la ruralité et de l'urbanité, dans les différentes étapes de leur processus de migration. Le questionnaire était divisé en trois parties : 1) description de la vie et du quotidien en ville et contexte d'émergence du projet de campagne (motifs, objectifs et attentes, craintes, appréhensions, contexte personnel); 2) prise de décision, préparation et déménagement; 3) installation, intégration et bilan (rapport au milieu d'accueil, tant physique que social, retour sur le projet et sa réalité concrète). Dans chacune des étapes abordées dans les entretiens, une attention particulière était accordée à la quotidienneté (mode de vie), à l'espace de vie, aux relations sociales, au travail et aux loisirs.

### 2.2.1 Les informateurs

La méthode choisie visait à faire ressortir des tendances, des pistes de réflexion à partir de récits personnels. Il est important ici de rappeler que ce projet de mémoire était

---

<sup>51</sup> Grand centre urbain (GCU), 100 000 habitants et plus. Source : Statistique Canada. <http://www.statcan.gc.ca/fra/sujets/norme/cgt/avis/cgt-06> (consultation 2016-10-28).

<sup>52</sup> Municipalité régionale de comté.

<sup>53</sup> Voir la grille d'entretien, annexe 5.

porté à titre individuel, et non pas partie d'un plus grand projet, ce qui exigeait un nombre d'entretiens réaliste en ce qui a trait non seulement à leur passation, mais également au traitement et à l'analyse des données. Nous ne cherchions par ailleurs en aucun cas à constituer un échantillon représentatif au sens statistique de l'expression, mais plutôt à avoir accès en profondeur à une diversité de parcours. Quatorze informateurs ont été rencontrés, soit huit femmes et six hommes. Au moment de l'entretien, ils étaient âgés de 27 à 42 ans. Ils étaient alors tous en couple (mariés ou conjoints de fait), à l'exception d'une seule informatrice, célibataire. Les informateurs étaient répartis dans sept des villages de la MRC de Maskinongé. La majorité d'entre eux (dix) étaient arrivés directement de Montréal, plusieurs avaient l'expérience de grands centres urbains

On comprendra aisément que les néoruraux demeurent généralement minoritaires dans leur communauté, et présentent souvent un profil différent qui fait en sorte qu'on les identifie facilement. Pour préserver la confidentialité des témoignages recueillis, certaines modifications ont été effectuées au moment de rapporter les résultats. Tout d'abord, les noms des informateurs et des villages où ils résident ont été modifiés. Dans certains cas, leur lieu d'origine et leur occupation ont également été modifiés pour un autre du même ordre, afin de conserver une idée du profil de l'individu tout en préservant l'anonymat.

Dans le contexte où l'on souhaitait que les souvenirs liés au processus ayant mené à la décision de migrer soient encore bien présents à l'esprit des répondants, ces derniers devaient avoir effectué la migration de la ville vers la campagne à l'intérieur des dix dernières années. La migration devait cependant avoir eu lieu depuis au moins un an, de sorte que les individus aient eu une expérience du quotidien significative dans leur nouveau milieu, à plusieurs niveaux (vie professionnelle et personnelle, réseaux, activités). Les répondants devaient également avoir vécu dans un grand centre urbain pendant une période d'au moins cinq ans. Le but était ici de s'assurer d'une expérience concrète du quotidien en milieu urbain, et de l'éventualité de la présence de certains

contrastes entre la vie en milieu urbain et de celle en milieu rural. L'expérience préalable du milieu rural n'était pas prise en compte.

Le recrutement des informateurs s'est effectué au moyen d'une annonce<sup>54</sup> diffusée dans les médias locaux (journaux locaux, radio communautaire), dans les médias sociaux ainsi que par l'intermédiaire d'organismes en contact avec des individus ayant le profil recherché (Centre local de développement, Centre Jeunesse-Emploi, SANA [Service d'accueil des nouveaux arrivants]). Ces stratégies se sont avérées fort efficaces et des individus se sont rapidement manifestés. Des préentrevues téléphoniques<sup>55</sup> ont été effectuées afin de déterminer si le profil des individus intéressés correspondait bien aux critères de recherche. Le nombre de répondants le permettant, un souci a été accordé à un équilibre entre répondants hommes et femmes. La diversité des villages de résidence a également été prise en compte dans la sélection des informateurs, dans le but d'éviter les témoignages de gens liés par des relations d'amitié, ce qui aurait pu conduire à obtenir des profils d'individus plus similaires ou se connaissant<sup>56</sup>.

### **2.2.2 Déroulement de l'enquête**

Tous les entretiens ont eu lieu au domicile des informateurs. Quatre individus ont été rencontrés individuellement, alors que les dix autres répondants ont été rencontrés en couple, chacun des membres du couple étant un informateur, pour un total de neuf entretiens. Il avait d'abord été prévu de ne faire que des entrevues individuelles. Toutefois, lors d'une entrevue-test pour valider l'adéquation de la grille d'entretien, la conjointe de l'individu s'est finalement jointe à la rencontre. Il s'est avéré que plusieurs détails intéressants émergeaient du récit raconté à deux, car bien que la trame des événements puisse être sensiblement la même, chaque individu tenait à faire part de sa propre expérience. Ce récit à deux permettait également de faire émerger des réflexions

---

<sup>54</sup> Voir l'avis de recherche, annexe 1.

<sup>55</sup> Voir le formulaire de sélection, annexe 2.

<sup>56</sup> La recherche démontre que les néoruraux ont tendance à tisser des liens entre eux.

à vif, par adhésion ou opposition, qui ajoutaient à la richesse des informations recherchées. La durée était variable (entre 70 minutes et 120 minutes), selon qu'il s'agissait d'entretiens individuels ou en couple. Lors des rencontres en couple, les questions étaient posées de façon distincte à chaque individu. Les entretiens étaient semi-dirigés<sup>57</sup>, ce qui a permis d'aborder plusieurs thèmes et sous-thèmes en profondeur (mode de vie, réseaux sociaux, occupations, valeurs, etc.). La méthode empruntait également à la technique du récit de vie<sup>58</sup>, pertinente dans la mesure où il était demandé aux répondants de raconter une expérience précise de leur vie, soit leur migration de la ville vers la campagne, y compris la période qui la précédait et le retour sur l'installation. Tous les individus n'ont été rencontrés qu'une seule fois.

### 2.2.3 Traitement et analyse de données

La démarche liée à ce mémoire s'inscrit dans une approche de sociologie compréhensive, l'objectif étant de rechercher le sens et les motifs des comportements constitutifs des actions dont nous souhaitons rendre compte. Nous entendons par « sens » la signification dont tous les faits étudiés, qu'ils soient humains ou sociaux, sont porteurs<sup>59</sup>. Différents éléments ont été extraits des données pour analyse : des éléments objectifs (les faits), des éléments subjectifs (perceptions, vécu, commentaires sur ces faits) et des pratiques (choix de logis, de milieu social, d'éducation)<sup>60</sup>. Le traitement et l'analyse ont pris place dès le début de la collecte de données. En effet, après chaque rencontre, deux tâches étaient effectuées systématiquement : écriture d'un résumé factuel afin de situer l'individu dans l'échantillon (âge, occupation, lieu de résidence d'origine et actuel, moment de la migration, autres notes pertinentes), ainsi que des notes dans un journal de bord, afin de conserver des traces des conditions de

---

<sup>57</sup> Voir grille d'entretien, annexe 5.

<sup>58</sup> « [...] description sous une forme narrative d'un fragment de l'expérience vécue », dans Daniel Bertaux, *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*, Paris. Nathan, 1997, p. 9.

<sup>59</sup> Pierre Paillé et Muccielli, Alex, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, 4<sup>e</sup> édition, Éditions Armand-Colin, 2012, p. 29,

<sup>60</sup> Stéphane Beaud et Weber, Florence, *Guide de l'enquête terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, La Découverte, Paris, 1997, p. 232.

production de ces données. Les entretiens ont été retranscrits intégralement, et les transcriptions ainsi produites ont dès lors constitué la matière première pour l'analyse. Les transcriptions ont d'abord été dépouillées et annotées une à une dans le but de soulever certaines tendances plus factuelles (analyses directes) émergeant de l'ensemble des entrevues. Dans un deuxième temps, une ébauche d'analyse plus distanciée et interprétative a pris place afin de faire ressortir certaines pistes de réponses, en relevant notamment la présence d'éléments surprenants, répétitifs ou contradictoires dans l'ensemble des entrevues. Cette analyse a été conduite dans l'esprit de l'analyse qualitative proposée par Omar Aktouf : « On cherchera aussi bien à mettre en évidence des faits nouveaux, inattendus, qu'à dégager des tendances globales ou des indices généraux qui indiqueraient des distinctions au sein de la population soumise à la recherche. »<sup>61</sup>

Nous souhaitons par cette démarche nous imprégner du sens que les acteurs donnaient à leurs pratiques et à leurs représentations. Le défi consistait par la suite à dépasser les simples énoncés pour faire émerger à partir d'extraits éclairants des aspects fondamentaux nous permettant de comprendre le sens de la migration chez les néoruraux<sup>62</sup>. De ce travail préliminaire sont ressortis les thèmes et sous-thèmes<sup>63</sup> qui ont servi de catégories pour l'analyse. Ce faisant, certaines tendances transversales et prévalentes ont été retenues, dans un cadre où « l'analyse thématique, tout en comportant une part d'interprétation, ignore la cohérence singulière de l'entretien, et cherche une cohérence thématique interentretiens. »<sup>64</sup> Nous avons procédé en deux

---

<sup>61</sup> Omar Aktouf, *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations. Une introduction à la démarche classique et une critique*, Presses de l'Université du Québec, HEC Presses, 2007, p. 125.

<sup>62</sup> Henri Mendras et Oberti, Marco, « L'enquête par entretiens et les histoires de vie » dans *Le sociologue et son terrain. Trente recherches exemplaires*, Éditions Armand Colin. Paris, 2000, p. 133.

<sup>63</sup> Voir grille d'entretien à l'annexe 5, p. 105.

<sup>64</sup> Alain Blanchet et Gotman, Anne, *L'enquête et ses méthodes — L'entretien* 2e édition. Éditions Armand Collin, 2007, p. 96.



étapes, soit le *repérage* des idées significatives et leur *catégorisation*<sup>65</sup>. Nous avons ainsi trouvé des indicateurs (indices concrets de présence d'une dimension)<sup>66</sup> pouvant nous instruire sur les éléments suivants : sens du projet de migratoire; représentation du milieu rural et, en apposition ou en opposition du milieu urbain; représentation du changement de quotidien/nouvelle vie; éléments déclencheurs de la concrétisation du projet. Le terme *représentations* prend le sens suivant, tel que décrit par Jodelet : « (...) ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. »<sup>67</sup>

#### 2.2.4 Potentiel et limites

La technique d'entretien choisie oscillait entre l'entretien semi-directif et le récit de vie. La valeur heuristique de cette approche est très grande. Non seulement ces entretiens offrent-ils un accès direct aux sujets liés aux questions de recherche, mais ils permettent également la mise en lumière de dimensions qui n'auraient peut-être pas été perçues comme importantes ou sensibles au départ. Les entretiens permettent également de préciser, d'explicitier et d'aller en profondeur, ce qui n'est pas le cas des données recueillies à l'aide de sondages aux catégories fermées.

Bien que fort riches, les entretiens présentent des limites qu'il convient d'exposer. Tout d'abord, la cueillette elle-même peut présenter certains biais, en ce sens que l'intervieweur peut, volontairement ou non, tenter de diriger les entretiens dans certaines directions, que ce soit par ses réactions, par la formulation des questions ou par son attitude générale. Une autre limite de cette approche : avec la profondeur vient la lourdeur. Les données qu'elle permet de prélever, nous le comprendrons, demandent beaucoup de manipulations (verbatim, codage, résumés) avant de pouvoir être analysées. L'analyse elle-même peut s'avérer assez fastidieuse. Pour cette même raison,

---

<sup>65</sup> Lilian Negura, « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales », dans *SociologieS. Théories et recherches*, p. 5. 07/10/14. <http://sociologies.revues.org/993?lang=en>

<sup>66</sup> Omar Aktouf, *Méthodologie des sciences sociales*, p. 25.

<sup>67</sup> Denise Jodelet, dir., *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 43.

alors qu'il est assez simple de faire passer une centaine de questionnaires papier à des individus, le nombre d'entretiens effectués est généralement beaucoup plus bas. Ceci dit, d'aucune façon l'ensemble des entretiens choisis ne vise à constituer un échantillon représentatif. Pour reprendre les propos de Laurie Guimond et de Myriam Simard, la richesse et la profondeur de ces longs entretiens permettent tout de même de défendre le fait que ces témoignages constituent une source fiable et valable d'information en ce qui concerne l'expérience de migration des répondants<sup>68</sup>. Enfin, de nombreux débats existent en ce qui concerne la validité scientifique des entretiens semi-dirigés. Il est important de ne pas sous-estimer le fait que certains aspects humains présents dans ce type de collecte (sollicitation, rencontre, personnalités, conduite de l'entretien, etc.) font en sorte que le niveau de contrôle des variables est impossible et invalident ainsi le processus. S'il est vrai que cette technique comporte des difficultés, la rigueur du chercheur est de mise, et ce, durant toutes les étapes du projet : préparation-terrain en profondeur, connaissance du sujet, grand soin apporté à la grille d'entretien, validation de la grille, diligence dans la sélection des sujets, autoréflexion continue dans le processus d'entretien (attitudes, façon de poser les questions, etc.). Dans le présent mémoire, les entretiens nous ont permis d'avoir accès de façon privilégiée aux parcours de ces migrants et d'obtenir des pistes de réponses à notre question de recherche.

### 3. LE TERRAIN D'ENQUÊTE

#### 3.1 La MRC de Maskinongé

Tous les individus sondés habitent l'une ou l'autre des dix-sept municipalités de la MRC de Maskinongé. Cette MRC est située en Mauricie, sur la rive nord du Saint-Laurent, entre Montréal et Québec. Le territoire est rural dans son ensemble (95 % du territoire total), et l'économie est principalement agricole et industrielle. La population est vieillissante : la proportion de gens âgés de 65 ans et plus est plus forte dans la MRC

---

<sup>68</sup> Laurie Guimond et Simard, Myriam, « Les néo-ruraux et les ruraux de longue date sont-ils si différents? Analyse de leur mobilité, sens des lieux et engagement », *Revue Canadienne des Sciences Régionales/Canadian Journal of Regional Sciences*, vol. 34, no 4 (automne 2011), p. 153.

(19,4 %) que dans l'ensemble du Québec (15,9 %), et quatorze des dix-sept municipalités du territoire comptent plus de gens âgés de 65 ans que de jeunes de moins de 15 ans<sup>69</sup>. La population est surtout concentrée dans le sud et l'est de la MRC, dans l'axe des autoroutes 40 et 55.

L'enquête portant sur le sens de la migration chez les néoruraux, il aurait été possible de choisir aléatoirement des individus répondant strictement aux deux critères suivants : un milieu de départ urbain et un lieu d'arrivée rural. Nous avons décidé de circonscrire le lieu d'arrivée à la MRC de Maskinongé pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cette région avait été peu examinée dans les études effectuées sur les néoruraux. Cette enquête permettrait donc de venir élargir le bassin de connaissances sur cette région. En deuxième lieu, bien que la proximité des grands centres et la richesse et la diversité de ses espaces naturels puissent constituer des facteurs de choix pour de jeunes adultes, d'autres caractéristiques de la MRC apparaissent peu attrayantes : forte proportion de gens âgés, plusieurs villages dévitalisés, économie basée sur le secteur primaire, etc. Ces différents facteurs venaient rendre encore plus intéressante la question du sens de la migration pour de jeunes néoruraux. Pourquoi choisir ce territoire d'accueil? Enfin, l'aspect pratique a joué également dans ce choix. La chercheuse habitant en Mauricie, il était plus aisé d'aller rencontrer les différents informateurs dans un délai raisonnable.

### **3.2 Quelques mots sur nos informateurs**

Changer de lieu de vie du tout au tout n'est pas banal. Quatorze individus ont eu la générosité de partager avec nous leur vécu, leurs pensées et leurs réflexions sur cet événement important de leur vie. Contrairement à une enquête statistique à grand déploiement, le lecteur sera à même d'entrevoir les trajectoires individuelles de chacun

---

<sup>69</sup> ISQ, données issues du recensement 2011.

[http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/profils/region\\_04/region\\_04\\_00.htm](http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/profils/region_04/region_04_00.htm)

de ces individus. Comme ils constituent la matière première même de ce mémoire, il nous semble pertinent de vous présenter un bref portrait de leurs parcours respectifs.

***Sophie, 27 ans (Saint-Corentin)***

Sophie a 27 ans. Elle est de retour depuis deux ans à Saint-Corentin, son village natal, après un séjour de sept ans à Montréal. Célibataire, elle habite un petit appartement au cœur du village. Elle travaille en administration dans le domaine financier, un champ d'intérêt autre que celui de ses études.

***Allan et Josée, 40 et 38 ans (Sainte-Catherine-du-Val)***

Josée et Allan sont en couple depuis douze ans. Ils ont tous deux vécu leur adolescence à Montréal, et ils s'y sont rencontrés plus tard, à l'âge adulte. Ils habitent depuis quatre ans une maison en bordure de Sainte-Catherine-du-Val, un petit village dévitalisé. Jusqu'à ses 10 ans, Josée a grandi sur une ferme de Sainte-Catherine-du-Val, avant que sa famille ne déménage à Montréal. Ses parents ont effectué un retour à la terre lorsqu'elle était jeune. Après des études universitaires, elle est devenue travailleuse autonome dans le domaine des communications, ce qu'elle fait toujours. Allan est né d'une famille anglophone canadienne et a habité dans plusieurs provinces. Il a appris le français sur le tard, mais il s'est grandement amélioré dans le contexte des différents emplois qu'il a exercés dans des commerces de détail. Josée et Allan ont maintenant une petite fille de 19 mois et deux chiens qu'ils promènent deux fois par jour. Le fils d'Allan, un adolescent, vit aussi avec eux. Allan est papa à temps plein. Il est souvent à la maison, fait les courses et s'occupe de la maison, du terrain.

***Pierre et Anna, 37 et 40 ans (Saint-Jos-des-Lacs)***

Pierre et Anna se sont rencontrés à l'occasion d'un emploi, à l'étranger. Après quelques années à Montréal, c'est un coup de cœur pour une maison qui les a amenés à tout quitter, ou presque, pour une jolie maison à Saint-Jos-des-Lacs, où ils passaient depuis plusieurs années du bon temps en camping en famille pendant les vacances. Pierre est originaire de Shawinigan, et sa famille y est toujours. Dès ses 18 ans, il a

quitté le giron familial pour des études dans le domaine artistique, puis a parcouru le monde. Anna est non-francophone et vient d'Europe. Elle a toujours habité en ville. Elle a rapidement eu le goût du voyage et elle a déniché un emploi dans le domaine culturel lui permettant de parcourir le monde. Après leur rencontre, Pierre et Anna se sont installés à Montréal, où ils ont eu deux enfants. Pierre est très souvent sur la route, et Anna a de petits emplois à temps partiel.

***Cédric et Émilie, 30 et 28 ans (Petite-Rivière)***

Cédric et Émilie sont en couple depuis 12 ans. Ils se sont rencontrés dans une grande ville européenne francophone alors qu'ils étaient tous deux à l'université. Ils ont deux jeunes garçons et attendent un troisième enfant, le mois prochain. Ils ont tous deux grandi dans de petits villages européens. Cédric est toutefois né au Québec, mais la famille était rapidement retournée en France. Le déplacement de la ville à la campagne ne constituait pas, pour Cédric et Émilie, leur première expérience de migration. Jeunes adultes et en couple, ils avaient d'abord fait le choix de migrer ensemble vers le Canada, il y a quelques années. Or, malgré leur séjour montréalais, ils avaient tous deux en tête de fonder une famille en milieu rural. Cédric fait du télétravail dans le domaine de l'informatique alors qu'Émilie a une formation de comptable. Pour le moment, le salaire de Cédric leur permet d'arriver, ce qui fait qu'Émilie peut s'occuper des enfants.

***Baptiste et Roxane, 36 et 38 ans (Saint-Corentin)***

Baptiste, amant de la nature, était en ville par obligation : les études. Il est d'ailleurs né en milieu rural. Par l'intermédiaire d'amis communs, il fait la rencontre de Roxane, jeune femme engagée. Quelques mois plus tard, il viendra rejoindre cette charmante entrepreneure, qui avait quelques années auparavant quitté Montréal avec son conjoint du moment pour démarrer un projet de gîte rural. Roxane est francophone, immigrée d'Europe depuis plus de dix ans. Toujours en affaires, ses projets ont toutefois changé au fil des ans et elle a en tête mille projets pour sa communauté.

***Pascale et Patrick, 38 et 40 ans (Fontarabie)***

Patrick et Pascale sont tous deux bacheliers, en lettres et en sciences humaines. Patrick a grandi en banlieue de Montréal, alors que Pascale a été élevée dans un petit village-dortoir près de Québec. Ils ont tous deux connu la ville, Montréal, notamment. Pascale, femme de lettres et de mots, aime la ville, sa diversité, ses boulangeries, ses petits cafés. Amateur de bois, de lac et de camping, mais aussi de jeux vidéo et de politique, Patrick a pris la clef des champs à chaque occasion depuis sa tendre enfance. Ils vivent maintenant avec leurs deux enfants dans un petit village dévitalisé de la région. Pascale est le pilier financier de la famille et fait du télétravail dans le domaine des communications. Patrick démarre un projet lié à la terre.

***Benoît, 44 ans (Sainte-Anne-des-Bois)***

Benoît est né à Montréal. Il y a grandi, y a étudié, puis y a vécu la majeure partie de sa vie adulte. En couple depuis dix-sept ans, lui et sa conjointe ont toujours aimé fréquenter la nature sauvage du nord de la Mauricie les fins de semaine, tant et si bien qu'ils se sont constitué un cercle d'amis dans la région. Un accident viendra perturber le cours des choses pour Benoit, qui, souffrant de séquelles importantes, décidera de quitter le stress urbain pour aller se refaire une santé, à Sainte-Anne-des-Bois. Sa conjointe travaille en administration. Elle fait un très bon salaire, mais perdra beaucoup de ses conditions actuelles lorsqu'elle viendra rejoindre Benoit.

***Nathalie, 39 ans (Petite-Rivière)***

Le village de Petite-Rivière a toujours gardé une place importante dans le cœur de Nathalie. Elle y a vécu jusqu'à la fin de l'adolescence, et espérait, surtout depuis le début de la trentaine, revenir s'y installer. Ses années de ville sont toutefois venues ajouter des goûts et des envies urbaines à la petite fille de campagne. Or, coup du destin, elle fait la rencontre d'un agriculteur... de Petite-Rivière.

*Patricia, 31 ans (Saint-Philibert)*

Patricia a 31 ans. Elle a quitté sa ville régionale pour Montréal au tout début de l'âge adulte pour poursuivre des études postsecondaires dans le domaine des arts. Patricia et son conjoint, tous deux artistes, menaient une vie d'artistes à Montréal : petits emplois ici et là, précarité, habitat exigu, vie de nuit. Une grossesse, doublée d'un besoin criant d'air, d'espace et de changements les a conduits à quitter Montréal pour ce petit village de la Mauricie, dont Patricia n'avait jamais entendu parler. Elle et son conjoint habitent maintenant une grande maison centenaire à Saint-Philibert. Durant la journée, Patricia lit, peint, écoute la télévision. Elle ne travaille pas pour le moment, mais envisage le retour.

Sophie sera-t-elle heureuse, de retour dans son village? Y trouvera-t-elle un emploi à la hauteur de ses diplômes universitaires? Comment Josée vivra-t-elle sa vie adulte, dans le paysage de son enfance? Son conjoint Allan réussira-t-il à s'intégrer malgré ses difficultés en français? Les grands voyageurs qu'ont toujours été Anne et Pierre prendront-ils racine? Auront-ils des regrets? Est-ce que l'adéquation du rêve de famille pour Cédric et Émilie se concrétisera? Maintenant parents de deux petites filles, qui elles, sont des « vraies rurales », quel regard Pascale et Patrick portent-ils sur leur choix de vivre en campagne? Benoit trouvera-t-il le calme tant recherché? Comment Nathalie, la Petite-Riviéroise convertie à la vie urbaine a-t-elle vécu cette transition vers la ferme? Comment Patricia, sans permis de conduire, s'est-elle reconstruit un quotidien dans ce lieu si différent de ce qu'elle avait connu? Bienvenue dans ce périple à travers les parcours migratoires de ces quatorze individus.

## CHAPITRE 2

### MOBILITÉS

Les espaces naturels exercent un attrait chez de nombreux urbains, et plusieurs d'entre eux vont profiter de moments de répit ou de vacances en famille pour fuir la ville, que ce soit pour le sport, la détente ou le tourisme. Certains, comme l'illustre l'objet de ce mémoire, finissent même par prendre la décision d'aller s'installer en campagne. Ainsi, bien que sur certains points de vue, les frontières entre rural et urbain puissent apparaître de plus en plus diffuses, ces environnements demeurent contrastés à plusieurs points de vue : densité de population, ratio entre la présence du bâti et les espaces naturels, activité économique et humaine, pour ne nommer que quelques aspects distinctifs<sup>1</sup>. Mais est-ce que ce sont vraiment ces caractéristiques particulières qui incitent les adultes âgés de 25 à 44 ans à quitter la ville pour la campagne?

Dans ce chapitre dédié aux résultats de notre enquête, la question du sens de ce projet migratoire est étudiée en amont, à l'étape du projet et de la prise de décision. Ce sont donc les motivations à l'origine des migrations qui sont analysées. Ces motivations se sont avérées d'ordres très variés, à l'instar des informateurs interrogés dans des études similaires. Au-delà du simple énoncé de ces motivations, nous avons cherché à comprendre quelles perceptions et représentations des milieux urbains et ruraux sous-tendaient ces choix, tout en explorant la symbolique du mouvement migratoire à ce moment précis de leur vie.

#### 1. LE PROJET DE CAMPAGNE

Nos informateurs ont pris la décision de quitter la ville où ils habitaient pour un village de la MRC de Maskinongé. Nous avons d'abord tenté de comprendre d'où leur venait ce projet de campagne, puis d'en apprendre davantage sur ce qui avait amené à sa concrétisation, à ce moment précis de leur vie. Comment et dans quel contexte cette

---

<sup>1</sup> Henry A. Puderer et Statistique Canada. Division de la géographie, *Perspectives Et Mesures De L'urbain*, Statistique Canada, Ottawa (2009), p. 5-6.



décision a-t-elle été prise? Avaient-ils des critères particuliers quant à leur choix de milieu de vie?

Dès le départ, on a pu constater que deux types de profils ressortaient : ceux pour qui la décision de migrer en milieu rural était liée à une étape de maturation dans leur vie adulte, et ceux qui, en quelque sorte, avaient « toujours su » :

Moi j'ai été élevé dans un rang. J'ai vécu mon enfance à courir dans les champs et à faire des cabanes dans le bois. C'était inconcevable que je sois dans un endroit où il n'y a pas d'hiver. Et aussi, ça a l'air niais, mais moi j'aime les côtes. J'aime les montagnes. (Baptiste, Saint-Corentin)

Ainsi, lorsque Baptiste est tombé amoureux de Roxane, qui habitait déjà en milieu rural depuis quelques années, la décision de la rejoindre une fois son certificat universitaire terminé allait de soi. À l'instar de Baptiste, Cédric et Émilie, tous deux natifs de petits villages ruraux, n'avaient jamais envisagé un autre environnement de vie que celui de la campagne. Comme pour beaucoup de jeunes adultes, la ville a constitué un passage obligé dans leur parcours pour des raisons liées aux études et au travail : « On est allés en ville pour les études, puis pour la job, mais on savait en partant que ce n'était pas notre milieu de vie. » (Émilie, Petite-Rivière)

Ce qui ressort du discours de ces trois migrants, c'est que la campagne est un milieu qu'ils connaissent pour y avoir vécu la majeure partie de leur vie. Ils s'y sentent bien et la préfèrent à la ville comme milieu de vie. Avant la migration, ces trois informateurs disaient sortir fréquemment de la ville pour fréquenter la nature, notamment pour s'adonner à des activités de plein air : « On avait du plaisir, mais on ne profitait pas vraiment de la vie montréalaise. Presque tous les week-ends, on partait en montagne avec une agence, *Détour Nature* » (Émilie, Petite-Rivière). Chez les migrants ayant ce type de profils, on peut voir que leur expérience urbaine, qu'elle soit catastrophique ou appréciée, ne vient pas altérer leur désir de vivre en campagne.

Chez les autres informateurs, le projet d'habiter en milieu rural est apparu au début de l'âge adulte. Ils ont senti cet appel de la campagne au cours de la vingtaine ou de la jeune trentaine, alors qu'ils étaient installés en milieu urbain. Si l'âge varie selon

les individus (entre 21 et 35 ans), le projet naît toutefois dans une étape de vie similaire, soit celui de la maturation, au début de la vie adulte. Bien que cette tranche d'âge puisse paraître vaste, elle demeure signifiante lorsqu'on prend en compte le fait que cette période de l'âge adulte est de plus en plus diffuse, et on parle bien souvent d'un *allongement de la jeunesse*.<sup>2</sup> En fait, ce moment correspond, chez les répondants, à un moment où on songe à se poser, à s'ancrer.

Que les aspects liés à une certaine qualité de vie projetée en campagne soient à la base du projet de migration étonne peu. Ce sont ces mêmes aspects qui conduisent des retraités, une fois la vie active derrière eux, à aller vivre leur seconde vie en milieu rural : beauté du paysage, tranquillité, espace et nature <sup>3</sup> ... Or, dans le cas qui nous occupe, il s'agit précisément d'adultes au début de leur vie active. Durant cette période, plusieurs dimensions structurantes se consolident, voire se cristallisent : le réseau social est souvent plus établi, les choix liés à la carrière ont pris une direction plus franche, le choix d'un conjoint ou d'une conjointe est de plus en plus lié à un projet de couple à long terme, parfois à l'idée de fonder une famille. Pourtant, l'étude des différents récits du processus ayant mené à la concrétisation du projet donne davantage l'impression d'un bond en avant que de l'aboutissement d'un projet longuement mûri. L'analyse devient particulièrement intéressante lorsqu'on cherche à comprendre dans quelles circonstances les différents migrants de l'étude ont finalement mis leur projet à exécution, soit le moment précis de la migration dans leur vie et son déroulement.

Pour bien illustrer ce point, penchons-nous sur l'histoire d'un couple de répondants. Nous sommes en mai 2011. Pierre et Anna viennent de passer un week-end de rêve en famille avec des amis au camping Tournesol, à Saint-Jos-des-Lacs, qu'ils fréquentent régulièrement depuis quelques années. Souhaitant prolonger le plaisir, ils

---

<sup>2</sup> Patrice LeBlanc, « L'accession à la vie adulte des jeunes de milieu rural et de milieu urbain », LeBlanc, Patrice et Marc Molgat, dir., *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, coll. Culture et Société, les Éditions de l'IQRC, 2004, p. 200.

<sup>3</sup> Louis Roy, Sylvain Paquette et Gérald Domon, « La campagne des néoruraux : motifs de migration, territoires valorisés et usages de l'espace domestique », *Recherches sociographiques*, vol. 46, numéro 1 (janvier-avril 2005), p. 56.

décident d'emprunter les petites routes de campagne pour rentrer en ville. Une érablière à vendre attire leur attention, et ils s'empressent de la chercher sur Internet, dès leur retour. Au hasard des annonces, ils tombent sur leur maison de rêve, à prix dérisoire... La fin de semaine qui suit, ils reviennent pour la visiter. Dans la semaine qui suit, Pierre va voir son patron : « Sais-tu quoi? Je pense que je lâche ma job. Je vais m'acheter une maison ». La fin de semaine suivante, ils signent : « Ça a pris 13 jours. Où est-ce qu'on travaillait à Montréal, on ne voulait pas de maison. Vite de même. On se regarde : qu'est-ce qu'on fait??! Je le sais pas, mais on fonce. 13 jours. »

Même si les histoires personnelles des informateurs varient de l'une à l'autre, une similitude étonnante est ressortie des récits, soit le très court laps de temps entre la prise de décision et le déménagement parmi l'ensemble de nos répondants<sup>4</sup>. En effet, tous les informateurs ont déménagé très rapidement, en moins de 9 mois, et non pas au terme d'une longue préparation, et ce, même chez ceux qui avaient en tête le projet depuis un moment.

Toujours durant cette première analyse, un autre fait commun à tous les parcours est apparu frappant : tous les répondants semblent avoir quitté leur domicile urbain dans un moment où se trouvait bouleversé un des aspects structurants de leur vie (vie sentimentale ou familiale, vie professionnelle, santé). L'histoire de Patrick dépeint bien cette situation. Issu de la banlieue montréalaise, le coloré Patrick a toujours eu une propension à sortir de la ville pour s'adonner à des activités de plein air en forêt. Il habitait toutefois en ville, où il avait trouvé un bon emploi après ses études. Après une période particulièrement sombre, il plie bagage : « Je venais de *crisser* là mon emploi, je venais de me faire *crisser* là par ma blonde, pis mon bail finissait. Faque, je me suis dit : bon. Je pense que tout est aligné. »

Dans cette étape de vie adulte caractérisée par la construction de bases concrètes, on pourrait être étonné du choix d'une telle migration à ce moment précis. Or, ce qui

---

<sup>4</sup> On ne parle pas ici d'individus qui ont été mutés ailleurs, ou qui commençaient un nouveau programme d'étude.

ressort des entretiens, c'est que la perte ou la fragilisation d'un de ces piliers de base semble avoir constitué plutôt un moteur, une occasion de renouveau, un désir de créer, en quelque sorte, de nouvelles bases dans un autre terreau. Le bouleversement peut également avoir une connotation positive et provenir d'un événement heureux, comme la venue d'un premier enfant, par exemple, ce qui est par ailleurs le cas de trois de nos informateurs. Dans ce cas, l'opportunité d'un « nouveau départ » est encore plus visible, et le court laps de temps correspond, bien entendu, au terme de la grossesse.

À la lumière de ces premiers constats, nous nous sommes penchée plus attentivement sur les motivations à l'origine de ces parcours migratoires bien particuliers. Que souhaitaient-ils quitter? Que rejoignaient-ils? Étaient-ce simplement les caractéristiques qu'ils attribuent à leur environnement de départ et à leur destination qui les incitaient à faire ce choix? À quels besoins les attraits de la campagne promettaient-ils de répondre? Et, au-delà du paysage et du milieu, que représente cette migration, à ce moment précis de leur vie?

## 2. LES MOTIVATIONS À L'ORIGINE DE LA MIGRATION

### 2.1 Entre migration et mobilité

Nous avons vu plus tôt que les études existantes suggèrent qu'un grand nombre de ces néoruraux font ce choix pour des raisons liées à un ensemble de motifs regroupés sous la bannière *qualité de vie*, soit des éléments à la fois objectifs et subjectifs : convivialité, beauté du paysage, proximité de la nature, liberté d'action, sécurité, soutien familial, accès à la propriété, possibilité de faire du bénévolat, emploi, etc.<sup>5</sup> C'est incidemment le cas de l'ensemble de nos informateurs et, malgré la diversité des motivations à l'origine des migrations – que nous déclinons plus loin –, ceux-ci considèrent que la campagne représente un environnement plus attrayant que l'environnement urbain pour de multiples raisons.

---

<sup>5</sup> Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales et conflits au Québec : regards croisés avec la France et le Royaume-Uni », *Géographie, Économie, Société*, 9 (2007), p. 196.

L'analyse des récits des trajectoires individuelles a cependant permis de rendre compte de réalités qui dépassent le cadre de l'objet de « migration ville-campagne ». En effet, il apparaît que plusieurs des informateurs n'ont pas nécessairement *choisi* de quitter leur milieu urbain pour un milieu rural, mais qu'ils ont plutôt migré d'un lieu précis à un autre, dans un contexte donné. Bien sûr, le projet de chaque individu ou de chaque couple comportait des critères particuliers liés à ce qu'ils considéraient leur qualité de vie, mais « l'idée » de campagne n'était pas nécessairement à la base de la migration. La prise en compte des différentes dimensions de la vie des informateurs et du moment de la migration vient soulever des éléments intéressants qui dépassent le concept de migration ville-campagne pour rejoindre l'objet de la mobilité des jeunes adultes en ce début de 21<sup>e</sup> siècle.

## **2.2 Un mouvement, plusieurs motivations**

Pour mieux saisir les différentes déclinaisons que peut prendre ce projet, nous nous sommes penchée sur la motivation première ayant initié le projet. Trois types de motivations ont émergé des résultats, soit une préférence pour l'environnement rural (qui peut être circonstancielle, nous le verrons plus loin), le besoin de revenir chez soi, et l'appel du changement. Ces motivations ne sont pas mutuellement exclusives et visent plutôt à représenter des ordres différents de préoccupations et de projections.

### **2.2.1 Rechercher les caractéristiques de la campagne**

Cette motivation proposée est la plus fréquente. On réfère ici à des individus qui quittent la ville pour la campagne pour des raisons liées aux caractéristiques qu'ils attribuent aux environnements urbains et naturels. Sans surprise, le cadre de l'étude qui nous concerne présente des individus pour qui la campagne représente un environnement de vie globalement plus attrayant que l'environnement urbain.

Au-delà des perceptions individuelles, le milieu urbain comporte des caractéristiques qu'on peut qualifier d'« objectives » en ce sens qu'elles font partie des dimensions constitutives qui définissent l'urbanité d'un lieu, tant au niveau

environnemental que social. La ville est un milieu dense à tous points de vue : bâtiments, population, activités économiques et manifestations humaines. C'est un environnement où l'humain et le fruit de ses techniques et technologies occupent un espace important, et où la nature, lorsqu'elle est présente, est généralement aménagée. La ville comporte généralement un centre-ville, puis plusieurs quartiers, qui ont parfois leur propre rue commerciale (comme à Montréal ou à Québec par exemple). C'est également un lieu de convergence, où les populations environnantes affluent pour travailler ou avoir accès aux ressources de différentes natures.

Pour certains, ce sont précisément ces caractéristiques qu'ils souhaitaient fuir : densité, pollution, bruit, consommation. Bien que ces caractéristiques puissent sembler objectives, leurs effets sur les habitants ne peuvent être appréhendés en dehors des caractéristiques socioéconomiques des informateurs. Tous deux artistes, travaillant de la maison, Patricia et son conjoint étaient insatisfaits de leur vie : « on manquait tous les deux d'espace au quotidien ». Or, Patricia ajoute que s'ils avaient pu se permettre d'avoir un grand logement, une cour, un jardin, ils auraient pu envisager rester en ville. Or, pour de jeunes adultes à faible revenu, la ville ne permet que rarement de répondre à ces besoins. La situation est tout autre pour des gens plus aisés, qui peuvent se permettre d'accéder à ce genre de propriétés, très chères en milieu urbain. Même son de cloche pour Pierre et Anna qui auraient bien voulu acheter une maison plutôt que de vivre entassés « dans un *shoe box* »<sup>6</sup>, avec leurs deux garçons. Les maisons auxquelles ils pouvaient avoir accès avec leurs moyens financiers étaient bien souvent des maisons « pour bricoleurs » ou encore, elles étaient extrêmement excentrées, ce qui aurait eu un coût important au niveau du transport et des ressources de proximité.

Le milieu urbain comporte également certaines caractéristiques au niveau humain : densité géographique, population plus nombreuse et diversifiée, tant au niveau

---

<sup>6</sup> La répondante fait référence à l'espace exigü de leur appartement en ville et au fait que les bâtiments sont collés les uns sur les autres.

ethnique que socioéconomique. L'anonymat et la solitude peuvent parfois peser lourd<sup>7</sup>, sans compter le stress engendré par les différentes caractéristiques physiques énumérées plus haut. Quitter la ville devient ainsi une option lors de moments difficiles, et certains informateurs ont par ailleurs précisément identifié des attributs urbains se révélant néfastes à leur devenir :

En ville, je roulais à 200 milles à l'heure, et plus. J'avais des fois un cellulaire et deux pagettes sur moi, je faisais 3-4 affaires en même temps. Et tout ça a un impact majeur sur ma santé physique et mentale. Avec mon trouble de stress post-traumatique, ma douleur chronique... J'avais besoin de me ressourcer là où j'allais tout le temps : dans la nature. (Benoît, Sainte-Anne-des-Bois)

Benoît poursuit son récit en décrivant comment la multiplicité des options et des occasions de sortie ou de consommation, plutôt que d'être seulement un avantage, peut aussi devenir une arme à double tranchant : « Aller danser, ça faisait partie de notre vie... Ça, ça a aussi été une chose... Je le savais, j'avais hâte de me mettre sur pause, de passer à une autre étape. Les tentations, la vie de fou que j'ai vécue, drogues, alcool, etc., j'ai donné en masse! ».

On voit donc, ici encore, que la campagne semble comporter des caractéristiques que recherchent certains adultes, selon ce qu'ils vivent à ce moment. Ces motivations peuvent également être vues comme étant positives dans l'étape de la nidification, ce qui est le cas de plusieurs de nos informateurs. Cédric et Émilie savaient qu'ils voulaient une famille, et qu'ils élèveraient leurs enfants en campagne. Pour Nathalie, c'est lorsque la mi-trentaine est survenue que les conditions de ce projet de famille ont commencé à prendre forme : « À partir de 35 ans, je me disais que j'aimerais rencontrer quelqu'un qui aimerait vivre à la campagne, qui aimerait les animaux, et aurait un peu les mêmes valeurs que moi. Pour moi, la famille, c'est en campagne que ça se passe. »

La campagne est alors perçue comme un milieu plus adéquat et plus sain pour élever des enfants. Les justifications invoquées font référence à l'environnement naturel

---

<sup>7</sup> Cédric Andrès, « Culture de centre-ville et santé mentale : une réflexion anthropologique », dans *Santé mentale au Québec*, XXXVI, 1 (2012), p. 93.

et non pollué, à la sécurité, au calme : « Pour moi, d'être au 2<sup>e</sup>, à Saint-Henri<sup>8</sup>, regarder les enfants jouer dans une ruelle, j'ai trouvé ça *rough* », nous confie Allan, de Sainte-Catherine-du-Val. Il faut souligner que dans notre étude, les informateurs ayant cette perception ont eux-mêmes vécu en milieu rural étant enfants. La jeunesse en campagne étant ce qu'ils connaissent, on pourrait également émettre l'hypothèse d'une tentative de reproduction des conditions dans lesquelles ils ont grandi. En contrepartie, dans les cas où le projet de campagne n'a pas nécessairement en filigrane le désir de famille, il s'avère qu'il s'agit d'individus ayant plutôt grandi en banlieue, dans une ville régionale ou dans une grande ville, au Québec ou ailleurs dans le monde. Bien souvent, le discours des répondants oppose la campagne à la ville, où les aspects de la qualité de vie qui sont mis de l'avant sont la beauté du paysage, le calme, le souhait de vivre près de la nature. Ce profil s'apparente davantage à l'image plutôt « tendance » et liée au *style de vie* véhiculé dans les médias sur l'appel des citoyens vers la campagne.

### 2.2.2 Rentrer à la maison

Même si le nombre d'informateurs de notre étude est petit, un ordre de motivation particulier est ressorti à l'analyse : le retour dans l'environnement de l'enfance. Ce type de motivations appelait à être traité à part, étant donné la charge émotionnelle et personnelle qui y était liée, et qui ne touchait pas, a priori, les informateurs ayant décidé de migrer vers un milieu rural où ils n'avaient jamais vécu.

Nathalie (Petite-Rivière), Sophie (Saint-Corentin) et Josée (Sainte-Catherine-du-Val de Maskinongé) vont toutes trois revenir dans le village qui les a vues naître. On est donc peu surpris d'apprendre qu'elles aient conservé un souvenir heureux de cette époque, un attachement particulier à l'environnement physique et social. Les entretiens nous montrent que cette familiarité et cet élan de retour se déclinent différemment selon les individus.

---

<sup>8</sup> Quartier populaire ouvrier de Montréal.



Ce paysage de la campagne de Petite-Rivière, Nathalie le connaissait déjà, avant d'y replonger, il y a un peu plus d'un an. Jusqu'à 15-16 ans, elle y a habité, au cœur du village. Pour Nathalie, le lieu de Petite-Rivière est directement lié à son enfance, à son adolescence et à sa famille. Petite-Rivière, c'est la vie de village, l'épicerie tenue par son père, les ballades en bicyclette dans les rangs de ce plat pays. Nathalie envisageait de revenir à la campagne depuis le début de la trentaine. Plus précisément, elle voulait revenir à Petite-Rivière, lieu pour lequel elle dit avoir un fort sentiment d'appartenance. Elle cherchait une maison. Elle connaissait le village, mais aussi les terres, beaucoup de ses amies d'enfance y vivaient :

La campagne me manquait énormément. C'était incroyable. Je me promenais en auto et j'avais les larmes aux yeux en regardant les champs. Ça me manquait terriblement, au point où à partir de ce moment-là, je me suis mise à chercher une maison. Je voulais revenir vivre à Petite-Rivière. (...) Mon rêve était d'avoir une petite ferme. (Nathalie, Petite-Rivière)

Le projet comporte ainsi une dimension émotive, qui va bien au-delà du choix rationalisé de voir la campagne en soi comme un milieu où avoir une meilleure qualité de vie.

Même si elle n'avait pas l'objectif précis de revenir vivre dans le village de son enfance, Josée avait, elle aussi, un fort sentiment d'appartenance pour le lieu où elle avait grandi. Enfant unique, Josée se rappelle avec bonheur le quotidien sur un rang où il n'y avait qu'une maison.

Mes parents ont fait un retour à la terre. Je me faisais garder chez mes voisins, qui avaient une ferme. J'ai un souvenir très agréable de mon enfance en campagne. Beaucoup, beaucoup de liberté. J'étais enfant unique, sur un rang où il n'y avait qu'une maison. J'avais un chien. (Josée, Sainte-Catherine-du-Val)

À la recherche d'une maison sur Internet, une propriété a tout de suite capté son attention : « Moi je l'ai vue, et je me disais : je la connais, cette maison-là. Je suis rentrée ici quand j'étais petite. Quand on est arrivés ici, j'ai dit : "Aaahhh, c'est la maison de Mme Brassard!" C'est pas de Mme Brassard qu'on a acheté, ça fait 20 ans qu'elle ne vit plus ici. Mais c'est la maison de Mme Brassard. » Ça a été un coup de cœur, et Josée avait l'impression de revenir chez elle. Ça a été un déclencheur.

Sophie avait décidé, elle aussi, de reprendre le chemin de la maison. Pourtant, de son propre aveu, rien n'annonçait son retour à Saint-Corentin, village où elle est née et où elle a habité jusqu'à son départ pour des études postsecondaires, au cégep. Elle avait étudié, voyagé, puis était partie vivre l'expérience de travailler dans le Grand Nord, le *fly in, fly out* : « Je n'étais pas trop sûre de la direction que je voulais prendre. J'ai préféré arrêter après un an pour mieux voir ce que je voulais. J'ai l'impression que je savais qu'un changement se préparait... » Or, durant cette pause, soudainement, elle s'est retrouvée devant un vide.

J'étais partie avec des amies, deux semaines, en voyage. Au retour, la réalité a frappé : je ne savais pas ce que j'allais faire. (...) J'avais des amies, mais elles travaillaient. Certaines commençaient à avoir des copains sérieux, elles n'étaient plus au même stade. (...) Ce moment a été vraiment difficile, j'avais l'impression de ne rien faire de mon corps, de ma tête. (Sophie, Saint-Corentin)

Au cours de ses recherches d'emploi, elle profite de l'initiative *Place aux jeunes*<sup>9</sup> pour revenir faire un bref retour dans sa région natale : « Après le deuxième séjour, c'était clair que je revenais. L'impact a été fort pour moi. » Tout s'est passé très rapidement pour Sophie : « Pour moi, Saint-Corentin, c'est ma famille, mon petit monde. » Elle le dit d'emblée : elle avait besoin de recul dans sa vie personnelle et professionnelle. Bien qu'attachée à son village, c'est vers sa famille qu'elle est revenue, dans une période où elle avait besoin de se recentrer, d'un cocon. Revenir à la maison, avec un emploi assuré, c'était une étape qu'elle avait besoin de vivre.

Ces trois récits illustrent le fait que le retour vers le lieu de l'enfance porte une connotation importante dans le choix de ces individus, et la motivation n'est pas tant celle de quitter la ville pour aller habiter la campagne, mais clairement de revenir dans un environnement familier, chargé positivement. A contrario, nous avons le cas de Baptiste et Pascale, tous deux issus de milieux ruraux, le premier au Lac-Saint-Jean et la deuxième dans la région de la Capitale-Nationale. Si Baptiste, élevé sur une ferme en Beauce, est demeuré attaché au mode de vie rural et au grand air, des souvenirs liés à la

---

<sup>9</sup> L'organisation Place aux Jeunes vise à inciter les jeunes diplômés à revenir dans leur région d'origine et à la faire découvrir à de nouveaux arrivants. <https://www.placeauxjeunes.qc.ca/>

vie de village, qu'il a vécue comme oppressante, font en sorte que son désir de campagne est non seulement détaché de son lieu d'origine, mais qu'il n'est pas intéressé à y effectuer un retour : « Quand tu grandis en région, raconte-t-il, les *ouéveux* sont là, pis si tu fais de quoi de différent le chemin est pas facile. Ce que je veux dire là-dedans c'est que le fait de vivre ici [ailleurs que dans sa région d'origine], ça permettra aussi d'élever nos enfants comme on l'entend sans avoir le jugement des voisins ».

Pascale, maintenant à Fontarabie avec Patrick, a grandi pour sa part dans ce qu'elle nomme elle-même « un village-dortoir » en banlieue de Québec. On ne sent nulle part, dans son témoignage, une expérience de la campagne qui aurait pu influencer son désir adulte de migrer de la ville vers la campagne, encore moins dans son milieu d'origine : « J'ai jamais vraiment pensé revenir dans mon patelin d'origine là, parce que... C'est la Rive-Sud là, Saint-Rédempteur, un mille carré, 5 000 habitants. C'est tout. Il y avait des écoles là, mais l'épicerie a fermé, c'est rendu un "Croteau"<sup>10</sup>. Ça a changé. C'était un village-dortoir, juste ça. Il n'y avait pas vraiment de vie de village non plus... »

On peut donc constater que tous n'ont pas un intérêt particulier à « rentrer à la maison ». De plus, ces expériences préalables de la vie en milieu rural viendront influencer la façon de s'intégrer à leur nouveau milieu. Ainsi, même si on pourrait croire que ces individus savent exactement ce qu'ils trouveront dans ces nouveaux univers, ce mouvement en est un vers le passé, vers certaines dimensions qui n'appartiennent plus nécessairement à leur vie actuelle. Nous verrons plus loin comment le choc de ces perceptions, et de leur devenir hors de ce milieu, vient modeler leur expérience dans ce chez-soi si connu.

---

<sup>10</sup> Commerce de détail québécois spécialisé dans le vêtement à bas prix.

### 2.2.3 Le mouvement comme finalité

Cette autre catégorie de motivations s'est imposée lors des analyses, issue du fait que la migration, plutôt que d'être liée aux caractéristiques des milieux urbains et ruraux, était plutôt effectuée dans une perspective de nouveauté et de changement.

C'est le cas, notamment, de Patricia, qui ressentait le besoin de changer de décor, dans une période de vie plus sombre. Elle et son conjoint se sont installés à Saint-Philibert, mais ç'aurait pu être ailleurs, à Montréal ou dans une autre ville. Elle était ouverte à tout. Lorsqu'elle et son conjoint ont vu la maison sur Internet, elle s'est emballée pour le projet.

Pour Pascale, c'est son style nomade et aventureux qui l'a souvent mené d'un endroit à l'autre, depuis son départ de la maison familiale. Rien ne laissait toutefois présager qu'elle s'installerait un jour en milieu rural : « Je ne me doutais pas qu'un jour j'habiterais en campagne. Non, parce que moi, je me considérais citadine, et j'aime le bois plus que la campagne... J'aime la vie, quand même, en ville, la proximité. [...] Parce qu'en plus, moi je ne jardine pas, moi, j'ai jamais touché à un ver de terre de ma vie! » Lorsqu'elle est arrivée dans la région, avant sa rencontre avec Patrick, elle vivait elle aussi un épisode de sa vie où elle avait envie d'un changement. Une amie, à Louiseville, lui a parlé d'une possibilité d'emploi dans la région. Elle a sauté sur l'occasion, sans hésiter.

Se désignant eux-mêmes comme urbains endurcis, ni Pierre ni Anna n'envisageaient de vivre en campagne pendant leur vie active : « Je me disais, peut-être une maison dans le bois, à la retraite... », nous confie Pierre, lors de l'entretien. Ils se sont connus dans le monde du spectacle, alors qu'ils étaient tous deux à l'embauche d'une compagnie artistique produisant des artistes un peu partout dans le monde. Anna est européenne, d'un pays non francophone. Depuis la fondation de leur famille, il y a quelques années – ils ont deux garçons fréquentant l'école primaire —, ils n'ont bougé que récemment pour déménager de Montréal à Saint-Jos-des-Lacs. Cela dit, Pierre et Anna demeurent des voyageurs qui ont décidé de s'ancrer quelque part. Leur vie

demeure mobile, non conventionnelle. Ils avaient déjà bâti un nid en ville, mais ils avaient besoin de changement. Pierre vivait de grandes insatisfactions professionnelles, il y avait urgence. Lorsqu'on lui demande de préciser ce que représentait cette décision pour lui, il mentionne plusieurs choses : le goût d'avoir sa maison, d'avoir de l'espace. Mais aussi, surtout, le goût de changement : « Changer pour changer. J'ai été tout le temps quelqu'un extrêmement de changement. Si je me respectais, les planètes étaient alignées pour que je le fasse, le *move*... »

Comme Patricia, Pascale, Pierre et Anna, certains néoruraux ont migré de la ville vers la campagne, mais il aurait très bien pu en être autrement. La nouvelle destination aurait pu être un autre quartier, une ville plus grande, voire un autre pays. Ce qui ressort des récits de ces informateurs est l'envie de changement et de dépaysement, une réponse à un quotidien parfois abîmé. Pour eux, ce choix de campagne est une opportunité de renouveau. Leur façon d'aborder le projet est également tout autre. Il s'agit de gens au profil plus nomade, voire plus urbain, étonnamment.

### **3. UN PROJET DE VIE À LA CONCRÉTISATION... IMPROVISÉE?**

Quelles que soient les motivations à l'origine du projet de vivre en milieu rural, le moment précis où les sujets l'ont mis à exécution vient faire état de représentations de la campagne comme étant salvatrice, porteuse d'une vie meilleure. On constate également, selon nos informateurs, qu'au lieu d'être le résultat d'un projet de vie minutieusement planifié, la migration apparaît plutôt comme un bond en avant. La mobilité liée à une phase de vie est souvent un « voyage », qu'il soit interne ou externe. Le nouveau territoire, qu'il soit de voyage ou un nouveau territoire où s'installer, permet de se réinventer, de recommencer, de laisser des choses derrière.

Hormis Sophie, qui est véritablement la seule ayant délibérément choisi de rentrer dans son village natal, quels critères ont conduit au choix du nouveau lieu de vie de ces migrants? Dans certains cas, la destination elle-même est déterminée d'emblée. Nous pensons ici à Baptiste et à Nathalie, venus rejoindre un nouvel amoureux, ou à Sophie, sciemment de retour près de sa famille, dans son village natal. Pour les autres,

cependant, un choix a dû être fait. La proximité de Montréal, Québec et Trois-Rivières, où résidaient encore famille et amis a joué pour plusieurs de nos répondants. D'autres voyaient dans cette situation géographique une opportunité de garder contact avec des liens professionnels du milieu urbain, sorte de filet de sûreté financier. Le budget était une dimension importante pour une majorité de répondants, ce qui a pu en amener certains, comme le couple Josée-Allan ou le couple Pascale-Patrick à choisir leur nouvel habitat dans un secteur dévitalisé, donc moins cher. Même s'ils sont peu à s'être préoccupés de la dimension sociale de leur nouvel environnement, Cédric et Émilie tenaient à ne pas se trouver trop isolés, souhaitant pouvoir offrir un environnement social à leur future progéniture à même le voisinage. Pour Benoit et sa conjointe, pour qui la famille était complètement absente du projet de vie, c'est plutôt la proximité de leurs lieux de loisirs et de plein air qui importait. Le choix peut également être conduit par un projet d'affaires bien précis, comme pour Roxane, ayant émigré il y a déjà plusieurs années dans une maison rustique et écologique dans le but d'en faire un gîte rural.

Malgré la présence de quelques critères menant à la détermination du nouveau lieu de vie, la quasi-absence de préparation des migrants dans ce projet a de quoi étonner. Comment peut-on interpréter cette attitude? Plusieurs réponses sont possibles. D'abord, il peut y avoir un certain « urbano-centrisme », soit une prise pour acquis de certaines ressources auxquelles on a accès en sol urbain. Ceci dénote une certaine représentation de la campagne comme l'arrière-cour de la ville, et non pas un milieu à part entière. Il y a également cette question d'urgence, ce bond en avant, cette nécessité qui place au-dessus de toutes autres considérations matérielles le besoin de bouger. Nous verrons dans le chapitre suivant comment ce mouvement rapide a pu influencer l'intégration de ces migrants à leur nouveau milieu.

Comme on a pu le constater, la dimension familiale, existante ou en devenir, fait partie de la vie des répondants au moment où ils décident de quitter la ville pour la campagne. Si le choix du lieu où on s'établira fait normalement partie du vaste projet de nidification à l'âge adulte, l'emploi entre également dans la donne, ce dernier étant une

condition à la réalisation de ces projets. Qu'en est-il de ces migrants? Dans leur rêve de campagne, la question est-elle prise en compte? Il appert que non, ou très peu. À l'étape du projet, les autres aspects (paysage, calme, sécurité) semblent prendre le dessus sur les opportunités d'emploi. Ceci ne signifie pas que les répondants ne démontraient aucune appréhension à ce niveau : Allan et Anna, tous deux ayant le français comme langue seconde, s'inquiétaient notamment des obstacles linguistiques qu'ils pourraient rencontrer en milieu rural, hors des grands centres. Par contre, l'ensemble des répondants étaient prêts à prendre le risque d'une baisse de revenus, voire d'un changement de carrière. Certains, comme Josée, Benoit ou Pascalle, étaient confiants de pouvoir faire du télétravail. Allan était bien décidé à faire la navette entre son lieu de travail en milieu urbain et son nouveau lieu de vie en milieu rural. Enfin, plusieurs étaient tout simplement confiants de pouvoir trouver des emplois dans leur domaine, en hôtellerie pour Sophie, ou en comptabilité pour Émilie, par exemple. La question financière n'a donc constitué ni un moteur ni un frein à leur projet de campagne. Nous verrons dans le prochain chapitre comment cet aspect important de la vie des répondants s'est déployé dans leur nouvelle vie.

#### **4. DISCUSSION : VERS DES PRÉS PLUS VERTS?**

Parmi nos informateurs, bien que tous aient séjourné dans des villes importantes, très peu ont grandi en milieu urbain. À l'instar de plusieurs citadins, ils sont venus s'y établir pour l'emploi, les ressources et les études, ou encore parce que les parents y sont déménagés lorsqu'ils étaient jeunes. Comme on a pu le voir, le niveau de familiarité concernant la vie en campagne influence le projet de vie en campagne. Il appert également que cette connaissance du milieu rural change beaucoup les attentes, les craintes et les représentations qui sont liées à ce déplacement. Il importe cependant de noter que ce niveau de connaissance et d'expérience de l'environnement rural est, lui aussi, pluriel. Le répondant vivait-il sur un rang ou au cœur du village? S'agissait-il d'un village dévitalisé, ou, au contraire, très dynamique? Les relations sociales et familiales, les rapports avec le voisinage et le fait « d'être de la place » ou non ne sont que quelques

exemples d'éléments pouvant avoir eu un impact sur la représentation de la vie en campagne.

Pour ceux et celles qui ont vécu en campagne durant leur jeunesse, un souhait de reproduire certaines de ces conditions de vie peut être présent. Ils ont bel et bien « vécu » la campagne, mais leur expérience en tant qu'adulte sera-t-elle à la hauteur de leurs souvenirs?

Le souhait de changer de vie ou, du moins, de la recommencer sur de nouvelles bases ressort clairement dans les propos de l'ensemble des répondants. Dans certains cas, c'est le milieu lui-même qui représente ce nouveau cadre. À l'instar de Benoit, on voit que pour Nathalie, la ville représente le lieu des tentations, des plaisirs, de la superficialité, alors que la campagne symbolise plutôt, comme chez Cédric et Émilie, un milieu idéal où bâtir une vie plus posée, mature, adulte. Le saut vers la campagne demeure, dans plusieurs cas, fortement imprégné de ce passage à une autre étape, à un souhait d'accéder à une vie plus saine. Or, dans tous ces cas, il s'avérera que ce sont les migrants qui changent de mode de vie selon les caractéristiques qu'ils projettent sur ce milieu. En d'autres termes, il serait faux de croire que c'est nécessairement le milieu rural qui induira ces nouveaux comportements. Comme nous le constaterons dans le chapitre suivant, plusieurs de ces nouveaux venus découvriront que les gens de la place ne partagent pas nécessairement leur goût de quiétude ou leurs valeurs de simplicité volontaire. Dans d'autres cas (Baptiste et Nathalie), c'est le grand saut vers la cohabitation avec une amoureuse, un amoureux, qui habite déjà le milieu. Enfin, comme c'est le cas pour Patricia et son conjoint, pour Pascale, ou pour le couple Pierre-Anna, c'est le besoin d'un changement radical d'environnement qui est à la base de la migration.

L'ensemble des récits permet de mettre en valeur le fait que les motivations de certains individus quant à leur choix de vie peuvent parfois être circonstancielles, motivées par l'aventure et le besoin de mouvement. Dans cette optique, la mobilité apparaît comme un voyage, la migration effective en campagne devenant la simple continuité inattendue d'un mouvement fait sur un coup de tête, par « nécessité vitale ».



Le nouveau territoire permet de se réinventer, de recommencer, de laisser des choses derrière soi. Le contexte d'une société de plus en plus mobile, dont on a abondamment parlé dans le premier chapitre, n'est certes pas anodin pour cette catégorie d'individus. Il est clair que les possibilités actuelles au niveau des technologies de la communication permettent cette délocalisation d'individus qui se qualifient plutôt de nomades, flexibles et adaptables, mais fondamentalement urbains. C'est d'ailleurs le cas de Pascale et de Josée, évoluant toutes deux dans le domaine de la traduction et de la rédaction. Ce contexte peut fournir des pistes qui expliquent pourquoi l'assurance d'avoir ou non un emploi ne semble pas centrale chez les répondants à l'étape du projet. On peut aussi aisément soulever l'hypothèse qu'à l'étape du rêve, certaines questions plus terre-à-terre ne sont pas encore soulevées, mais le seront plus tard.

Ce chapitre montre la diversité des représentations et projections qui sont à la base du projet de migration de la ville vers la campagne. Dans le chapitre suivant, nous verrons comment ces mêmes représentations viennent teinter la façon de vivre la campagne. Nous verrons également de quelle façon ces néoruraux vivent l'intégration dans leur milieu d'accueil, dans toutes les dimensions de leur quotidien (sociabilités, activités professionnelles, adaptations diverses).

## CHAPITRE 3

### ANCORAGE

Il y a quelques années, les migrants de notre étude prenaient la décision de quitter le milieu urbain pour la campagne, sur la base de motivations et d'aspirations diverses. Nous les retrouvons quelques années plus tard, une fois installés dans l'un ou l'autre des dix-sept villages de la MRC de Maskinongé, en Mauricie. Alors que dans le chapitre 2, nous nous sommes intéressée aux représentations de nos répondants liées à leur projet d'établissement en milieu rural, le chapitre 3 vise à jeter un éclairage sur la confrontation de divers éléments de cette campagne imaginée face au réel. Comment s'est déroulée cette migration? Avec le recul, considèrent-ils que leur vie actuelle correspond à leurs aspirations? Ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient dans ce bond en avant?

Nous avons pu constater qu'à l'origine de la migration de la ville vers la campagne figuraient différentes motivations, et que cette pulsion se présentait comme une réponse à des aspirations, et ce, à un moment charnière de leur vie adulte. Les questions de l'installation et de l'intégration au milieu d'accueil ont été explorées par l'étude d'éléments liés à la qualité de vie, présents dans la définition proposée par la sociologue Myriam Simard (beauté du paysage, calme de la nature, liberté d'action, sécurité, éléments socioéconomiques comme l'emploi et l'accessibilité à la propriété, convivialité, etc.<sup>1</sup>). Les informateurs ont également été sondés sur le bilan personnel qu'ils pouvaient dresser de l'ensemble des aspects entourant leur vie quotidienne, au regard des attentes qu'ils avaient en amont du projet migratoire.

Pour faciliter l'analyse, ces différents éléments sont présentés ici en trois ensembles référentiels : le premier concerne les caractéristiques propres à l'environnement rural (nature, densité, type d'habitat, etc.); le deuxième renvoie à la

---

<sup>1</sup> Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales et conflits au Québec : regards croisés avec la France et le Royaume-Uni », *Géographie, Économie, Société*, 9 (2007), p. 196.

sociabilité (intégration dans le milieu, vie sociale, réseaux sociaux, rapport aux gens de la place); le troisième et dernier ensemble comporte des éléments liés à l'individualité (trajectoire, choix dans une perspective de cycle de vie, accomplissement et bilan personnels). Pour chacun de ces référentiels, nous avons relevé des tendances observées parmi l'ensemble des répondants, ainsi que les attitudes ou pratiques particulières selon le type de motivation à la base du projet migratoire.

## **1. CHANGER DE DÉCOR**

À l'instar de plusieurs néoruraux étudiés dans le cadre de recherches récentes, la plupart de nos informateurs se sont établis en campagne parce qu'ils considéraient que ce milieu comportait des caractéristiques qu'ils ne trouvaient pas en ville et qui pouvaient contribuer à l'amélioration de leur qualité de vie. Une fois la migration effectuée, l'espace vécu diffère-t-il de l'espace perçu, projeté?

### **1.1 Un nouvel habitat à apprivoiser**

La beauté des lieux et l'accessibilité à la nature sont identifiées par tous nos répondants comme des attentes qui se sont trouvées comblées dans leur nouvelle vie. Le choix du paysage était probablement l'aspect le moins propice à une éventuelle déception, car au niveau purement esthétique, à moins d'une modification importante du milieu environnant (développement immobilier, catastrophe naturelle, travaux d'infrastructure ou autre), le milieu qu'ils avaient visité, puis choisi, est demeuré sensiblement le même. Or, le paysage est bien évidemment beaucoup plus qu'un décor où réinventer son quotidien. Si les néoruraux ont souvent eu le plein contrôle sur le choix de leur habitation – à l'intérieur de certains paramètres, bien sûr —, de nombreux autres aspects de l'environnement ne peuvent être appréhendés autrement que par l'expérience de l'endroit. Certains de ces éléments sont liés aux caractéristiques physiques de l'environnement rural, alors que d'autres sont plutôt liés au vivre ensemble et à la façon d'occuper l'espace et le territoire.

Comme de nombreux citadins, tous les participants à l'étude vivaient auparavant en appartement ou en condominium avant leur migration, majoritairement comme locataires. Souvent venus en milieu rural avec le souhait d'agrandir leur espace de vie, la jouissance des lieux est passablement différente, les migrants étant généralement passés d'un logis assez restreint et comportant des murs mitoyens à un bâtiment isolé, nanti d'un grand terrain.

On voulait un genre d'atelier pour travailler... (...) Ma musique aussi, c'est ça, je voulais une salle pour avoir un petit studio. (...) Et je voulais une cuisine. (...) dans notre dernier appartement, c'était un passage. Et on a tout trouvé ça ici. Et pour nous, ça prenait comme une bâtisse à l'extérieur, comme un garage, une grange... (Josée et Allan, Sainte-Catherine-du-Val)

À l'euphorie des premiers jours liée à la satisfaction du besoin d'espace, se sont vite ajoutées moult responsabilités liées à l'entretien des bâtiments et du terrain (aménagement, herbe, déneigement, réparations diverses, mise aux normes du puits et de l'installation septique...). Le témoignage de Benoît représente bien le sentiment de plusieurs des informateurs :

Je ne connaissais pas comment ça marche, une maison! Quand tu vis en ville, tu as l'impression que c'est partout pareil! Pour moi, c'était évident que tout le monde est raccordé à l'égout, mais ici, c'est des fosses septiques partout! Et des puits, pas d'aqueduc. Autre chose d'ailleurs que je n'avais pas prévue : l'eau n'était pas potable, ce qui a été un problème à l'achat. Je me suis senti dépassé par les événements, c'était de l'inconnu. (Benoît, Sainte-Anne-des-Bois)

Il est par ailleurs intéressant de s'attarder au témoignage de Sophie, de retour dans son village natal. Contrairement à d'autres, cette dernière n'est pas revenue en milieu rural pour « changer de vie », mais bien pour prendre du recul, un temps d'arrêt, parmi les siens. S'étant trouvé un emploi dans son domaine, elle a pris un petit appartement dans le village, sachant très bien ce qu'impliquait avoir une maison en milieu rural : « Je cherchais un appartement comme j'avais à Montréal, parce que je ne voulais pas les responsabilités d'une maison. J'aime que quelqu'un vienne s'occuper de la pelouse, du terrain, du déneigement... (...) Je n'étais pas prête à avoir une maison. »

Un autre cas particulier rencontré dans le contexte de cette enquête est celui de Nathalie, elle aussi migrante de retour. La vie en campagne, elle connaissait très bien, y

ayant passé toute son enfance et une grande partie de son adolescence. Son retour dans son village natal s'est cependant fait sur un autre mode, l'amoureux qu'elle venait rejoindre étant agriculteur : « C'était pas juste "venir en campagne", c'était surtout arriver sur une ferme. La propreté, les odeurs... Ça m'a demandé une grande période d'adaptation [...] ». Ces cas permettent d'illustrer que le mode de vie rural, loin d'être unique, existe en de nombreuses déclinaisons, qui ont toutes des répercussions sur leur quotidien.

## **1.2 Le calme de la campagne : mythe ou réalité?**

En migrant en campagne, la plupart des migrants interrogés dans le cadre de notre enquête aspiraient à un environnement plus paisible associé au milieu rural, qu'ils opposaient à l'effervescence urbaine. Malgré quelques bémols, ils demeurent unanimes sur ce point : le calme est indubitablement une nouvelle donne dans leur vie de néoruraux. Pour Benoit, installé à Sainte-Anne des bois, c'est le stress urbain en moins : « C'est le paradis. C'est relax, beaucoup moins rapide. Le choc a été beaucoup plus grand pour moi, car je suis parti du stress urbain, du bruit, et je suis arrivé dans un environnement où tout était ralenti. »

Pour d'autres, comme Nathalie qui est récemment revenue à Petite-Rivière, c'est la prédominance des éléments naturels qui leur plaît particulièrement dans leur nouvel environnement : « L'espace, un jardin... En ville, en loyer, t'as des fines herbes dans un pot, et c'est tout. Ici, j'ai un grand jardin, aussi immense que la maison! Ici, tu entends le vent, les oiseaux, pas les autos. »

Bien que calme et campagne puissent être naturellement associés dans l'esprit de plusieurs citadins, cette « évidence », que semblait d'ailleurs partager l'ensemble des migrants à l'étude, a été soumise à quelques surprises. S'il y a effectivement moins de véhicules au kilomètre carré en milieu rural, ceux-ci occupent le paysage de façon différenciée par rapport au milieu urbain. Nos répondants le mentionnent : la proximité de la route, d'une voie ferrée ou d'un lac où les bateaux à moteur sont permis peut rapidement venir affecter les conditions de vie. Certaines « routes numérotées »

(secondaires) sont bien souvent des artères très passantes et bruyantes malgré le paysage bucolique qu'elles traversent. Aussi, bien que les « traverses de chevreuils » soient généralement annoncées, on ne voit aucun panneau indiquant que le rang Saint-Paisible est prisé de ces jeunes gens férus d'autos modifiées dans le but d'être... plus bruyantes. Les petits rangs de campagne peuvent parfois devenir des pistes de course aux petites heures de la nuit. Des répondants ont par ailleurs constaté que les petites rues de la capitale ou de Montréal n'ont finalement rien à envier à certaines routes rurales en matière de tranquillité. Les passe-temps et les occupations extérieures des résidents sont par ailleurs étrangers à plusieurs migrants originaires de la ville. Qu'on parle ici de l'usage de véhicules récréatifs (motoneiges, VTT), de « faire son bois »<sup>2</sup> ou de tondre le gazon à toute heure, il ne s'agit que de quelques exemples illustrant le fait que la paix du paysage peut parfois être troublée. Ce fut notamment le cas pour Pascale et Patrick, qui avaient d'abord opté pour une petite maison dans un lotissement de chalets. Au grand bonheur de pouvoir profiter en famille de baignades dans la rivière tous les jours chauds de l'été, se sont ajoutés les désagréments de la présence d'un jeune voisin passionné de véhicule moteur tout-terrain et d'un autre ayant choisi ce même été pour reconstruire sa maison de fond en comble :

T'sais, tu dis : ah, j'ai la paix, y'a pas d'chars, y'a pas de vans, y'a pas d'autobus, mais... À Saint-Corentin (leur première demeure), dès le premier été, le jeune de quinze ans s'est mis à faire du quatre roues dans la rue à la journée longue... C'était l'enfer, mais t'sais, bon, c'est les mœurs dans le coin. Pour le calme et la sérénité, il faudra repasser... (Pascale, Fontarabie)

Les multiples témoignages de migrants à ce sujet tendent à démontrer que le désir de calme et de sérénité recherché par le nouvel arrivant n'est pas nécessairement partagé par les résidents de l'endroit.

### **1.3 Quelques conséquences imprévues de la faible densité**

La faible densité était également une caractéristique du milieu rural qui était recherchée par les néoruraux souhaitant agrandir leur espace de vie. Benoit et sa

---

<sup>2</sup> Couper son bois de chauffage à l'aide d'une scie mécanique.

conjointe Caroline voulaient être « dans le bois », près de leurs loisirs de plein air, être sur le bord d'un lac. N'ayant pas de permis de conduire, Patricia cherchait plutôt une maison avec de grandes pièces au cœur du village, alors que Patrick et Pascale préféraient s'en éloigner et acquérir une terre agricole. Plusieurs rêvaient d'un terrain leur permettant de jardiner, de faire un feu. S'ils apprécient tous grandement le fait d'avoir plus d'espace, certaines réalités découlent de cette faible densité de population : un certain isolement, la rareté des services de proximité, de plus grandes distances à parcourir : « En campagne, quand on se déplace, c'est une décision! » (Josée, Sainte-Catherine-du-Val). Chez nos informateurs, le manque d'accès aux services et aux biens auxquels ils étaient habitués en a pris plusieurs de court, ces derniers ayant accordé peu d'importance à ces éléments lors du choix du lieu de vie.

Cette situation est particulièrement frappante en ce qui concerne l'accès aux réseaux de télécommunication, car bien qu'ils affirment tous avoir besoin d'au moins l'une ou l'autre de ces technologies pour leurs communications courantes, pour le travail ou les loisirs, ils sont très peu à avoir vérifié la disponibilité d'Internet ou d'un réseau cellulaire dans le lieu choisi. C'est le cas de Benoit, pour qui la sécurité d'un petit revenu dépendait de la présence d'Internet haute vitesse dans sa demeure... ce qu'il n'avait pas : « Lorsque j'ai migré à Sainte-Anne-des-Bois, je l'ai fait en vrai urbain qui va en campagne : j'aurais jamais pensé qu'il ne puisse pas y avoir de signal Internet, cellulaire... Pour moi, Internet haute vitesse, il y en a partout, dans ma tête! »

Comme Benoit, Pierre et Anna n'avaient pas vérifié la présence d'Internet dans le petit lotissement de Saint-Jos-des-Lacs où ils avaient trouvé leur maison de rêves. Cette situation a entraîné son lot de tracas. Anna : « Avec le cellulaire, t'es dans la cuisine d'été, y'a des spots dans la maison où ça marche pas. Si je parle à mon père ou à ma mère, il faut que je crie! » Et Pierre d'ajouter : « On a eu la surprise. On est pas mal le plus slow possible, tabarnak, on est à 56 K. Ça fait dur les services, ça fait dur. »

L'accès plus difficile à certains biens de consommation a également été relevé par plusieurs : plus cher, moins de choix.

Ça coûte ben plus cher de gaz... L'épicerie aussi. La bouffe coûte ben plus cher. Tu vas au village ici, c'est débile comment c'est cher. Le Maxi à Shawi, c'est normal, mais c'est plus loin. On en profite quand on travaille là. Mais comparé à Montréal, à ce que pouvait offrir le Bonanza, le Kim Phat ou le Adonis<sup>3</sup> (Picrre, Saint-Jos-des-Lacs)

Il est par contre intéressant de voir que nos répondants ont vécu différemment la privation de services auxquels ils avaient accès à la ville. Quelques-uns ont décidé d'apporter des changements à leurs anciennes habitudes. Pour Allan et Josée, cet isolement nouveau les a conduits à adopter un nouveau mode de vie qu'ils considèrent comme plus sain que celui qu'ils avaient auparavant, lorsque tout était à portée de main :

On fumait la cigarette, on avait des dépanneurs à tous les coins de rue... On commandait de la bouffe, *cheese burger*, poutine, pizza... On achetait des chips, du chocolat, des caisses de bière au dépanneur. On a arrêté de fumer. Et maintenant, ici, il faut tout penser d'avance : je fais des conserves, je déshydrate, je fais mon pain. (Josée, Sainte-Catherine-du-Val)

La faible densité de population peut également entraîner l'accès plus difficile à des services très présents en milieu urbain comme les services de santé, la poste, les établissements financiers, les écoles et les services de garde. On se rappellera ici que plusieurs de nos répondants associaient le projet rural et le désir de famille. Or, ils sont très peu à s'être informés de la présence de services éducatifs dans le milieu choisi. Bien que tous les enfants aient accès à un établissement scolaire, certains enfants, comme ceux de Patrick et Pascale, doivent faire plus de 40 minutes d'autobus matin et soir pour se rendre à l'école désignée par la Commission scolaire. Cette situation les a pris par surprise, et a eu plusieurs incidences sur leur vie quotidienne. Même son de cloche du côté du village choisi par Josée et Allan, venus là précisément dans le projet d'agrandir la famille. Dans leur cas (et c'est également le cas du couple Cédric-Émilie), ils ont finalement opté pour l'école à la maison, préférant remanier leur vie pour rendre possible cette option et éviter de longues heures de route à leur enfant.

L'ensemble des migrants recherchait d'abord un paysage, un espace correspondant à leur projet. Au fil du temps cependant, ils sont à même d'avoir un regard sur l'écosystème régional, de constater les différences de vitalité et de services

---

<sup>3</sup> Grands marchés d'alimentation ethniques de Montréal.



des différents milieux. Plusieurs d'entre eux, bien qu'ils n'envisagent pas de déménagement à court terme, considèrent qu'ils auraient plutôt dû s'installer dans le village x, ou y, pour des questions de services. Sophie, de retour chez elle, connaissait précisément la région et le village où elle migrerait, et savait déjà à quelles ressources elle aurait accès. Elle a par ailleurs conservé un mode de vie au quotidien très proche de ce qu'elle vivait à Montréal : locataire, marche pour aller au travail, achats de vêtements en ligne, cuisine exotique, cappuccino le matin et apéro le soir... Il n'y a donc pas eu chez elle de « choc » lié au milieu physique, car elle avait déjà planifié de quelle façon elle se procurerait les biens qu'elle ne pourrait trouver à proximité. Cela dit, qu'ils aient ou non vécu en milieu rural auparavant, l'ensemble de nos informateurs ont mentionné que l'expérience urbaine venait forger une conception des choses où tout est nécessairement disponible, accessible, possible, et ce, qu'ils aient ou non vécu en milieu rural auparavant.

## 2. SOCIABILITÉS : À LA RENCONTRE DU NOUVEAU MONDE

Toute migration implique une réorganisation de plusieurs aspects de la vie courante liés aux différents types de sociabilités : voisinage, réseaux sociaux, lieux et activités de socialisation. Un déménagement a également des impacts sur les rapports familiaux, amicaux et professionnels existants, tout en générant la possibilité d'élargir ces réseaux. Les études sur les néoruraux ont démontré l'importance des dimensions sociales dans la réussite de l'intégration des néoruraux à leur nouvel environnement, chez les migrants de retour<sup>4</sup>, mais également chez les nouveaux ruraux<sup>5</sup>.

On l'a vu dans le chapitre 2 : ils sont peu à s'être préoccupés de ces questions dans le projet migratoire. Et pour cause : à l'instar des colons qui avaient en tête de

---

<sup>4</sup> Patrice LeBlanc Madeleine Gauthier et David-H. Mercier, *La migration des jeunes de milieu rural*, Groupe de recherche sur la migration des jeunes, INRS (mars 2002), p. 44.

<sup>5</sup> LeBlanc, Gauthier et Mercier, *La migration des jeunes de milieu rural*, p.73.

Ève Giguère-Tardif, Marie-Hélène Anctil, « Profils et besoins des migrants néoruraux de 25 à 35 ans et des jeunes métropolitains du même âge qui aspirent à migrer en région. Rapport préliminaire présenté à l'organisme Place aux jeunes en région », Département de sociologie de l'Université Laval (mai 2014), p. 34.

conquérir des espaces vierges, certains néoruraux migrant pour la quiétude et la beauté du paysage ne projettent pas toujours le fait qu'ils arrivent en territoire habité. À l'opposé, d'autres se représentaient un lieu où règne une convivialité champêtre, où tout le monde se connaît et s'entraide. La convivialité<sup>6</sup> est par ailleurs une des dimensions liées à la qualité de vie en campagne mentionnées dans les motifs de migration de plusieurs néoruraux étudiés par la sociologue Myriam Simard<sup>7</sup>. Or, non seulement l'espace rural est-il habité, mais une culture et une histoire singulières y prévalent. Selon l'expérience préalable du milieu rural, voire du village lui-même, dans le cas des migrants de retour, l'expérience de l'insertion sociale est extrêmement variable selon les individus. Elle varie également selon ce qui est à la base du projet de campagne, mais également au gré de l'expérience et des changements de vie. Plusieurs défis se sont présentés chez nos informateurs.

## 2.1 Un milieu habité : une communauté

Comme nous l'avons présenté dans le chapitre précédent, ce sont des critères d'ordre général qui semblent avoir pesé le plus lourdement dans le choix du lieu de vie de plusieurs néoruraux : type de maison, grandeur de terrain, budget, proximité de Montréal, Québec et Trois-Rivières, etc. Le choix du village en soi a été secondaire pour les gens qui n'étaient pas de retour ou qui ne venaient pas rejoindre quelqu'un (dans ce dernier cas, ils ne l'ont par ailleurs pas choisi non plus, par la force des choses) :

Ç'aurait pu être n'importe où. On n'est pas venu ici avec la volonté d'habiter là. On a rencontré des gens par ici dans le coin, et on s'est dit : pourquoi pas là? On avait un budget très serré, et on ne cherchait pas nécessairement la maison de nos rêves. (Cédric et Émilie, Petite-Rivière)

L'intégration sociale est un élément qui a été vécu de façon très différente parmi les participants à l'étude. Tout d'abord, on note des variations importantes entre les individus dans leur désir de se mêler à la communauté ou à la vie de village. Plusieurs

---

<sup>6</sup> Définition Larousse : « Capacité d'une société à favoriser la tolérance et les échanges réciproques des personnes et des groupes qui la composent. »

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/convivialit%C3%A9/19016>

<sup>7</sup> Simard, « Nouvelles populations rurales », p. 196.

ont en effet volontairement opté pour une habitation hors du village dans le but d'être isolés. Si ceux qui l'ont fait en couple ne semblent pas se plaindre de la situation, ceux qui ont des enfants réalisent qu'une certaine « vie de quartier » des milieux urbains rendait la socialisation plus simple au quotidien pour leurs enfants, comme nous le dit Anna, de Saint-Jos-des-Lacs : « Je m'ennuie parfois de la vie de quartier, des 8-10 enfants sur les balcons, et de la ruelle toujours pleine de cris et de jeux. On a maintenant une grande maison, un grand terrain, mais les enfants sont souvent seuls. »

Le couple Cédric-Émilie est le seul qui avait songé à cet isolement, lors du choix de location. Leurs enfances respectives, dans de très petits bourgs français, y sont peut-être pour quelque chose... :

On vient tous les deux de villages paumés... Ne pas être trop isolés, c'était un critère : on est assez écolos, oui, mais on ne voulait pas être au bout du bois. On voulait que nos enfants aient un contexte social. On a bien choisi, il y a plusieurs enfants sur la rue, un parc, quelques petites familles... (Émilie, Petite-Rivière)

Les néoruraux parents de jeunes enfants sont unanimes : quel que soit leur niveau d'intérêt à se mêler à la communauté, la socialisation se trouve généralement « forcée » au fur et à mesure que les enfants grandissent, car ils utilisent les mêmes services de proximité que les autres parents : service de garde, école, parc, bibliothèque, aréna, etc. D'ailleurs, un constat émerge chez certains parents : s'ils ne souhaitaient pas foncièrement s'acculturer, leurs enfants, eux, sont bel et bien chez eux. Pascale constate que la façon de parler de leurs filles est différente de la leur : « Fanie, la plus jeune, a pogné l'accent de Saint-Corentin. *Mangeoué*, pis *baigneoué*... Pour des mots, ça va, mais la prononciation, c'est vraiment rentré profond. Ma famille l'entend, et ils sont vraiment morts de rire là... »

Certains réalisent aussi que ce qu'ils avaient en tête en matière d'intégration à la communauté ne se concrétise pas dans leur vie quotidienne, à cause de leur organisation familiale ou de leur emploi du temps lié au travail :

La vie de village nous a quand même attirés au début. C'est plus nous autres, parce qu'on va plus vers Shawinigan, on n'a pas assez à faire à Saint-Jos-des-Lacs (Anna). On n'a pas le temps non

plus, parce que toi tu travailles à Shawi, moi je suis sur la route, à Vancouver, Calgary... On se promet plein d'affaires, mais ça n'arrive pas parce qu'on est occupés. (Pierre, Saint-Jos-des-Lacs)

D'autres constatent que ça ne les intéresse pas autant qu'ils ne l'auraient cru, parfois après une expérience négative. À l'instar de plusieurs néoruraux étudiés par les chercheurs, ils sont quelques-uns à s'être rapidement impliqués au niveau politique ou citoyen, par la participation à différents comités ou pour une cause en particulier. C'est le cas de près de la moitié de nos informateurs, qui, dans la première année suivant leur arrivée, se sont investis dans la communauté. Dans la majorité des cas, les initiatives ont été de courte durée. Il y avait incompréhension, mésentente, tension. On sent dans le discours de ces néoruraux une frustration et une déception évidentes : ils ont l'impression que leurs idées ne sont pas bien accueillies, qu'on les fait se sentir comme des étrangers. Le couple Patrick-Pascale (Fontarabie) a d'ailleurs vécu cette situation plus d'une fois. Pascale : « C'est sûr qu'on est un peu aussi revendicateurs, on est écolos, on est granos... Mais y'a quand même la mairesse qui a dit récemment : "Ceux qui viennent de l'extérieur, c'est ceux qui mettent le trouble "... » Ce à quoi ajoute Patrick, cynique : « On sera toujours des *fros*<sup>8</sup>. Ça, c'est malheureux. Mais c'est comme ça, c'est pas juste ici... Je pense que c'est le monde qui est comme ça. »

Deux autres informateurs, Baptiste et Allan, ont également vécu cette réalité sociale de plein fouet, par la nature sociale des emplois qu'ils se sont rapidement trouvés, à l'arrivée. Pleins de bonne volonté, ils ont toutefois tous les deux quitté leur emploi rapidement, pour cause d'incompatibilité dans les façons de voir les choses. Ceci a d'ailleurs profondément affecté le moral de Baptiste, fraîchement installé chez sa conjointe, Roxane, et pour qui cette situation s'est soldée par une dépression.

Ce rapport de différence de mentalité avec les natifs a souvent été mentionné par les informateurs, parfois avec une certaine condescendance, mais parfois aussi avec respect, simplement devant le constat de cette différence. C'est la situation de Cédric et

---

<sup>8</sup> *Fros* : de l'anglais, *foreigners*. Traduction : étrangers.

Émilie de Petite-Rivière, qui disent être pleinement conscients qu'ils sont beaucoup plus scolarisés que leurs voisins, mais qui ne voient pas dans ce fait une raison de les regarder de haut. Cédric : « On fait des efforts pour rester simples, on aurait pu arriver avec nos gros sabots. On a fait le choix de la simplicité volontaire. » Émilie poursuit : « On a beaucoup de respect pour les gens qui nous entourent, on est intéressés. C'est vraiment différent. »

Josée et Allan mettent plutôt ça sur le compte d'intérêts divergents et sur leur type de vie plus marginal :

C'est pas pour dire que les gens ne sont pas intéressants, c'est pour dire qu'on a des intérêts différents. Moi, je ne suis pas un gars qui trippe sur les autos et dans un milieu où tout le monde a un quatre roues, un motocross, une auto modifiée... Nous on marche. On est un peu bizarre! (Allan, Sainte-Catherine-du-Val)

Cette relation à la communauté d'accueil affecte, par ailleurs, le sentiment d'appartenance de ces néoruraux, qui considèrent davantage leur espace de vie à l'échelle de la MRC qu'à l'échelle de leur rang ou de leur village. Ainsi, pour satisfaire leurs besoins divers, que ce soit au niveau social, culturel ou même pour des biens ou des services précis (produits bio, par exemple), ils s'approprient un territoire dépassant les limites de leur municipalité. À ce sujet, il est par ailleurs intéressant d'entendre Josée et Allan, qui vivent dans un village à la limite de la Mauricie et de Lanaudière : « Côté appartenance régionale, nous, on va autant à Saint-Gabriel-de-Brandon (dans Lanaudière) qu'à Louiseville. Mais pas leurs voisins! Pour eux, c'est un autre pays... Pourtant, on est aussi proches géographiquement de l'un que de l'autre. »

La situation est également particulière pour les migrants de retour. Lorsqu'elle parle de sa migration, Sophie la définit comme « un retour dans son village natal, le village de papa et maman ». Cette précision n'est pas anodine : le village qu'elle a quitté n'est pas le village qu'elle retrouve aujourd'hui. « J'ai des souvenirs d'enfance de fête au village, de rassemblements... il y en a moins maintenant, c'est différent. Les gens participent moins. » De retour à Saint-Corentin, son regard sur sa communauté a lui aussi beaucoup changé. Elle voit à quel point « un village, c'est commère », qu'il y a des

querelles familiales. Que tout le monde se connaît. Elle dit par ailleurs constater aussi qu'il y a de plus en plus de personnes qui viennent de la ville et jugent qu'ils sont réticents à se mêler, ne participent pas...

Somme toute, si les différences rendent parfois difficile l'établissement de relations sociales, nos informateurs considèrent tout de même qu'ils cohabitent bien avec les natifs. Le temps permet également un apprivoisement et une interconnaissance, de part et d'autre. Bien que la tendance des néoruraux à se regrouper entre eux soit observable parmi les migrants à l'étude, le cas de Benoit est particulier. Arrivé seul, en attendant que sa conjointe puisse venir le rejoindre, il n'a aucunement cherché à rencontrer des gens avec qui il avait des affinités. L'acclimatation à son nouveau logis a été très difficile, et il a pu compter sur l'aide d'un voisin, quelqu'un de la place, qui est devenu une personne importante dans son quotidien : « Il m'a tout montré, il me montre encore plein de choses. Il me prête des outils... Je lui parle plus souvent qu'à ma femme! » Aussi, petit à petit, il a commencé à se mêler à son milieu :

J'ai commencé à connaître les gens au village, au dépanneur, où il y avait de l'essence à l'époque. (...) C'est de plus en plus important pour moi de me mêler à la communauté. Je participe à des réunions, des rencontres, je m'implique davantage. Par exemple, je fais du bénévolat pour l'Halloween. Je participe à des activités que le village fait, plus qu'à Montréal. (Benoit, Sainte-Anne-des-Bois)

## **2.2 Vie personnelle et réseaux sociaux**

Entre 25 et 44 ans, le réseau social est généralement bien établi. Comment la migration affecte-t-elle cet aspect de la vie des néoruraux? Nous suggérons dans l'une de nos hypothèses de travail que les différents modes de communication et d'information présents dans le contexte actuel de société mobile (Internet, téléphonie cellulaire) pouvaient faciliter la mobilité vers la campagne en ce sens que la coupure avec les réseaux préexistants pouvait apparaître moins grande. Qu'en est-il? Il n'y a pas nécessairement de profil très net qui se dégage de l'expérience de nos informateurs. Pour eux, le choix du nouveau lieu d'établissement était lié à une proximité relative du lieu d'origine (Montréal, Québec, Trois-Rivières) et à la facilité d'accès aux réseaux routiers. Ne pas trop s'éloigner des réseaux connus demeurait en quelque sorte un

facteur important dans le choix de la destination. Le couple Pierre-Anna, par exemple, est resté très proche du réseau social qu'il fréquentait en ville : « Aux deux semaines, minimum, je m'en vais à Montréal pour le travail, nous dit Pierre, j'en profite pour veiller à Montréal, mettons, faire la tournée des bars. Je le fais aussi souvent en étant ici qu'en étant là-bas. Anna, elle, va faire des sessions de filles » (Pierre). « Moins souvent, mais plus fort! », rétorque Anna en riant...

D'autres, comme Patricia, de Saint-Philibert, ont réalisé que, contrairement à leur idée de départ, ils sortaient peu de leur région et s'étaient éloignés de leurs réseaux urbains : « On est rendus casaniers! Je suis encore en contact avec plusieurs amis, mais de moins en moins. Les visites sont rares, les Montréalais trouvent ça loin. Loin des yeux, loin du cœur. Ceci dit, je ne m'en plains pas trop, je suis heureuse de ma vie. »

L'isolement, abordé dans le chapitre précédent, a parfois forcé l'éloignement. En ville, Allan et Josée recevaient fréquemment à souper. Ils vivent maintenant de façon assez recluse, leurs anciens amis sortant rarement de la ville pour venir les visiter. Par ailleurs, cet éloignement n'est pas que géographique, car c'est tout le mode de vie qui change et qui peut accentuer la distance d'avec le réseau de base. Nathalie compose difficilement avec certains aspects de sa nouvelle vie sur la ferme, notamment, les odeurs liées aux animaux de l'exploitation agricole. C'est un des aspects avec lequel elle admet éprouver encore beaucoup de difficulté à négocier :

Moi, avec ma fierté de fille de ville qui a vécu là pendant des années... T'sais, ça pue, on est sur une ferme, pis ça sent pas bon, pis le chum est pas toujours propre, ça fait partie de la game! Au début, je rushais. : (...) Qu'est-ce que les gens vont dire quand ils vont venir ici? Est-ce que je suis prête à vivre ça, à accepter ça? (Nathalie, Petite-Rivière)

Elle reconnaît, par ailleurs, que certains de ses amis de la ville ne sont pas à l'aise avec ses choix, ce qui l'a amené à revoir certaines relations : « Certains me trouvent toute chanceuse d'être ici, de vivre ici. Mais plusieurs ne le feraient pas. Certains amis m'ont même jugée : « Voyons donc, Nathalie, veux-tu avoir des enfants qui vont puer la marde quand tu vas les envoyer à l'école? »

On voit donc que la mobilité elle-même influence le cours des relations préexistant à la migration. À l'instar des néoruraux ayant été sondés dans d'autres études, les nouvelles relations de nos informateurs se sont effectuées auprès de gens qui, comme eux, venaient d'ailleurs<sup>9</sup>. Mais aussi de gens qui partageaient avec eux des valeurs, des connaissances et des affinités. Pierre et Anna décrivent bien cette situation. Ils ont créé peu de liens, trouvent difficile de s'intégrer : « On a l'impression que la vraie gang née de mère, de père, à Saint-Jos-des-Lacs, c'est plus dur à rentrer, ou c'est nous autres qui s'impliquent pas assez aussi. (...) Je sais pas s'il y a un petit snobisme des autres, mais non, parce que le monde sont corrects au service de garde. » Ils aiment toutefois partager quelques moments avec leurs nouveaux voisins, des saisonniers :

C'est les « tannants » de Montréal qui viennent ici pour faire le vide. (...) on boit de la bière, on fait un feu de camp à toutes les fois où on pêche au lac, tranquille, là. Je l'aide un peu à faire ses travaux, on a la clef du cabanon, la souffleuse, on se passe des outils, c'est comme en campagne. C'est parfait. (Pierre, Saint-Jos-des-Lacs)

C'est aussi le cas du couple Patrick-Pascale, qui admet n'avoir pratiquement que des amis venus d'ailleurs, même après avoir vécu sept ans dans la région. Ce témoignage au sujet de leur rencontre avec les parents d'une amie d'école de leur petite fille illustre bien leur point de vue : « On voit que ça cliquait bien, c'était des gens qui avaient de l'allure », nous dit Pascale. « Des universitaires, aussi », de renchérir Patrick. Et Pascale, d'ajouter après un temps de réflexion : « C'est sûr qu'on n'a pas vraiment d'affinités avec ces personnes-là qu'on rencontre ici... On dit, non, moi je ne fais pas du quatre roues la fin de semaine. »

Aussi, comme en milieu urbain, les relations se créent davantage par intérêts et affinités, et non pas sur une base de proximité géographique. Hormis Benoit, qui s'est intégré à l'échelle de son village, l'ensemble des autres néoruraux ont créé des liens d'amitiés avec d'autres individus vivant un peu partout dans la MRC et dans la région,

---

<sup>9</sup> Camil Girard, Stéphanie Garneau et Lucie Fréchette, « On ne part jamais seul : espace et construction identitaire chez les jeunes migrants au Québec », LeBlanc, Patrice et Marc Molgat, dir., *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, coll. Culture et Société, les Éditions de l'IQRC, 2004, p. 112.



et qu'ils ont rencontrés dans diverses occasions : rencontres citoyennes, marchés publics, activités culturelles, services communautaires, etc.

On pourrait penser que pour les migrants de retour, la situation est plus simple. Or, ce n'est pas nécessairement le cas, comme l'illustre l'histoire de Sophie, pour qui les retrouvailles avec ses amis d'enfance n'ont pas été sans heurts. S'il est vrai qu'elle se distinguait déjà de ses confrères de classe en cinquième secondaire par ses envies d'aller étudier hors de la région plutôt qu'à Shawinigan ou à Trois-Rivières, Sophie note que son séjour en ville, ses voyages et ses études ont accentué cette différence. Bien qu'elle ait été heureuse de retrouver certains amis de son enfance et de son adolescence qu'elle avait moins côtoyés durant ses années urbaines, Sophie s'est trouvée devant une situation qu'elle n'avait pas prévue : elle avait changé. Maintenant, elle « venait de la ville ». Elle trouve parfois difficile de se sentir jugée par les siens :

C'est sûr que même ici, j'ai des amis qui ont aussi connu la ville, et avec qui j'ai beaucoup plus d'affinités, comme mon amie d'enfance. (...) Les gens qui habitent en campagne sont et resteront toujours des gens plus fermés. Je ne dis pas ça méchamment, ils sont bien, tant mieux pour eux... (...) Quand je parle du fait que je veux une belle carrière, certains répondent qu'ici, c'est des femmes au foyer! C'est une réponse plate, que même des gens de mon âge ne devraient plus penser ça, mais il y en a encore. (Sophie, Saint-Corentin)

Cette situation de se voir apposer l'étiquette « urbaine », la majorité des migrants de notre étude disent l'avoir vécue. Que ce soit par leurs valeurs, leurs façons de parler ou de s'habiller, leur différence est bien souvent mise sur le compte de leur origine urbaine (plutôt que le simple fait de venir d'ailleurs), bien que dans les faits, plusieurs d'entre eux soient nés ou aient vécu en milieu rural durant leur jeunesse.

Le cas de Sophie est intéressant pour soulever une autre situation vécue par les néoruraux. Sophie, par exemple, voudrait bien avoir une famille en campagne. Or, le passage obligé de trouver un compagnon pour concrétiser ce projet lui semble pratiquement impossible en milieu rural. Même si elle est issue du village où elle vit actuellement, elle vit autant que les autres néoruraux cette dissonance cognitive avec les natifs qui n'ont jamais quitté le village, ce qui semble avoir des impacts importants sur sa quête d'aventures ou d'un compagnon. Non seulement ne peut-elle plus jouir de

l'anonymat de la ville, chaque voiture visitant son espace de stationnement étant remarquée, mais la rencontre d'un homme partageant ses affinités ne semble pas simple : « Avec les gars, c'est dur (...), ils t'ont vue une fois, ils te tiennent la main et ils seraient prêts à te marier! J'ai des mentalités que j'ai gardées de la ville qui sont en contradiction avec les mentalités d'ici. » C'est par ailleurs l'une des raisons qui l'ont en sorte qu'elle pense, tôt ou tard, aller vivre en ville de nouveau, ou du moins, s'en rapprocher, afin d'avoir accès à davantage de lieux de socialisation : « Ici en plus, il n'y a pas de restos ou de petits bars. Je dois aller à Louiseville, Shawinigan ou Trois-Rivières si je veux aller au resto, sortir, faire une activité... »

### 3. INDIVIDUALITÉS ET TRAJECTOIRES PERSONNELLES

L'approche des migrations ville-campagne privilégiée dans ce mémoire prenait notamment pour assise le contexte de société mobile, et, plus précisément, un cadre où la mobilité peut être conçue comme une modalité d'accomplissement personnel, davantage conjuguée autour de la construction de soi que sur la recherche d'un moyen de subsistance<sup>10</sup>. Bien que les motivations des répondants de quitter leur milieu urbain pour la campagne aient été passablement variées, nous avons constaté que plusieurs d'entre eux avaient migré dans un moment particulier où il y avait une rupture avec l'une ou l'autre des dimensions structurantes de leur quotidien, voire de leur vie. Pour certains, la migration s'est effectuée à l'occasion de l'annonce d'une première grossesse. Pour d'autres, elle s'est produite à la suite d'une rupture amoureuse, d'une perte d'un emploi, ou en raison de soucis de santé physique ou mentale. Comment l'aventure de la campagne se vit-elle en regard de ces ruptures?

#### 3.1 Projet personnel et quête individuelle

Patricia, pour qui l'installation à Saint-Philibert consistait en une forme de retraite sans date de retour, a trouvé le calme qu'elle recherchait. La coupure avec sa vie en ville, la nouveauté et les caractéristiques de la campagne ont semblé constituer des

---

<sup>10</sup> Madeleine Gauthier, « Introduction », LeBlanc, Patrice et Marc Molgat, dir., *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, coll. Culture et Société, les Éditions de l'IQRC, 2004, p. 27.

apports positifs dans sa vie : « J'avais hâte d'avoir de l'espace, du temps, de pouvoir faire un potager. C'est ce qui s'est passé. (...) Je me sens mieux que je ne l'ai jamais été, avec moi-même et avec les autres. Je suis plus calme, moins anxieuse, moins renfermée. C'est vraiment de changer de milieu qui a provoqué ça. »

Pour les gens de retour, la migration prenait un sens particulier étant donné leur rapport avec le lieu de destination, tant au niveau du territoire qu'au niveau social. C'est un des éléments qui distingue leur expérience de celles des autres néoruraux. Plusieurs facteurs influencent la façon dont se déroule ce retour. La relation effective qu'ils ont conservée avec le milieu de leur enfance est l'un d'entre eux. Ainsi, la situation se présente d'une façon très différente pour Sophie et Nathalie, qui ont toujours continué de visiter leur famille de façon régulière, et Josée, qui n'avait plus visité le village de Sainte-Catherine-du-Val après le retour à Montréal de ses parents lorsqu'elle avait sept ans. Sa perception de l'endroit se trouvait, en quelque sorte, figée dans le temps : « J'avais un souvenir très agréable de mon enfance en campagne. Beaucoup, beaucoup de liberté. J'étais enfant unique, sur un rang où il n'y avait qu'une maison. J'avais un chien. Je passais mes journées à la ferme, chez des amis de mes parents. » Après quelques années dans ce village, Josée admet d'emblée avoir projeté son propre quotidien de fillette sur son bébé à venir : « Dans ma tête, mon enfant futur se ferait garder là aussi. Mais ça ne correspondait pas partout à la réalité. Ils ont deux enfants, ils sont débordés ». Josée a aussi réalisé qu'elle connaissait peu le village de Sainte-Catherine-du-Val, et que sa vision enfantine se résumait à quelques lieux, perçus à hauteur d'enfant. Devenue adulte, son rapport à l'environnement se trouvait changé. Ceci étant dit, dans le cas du couple Josée-Allan, cette déception a eu peu d'impact et les deux conjoints ont réorganisé leur espace et leur vie quotidienne de façon autonome, dans leur intimité : « On est un peu marginaux... On veut être le plus autonomes possible par rapport aux autres, au système. »

Le rapport d'appartenance peut donc également différer pour les migrants ayant vécu antérieurement en milieu rural. Les parents de Josée, dont nous venons de relater le passé, avaient fait un retour à la terre dans les années 1970. Ils étaient donc eux-mêmes

des néoruraux à l'époque. Les familles de Sophie et Nathalie habitent le village depuis plus d'une génération, ce qui vient accentuer l'appartenance au lieu. Pour Sophie et Nathalie, le lieu de naissance qu'elles ont regagné représentait les racines, la famille, la sécurité. Cette dimension représentait beaucoup au moment où elles ont respectivement fait le choix d'y retourner. Nathalie vivait une période de deuil et a décidé d'aller rejoindre son amoureux, déjà résident de Petite-Rivière, plus tôt que prévu. Elle a trouvé dans son village le confort recherché : « C'était vraiment au niveau humain, me rapprocher de mes racines. (...) C'est agréable de sentir un sentiment d'appartenance à l'endroit où tu vis, de sentir qu'on t'accueille. Je me sens chez moi. »

En période d'errance personnelle et professionnelle, Sophie avait besoin de se sentir entourée. Tout en demeurant autonome, elle a choisi d'habiter tout près de ses parents, en appartement. Elle se sent comblée à ce niveau, trouvant les « pantoufles » dont elle avait besoin, à ce moment de vie où elle se sent quelque peu égarée et fragile : « J'ai toujours été proche de mes parents. J'apprécie pouvoir passer plus de temps avec eux. On se voit la semaine, je suis souvent chez eux. Saint-Corentin, c'est mon petit monde. » Par contre, si au niveau familial, Sophie s'est sentie comblée, la situation a été plus complexe dans ses relations amicales. Elle était de retour après dix ans. Le processus de maturation de l'âge adulte fait bien sûr son chemin, comme chez ceux qui n'ont jamais quitté Saint-Corentin. Par contre, les expériences vécues par Sophie durant ces années avaient aussi changé ses façons de voir le monde. Ceci est venu accentuer chez elle la conviction qu'il s'agissait bel et bien d'une transition, et non pas d'une migration définitive.

### **3.2. Projet de campagne et étape de vie adulte**

Nous avons choisi la population des 25-44 ans pour une raison bien précise, soit le désir de mieux comprendre l'envie de quitter la ville pour la campagne durant une phase-clé de la vie adulte dans la société actuelle. Plusieurs éléments sont ressortis des entretiens à ce sujet, dont, notamment, le fait que les informateurs aient mis leur qualité de vie au premier plan, en se posant en marge des pratiques et de valeurs plus conventionnelles qu'ils percevaient autour d'eux, notamment en ce qui concerne la vie

professionnelle et les habitudes de consommation. Le témoignage de Pierre illustre bien cette situation :

Le salaire que j'avais en ville était faramineux. Tu lâches pas ça une job à quasiment 80 000 \$ par année à rien faire, t'sais. Tu te fais pas mal au dos, rien, t'es assis à l'air climatisé, surpayé à rien faire, personne te checke, c'était comme débile de lâcher. Mais y'a une partie de la décision qui a été rapide. J'attends-lu à 60 ans pour avoir enfin de l'argent et avoir enfin ma maison? Ou *fuck off*, on *move*, et je vais l'*enjoyer*<sup>11</sup> toute ma vie. T'sais, à 60 ans, je vais peut-être être rendu trop vieux pour tripper sur ma maison. Ça s'est fait là, en 13 jours. Bang, tout était réglé. (Pierre, Saint-Jos-des-Lacs)

Comme on a pu le constater dans le chapitre précédent, la question de l'emploi n'a pas été un souci important pour une grande majorité de nos répondants lorsqu'ils ont pris la décision de migrer. Parmi nos informateurs, certains d'entre eux n'ont vécu pratiquement aucun changement d'importance à l'égard de l'emploi qu'ils occupaient, mis à part quelques ajustements. Nathalie a pu sans problème conserver son emploi à Trois-Rivières. Bien qu'au départ, elle ait craint plutôt le temps de route qui se trouvait alourdi par sa nouvelle localisation, il s'est avéré qu'elle apprécie cette « zone temporelle tampon » entre le travail et la maison. Pascale travaillait déjà pour une entreprise de la région pour laquelle elle faisait du télétravail. Josée, travailleuse autonome, n'a vu que très peu de changement dans son travail : « La plupart de mes clients, je ne les ai jamais rencontrés, donc ça change rien. »

Pour d'autres personnes interrogées, la question de l'emploi est apparue problématique. Certains ont trouvé un nouvel emploi rapidement, mais l'adaptation s'est mal déroulée. D'autres avaient considéré le navettage<sup>12</sup>, avant de réaliser que les distances étaient beaucoup trop grandes. La situation n'a pas non plus été facile pour Allan et Anna, pour qui le français est la deuxième, voire la troisième langue. Ceci étant

---

<sup>11</sup> Joual : francisation spontanée du verbe anglais *to enjoy*, apprécier, en profiter.

<sup>12</sup> Navettage : migration quotidienne entre le lieu de vie et le lieu de travail. Son application ne se limite pas au milieu du travail et peut être utilisé pour décrire le déplacement à effectuer pour avoir accès à divers services : établissements de santé et d'enseignement, institutions financières, centres commerciaux, culturels et sportifs, etc., traduisant l'influence relative qu'exerce un « centre urbain » sur une « région rurale ». Du Plessis, Valérie, Roland Beshiri, Ray D. Bollma et Heather Clemenson, « Définitions de "rural" ». *Document de travail sur l'agriculture et le milieu rural*, Statistique Canada, division de l'agriculture. No 21-601 — MIF au catalogue — no 061 (2002), p. 9.

dit, malgré les difficultés, aucun d'entre eux n'a remis en question son choix de migration. Ils ont plutôt, dans chacun des cas, réorganisé les ressources et l'organisation du foyer pour pouvoir subvenir à leurs besoins. Cet élément est fort intéressant, car il offre un éclairage sur un aspect important : le choix de la mobilité et du milieu de vie, voire du style de vie, apparaît plus important chez ces migrants que l'accomplissement personnel qui passerait par un emploi fabuleux ou lucratif. Ainsi, ils sont plusieurs à avoir des diplômes postsecondaires et à avoir occupé différents types d'emplois, pas toujours dans leur domaine ou à la hauteur de leurs compétences.

On avait un budget très serré. On ne cherchait pas nécessairement la maison de nos rêves. On se considérait encore atomes libres sur le choix de lieu. Côté job, on était prêts à tout. Émilie se disait qu'elle pouvait trouver en comptabilité, n'importe où. Moi, j'aurais pu ramasser les ordures, s'il le fallait. (Cédric, Petite-Rivière)

Ce rapport secondaire à l'emploi se retrouvait chez la majorité des migrants à l'étude, mais, encore une fois, l'un des cas permet de faire état d'une autre réalité, soit celle de Sophie. Cette dernière était dans une période d'incertitude au niveau personnel et professionnel, et avait senti le besoin de revenir près des siens dans son village. Elle était revenue dans sa région natale par l'intermédiaire de « Place aux Jeunes », un organisme qui permet notamment aux employeurs et aux jeunes adultes désirant s'installer dans la région de se rencontrer. Les expériences professionnelles de Sophie en tourisme ont tôt fait de provoquer des offres d'emploi, et c'est d'abord dans l'hôtellerie qu'elle a décroché un emploi. Elle se réoriente ensuite et trouve un nouvel emploi, cette fois-ci dans le domaine des services financiers, tout près de chez elle. Cela l'a conduite à suivre des cours universitaires à distance dans ce domaine. Sophie l'admet avec enthousiasme : elle est carriériste. C'est inévitable, selon elle : elle devra se rapprocher d'une ville pour progresser professionnellement.

Enfin, comme plusieurs néoruraux recensés dans la littérature scientifique, d'autres partent stimulés par un nouveau projet d'affaires<sup>13</sup>. C'est le cas de Roxane,

---

<sup>13</sup> Myriam Simard, Desjardins, Benoit et Guimond, Laurie, « L'insertion globale des jeunes néoruraux québécois enquête d'un nouveau mode de vie à la campagne », *Revue canadienne des sciences régionales*, Vol 34, no 4 (2011), p. 192.

partie il y a plusieurs années pour démarrer un gîte environnemental à Saint-Corentin. Elle exploitait un petit commerce horticole, qui se portait bien. Mais l'appel de la campagne a été plus fort, et elle a choisi de mettre fin à ce projet pour aller en construire un autre. Lorsque Patrick, de son côté, a vécu des déceptions dans son milieu de travail, il a lui aussi décidé de démarrer sa petite entreprise, afin de créer son propre emploi en campagne.

Malgré les embûches qu'ont pu rencontrer (et que rencontrent encore) nos migrants, l'emploi et les revenus demeurent en quelque sorte secondaires dans l'ensemble des préoccupations du quotidien. Ils sont généralement prêts à avoir des revenus moins élevés, travailler dans un autre domaine que celui pour lequel ils ont étudié ou à démarrer un projet pour demeurer dans leur nouveau lieu de vie. Sophie est l'exception, lucide et franche dans son désir de carrière.

### **3.3 Adaptation et situation familiale**

Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, la motivation à la base du mouvement initial de plusieurs migrants était d'abord la mobilité elle-même, un besoin d'aventure, de renouveau. Pour certains migrants interrogés, le choix de vivre en campagne est un mouvement qui conduit vers un processus d'ancrage. C'est le cas de Pierre et Anna, mais aussi de Cédric et Émilie, pour qui l'installation à la campagne est fortement liée à la nidification et au projet de famille. Chacun de leur côté, Baptiste et Pascale sont venus rejoindre en campagne un amoureux, dans le but de construire un nid ensemble. On trouve ainsi une variété de profils en ce sens : des adultes migrent en tant que célibataires, d'autres le font dans le cadre d'un projet de couple ou de famille.

Notre enquête révèle que les modalités de migration en ce qui a trait à la sphère affective entraînent des types d'adaptations différenciés. Les entretiens ont notamment permis de démontrer que dans le cas d'une migration en couple, avec ou sans enfant, le rapport des conjoints au milieu rural ou au lieu précis de migration vient non seulement faire varier leur intégration sociale, mais également leur propre relation de couple. En effet, pour plusieurs, cette aventure vécue à deux vient consolider la cellule de base,

l'aventure devenant une entreprise partagée. Ce fut le cas pour les couples Cédric-Émilie et de Josée-Allan, ainsi que pour Patricia et son conjoint, pour qui cette migration a été l'occasion d'une redéfinition de leurs valeurs communes, tout en consolidant le couple (et la famille, le cas échéant), qui fait office de camp de base dans cette nouvelle vie. Dans d'autres situations, c'est plutôt un certain éloignement qui s'opère, les deux membres du couple n'étant pas au diapason parce qu'ils ne vivent pas l'adaptation au changement ensemble. Parmi les personnes interrogées, nous avons notamment le cas particulier de Benoit, qui, au moment de l'entretien, avait migré depuis deux ans, alors que sa conjointe n'avait pas encore fait le pas : « On vit souvent des tensions, Caroline et moi. Elle vient me rejoindre tous les vendredis. Des fois, je lui dis : là, tu arrives avec tes affaires de ville (stress, problèmes de job...). Ça, ça a été difficile au début. Je comprenais, mais je ne voulais pas ça. »

Cette réalité est également observable chez des migrants venus rejoindre un amoureux résidant déjà en milieu rural. Ce type de situation entraîne plusieurs ajustements, une acclimatation et une appropriation de l'espace, qui, d'emblée, n'était pas le leur. Le défi est d'autant plus grand que ces migrants sont généralement partis d'une situation où ils étaient locataires d'un logement en ville à partenaire de vie dans un nouveau type d'habitat et d'environnement, dans une maison qui n'est pas la leur. Deux des personnes interrogées ont vécu cette situation. Baptiste a vécu un « choc d'adaptation » lorsqu'il a emménagé chez sa conjointe, installée dans un petit gîte rural isolé à l'extérieur du village de Saint-Corentin depuis plusieurs années. Elle-même originaire du milieu urbain, elle avait connu certaines difficultés d'intégration à ses débuts, mais commençait à être active et reconnue dans son milieu lorsque Baptiste est venu la rejoindre. Après une première expérience de travail mitigée, il s'est retrouvé seul, un peu désemparé et isolé. Il a pu compter sur le soutien de Roxane. Le cas de Nathalie montre l'autre facette de cette même médaille. Revenir à Petite-Rivière, village de son enfance, était un de ses grands rêves. Voilà qu'une rencontre amoureuse lui apportait cette possibilité sur un plateau d'argent... Mais elle le savait d'emblée : vivre sur une ferme, avec un agriculteur, allait lui demander beaucoup, même si elle était en village connu :



C'était pas juste « venir en campagne », c'était surtout arriver sur une ferme. Ça m'a demandé une grande période d'adaptation. (...) C'est davantage moi qui ai eu à m'adapter au mode de vie de mon chum que l'inverse. Mon chum voulait composter, je ne faisais pas ça, dans la vie... (Nathalie, Petitc-Rivière)

Même si au moment de l'entretien, il n'y avait que Sophie qui était célibataire, plusieurs d'entre eux l'étaient au moment de la migration. Dans le cas de Pascale et Patrick (maintenant un couple), l'aventure rurale s'est faite sur une base individuelle, par besoin de changement. Le but à l'époque n'était pas nécessairement d'aller s'installer en milieu rural, mais d'aller explorer autre chose. Dans les deux cas, leur choix de destination a été lié à la présence d'amis dans le milieu d'accueil. Patrick est arrivé à Saint-Corentin avec peu d'argent. Il vivait gratuitement sur la base de plein air en échange de bénévolat. Pascale, lorsqu'elle a migré en Mauricie, quittait aussi une relation, cherchait une direction à donner à sa vie. Elle a répondu à l'offre d'une amie qui travaillait dans la région de Louiseville, a accepté l'offre d'emploi et s'est installée dans un petit appartement. Quelques mois plus tard, tous deux se rencontraient grâce à des amis communs. Vinrent ensuite l'achat d'une maison et la fondation du foyer. Seraient-ils toujours en campagne aujourd'hui si ce n'était de leur rencontre? Patrick est convaincu que oui : à partir du moment où il s'est installé en milieu rural, il a su qu'il ne le quitterait plus. Pascale, elle, est moins certaine : « Je serais probablement ailleurs, en ville, peut-être! » Il serait intéressant d'approfondir les questions de mobilité en lien avec le célibat, qui peut être conçu comme une période souvent transitoire, donc possiblement plus mobile. On observe par ailleurs très bien cette situation chez Sophie, célibataire, une migrante effectuant un retour à la campagne :

Je suis dans un stade de ma vie où je suis très tranquille. Je n'ai pas de copain, je n'en cherche pas. Je suis bien, célibataire, mais un jour, je voudrai avoir quelqu'un dans ma vie, et ici, c'est dur. J'en ai rencontré par Internet, ou par des amis, mais je ne cache pas que je me demande des fois si je ne me rapprocherais pas de Trois-Rivières [où] j'aurais plus de chances de rencontrer quelqu'un. (Sophie, Saint-Corentin)

#### **4. DISCUSSION : UN QUOTIDIEN À RÉINVENTER**

Nos quatorze migrants avaient des motivations variées les ayant menés à quitter la ville pour la campagne. Quelques années après leur migration, considèrent-ils avoir

trouvé ce qu'ils y cherchaient? En général, l'évaluation qu'ils font de leur expérience est positive, même si les choses ne se sont pas toujours passées comme prévu dans tous les aspects de la vie quotidienne. Que ce soit au niveau de l'environnement physique, des perspectives d'emploi ou de la vie affective, ils sont prêts à beaucoup pour rester dans leur nouveau milieu.

Avec le recul, il est intéressant de voir que les projections des répondants en ce qui concernait leur façon de jouir du temps et de l'espace se sont parfois heurtées au choc du quotidien. Si des retraités qui prennent le chemin de la campagne le font pour profiter d'un nouvel environnement, que ce soit pour prendre le temps de jardiner ou pour ouvrir un gîte, cette situation se présente différemment pour des adultes en pleine vie active. Ainsi, rapidement, la vie quotidienne se réorganisant et reprenant son cours, des néoruraux interrogés ont vécu un certain décalage entre le quotidien de la campagne qu'ils projetaient et celui qui s'est concrétisé. Si Patrick et Pascale se disent comblés par la présence de la nature, Patrick n'en constate pas moins qu'ils n'en profitent pas comme autrefois : « On aime le bois, on aime la forêt tous les deux, mais on a une forêt en arrière et on est allés peut-être... vingt fois? [rires]. Le travail, la famille, tout cela nous occupe! »

Ce constat renvoie à plusieurs réalités. Tout d'abord, cela nous ramène à l'expérience préalable de la campagne des migrants et de leurs souvenirs positifs de séjours en milieu rural. On parle ici autant de grands amateurs de nature qui s'adonnaient auparavant aux activités de plein air hors de la ville que de ceux et celles qui chérissaient leurs souvenirs d'enfance à la campagne. Plusieurs d'entre eux sont à même de constater que si leur rythme de vie a pu diminuer un tant soit peu grâce au calme environnant, les exigences de la vie adulte liées au travail, à la famille, aux études et à l'emploi occupent une aussi grande part que dans leur quotidien urbain. Qui plus est, de nouvelles responsabilités peuvent également s'ajouter dans le quotidien : entretien d'un grand terrain, nouveaux rôles familiaux, etc. Comme le décrit bien Émilie, de Petite-Rivière : « Côté passe-temps, depuis qu'on a la maison et les enfants, on est toujours débordés, toujours en travaux. Notre vie a complètement changé. On fait

aussi moins de sorties de plein air, à cause des enfants, mais aussi parce qu'on a moins besoin de sortir dehors! » Le temps hors travail peut également se réorganiser positivement, comme c'est le cas pour Pierre et Anna : « Le soir, à Montréal là, t'es pogné une heure et demie dans le trafic, tu vas chercher les enfants au service de garde, t'arrives chez vous là, ça te tente pus de rien. Ici, y'en a pas, de trafic. Tu rentres chez vous calmement, t'arrives, tu en profites. »

Il semble ainsi que malgré le fait que les migrants choisissent la campagne pour des caractéristiques qui s'y rattachent, leur façon de modifier leur mode de vie est davantage liée à ce qu'ils y projettent et au sens plus global de la migration. En d'autres termes, on ne devient pas jardinier en campagne parce qu'on est en campagne. On devient jardinier parce qu'on le choisit. On ne mange pas soudainement bio en campagne parce que ce sont les mœurs du coin. Nous ne croyons pas que ces habitudes constituent particulièrement la norme dans la MRC de Maskinongé. On le fait parce qu'on le choisit. On ne cesse pas de regarder la télévision en campagne parce qu'on est dans un milieu isolé : ils sont rares, les ruraux qui n'ont pas le câble. On le fait parce qu'on le choisit. Le couple Cédric-Émilie illustre bien cette situation : leur arrivée à Petite-Rivière a été pour eux l'occasion de modifier leur consommation de médias (délaissier les médias traditionnels au profit des médias alternatifs), chose qu'ils souhaitaient mettre en place depuis longtemps. Leur changement de vie a été une occasion de mettre en place de nouvelles habitudes. Le couple Josée-Allan (Sainte-Catherine-du-Val) a aussi profité des conditions liées à leur nouveau milieu de vie (village dévitalisé, peu de ressources, terrain pour jardiner...) pour changer complètement leur mode de vie, à commencer par leur alimentation, leurs habitudes d'alcool et de cigarettes et leur rapport à la télévision. On peut donc constater ici que le sens de cette migration s'inscrit bien dans une perspective de choix et de redéfinition d'un mode vie individuel, qu'on souhaite tailler sur mesure. Le fait de devoir réfléchir à de nombreux aspects du quotidien permet de réévaluer certaines priorités et d'organiser le temps et l'espace en conséquence.

Au niveau social, on constate qu'à l'exemple des migrants étudiés dans le cadre d'autres recherches, nos répondants ont créé davantage de liens avec d'autres néoruraux, avec qui ils partageaient plus d'affinités, de valeurs et d'expériences communes, qu'avec les gens du coin. Ceci les a notamment conduits à développer des liens avec d'autres individus, couples ou familles à l'échelle de la MRC, plutôt que sur une base locale, dans leur seul village, souvent après une première expérience d'intégration dans leur milieu mitigée. Bien que ce ne soit pas nécessairement représentatif de l'expérience de l'ensemble des néoruraux, les répondants de notre étude qui ont tenté de s'impliquer dans la vie communautaire en gardent un souvenir amer et se sont rapidement retirés. De leur point de vue, le problème se situe sur le peu d'ouverture d'esprit des gens qui les accueillent. Il est important de préciser que pour chacun de ces cas, l'implication s'est produite très rapidement après leur arrivée dans leur nouveau milieu.

On pourrait émettre l'hypothèse que cette réalité reflète possiblement une méconnaissance par le néorural des réalités culturelles du milieu d'accueil, et que celui-ci agit avec empressement, sans tenir compte du fait que la communauté où il tente de s'intégrer comporte des codes, principes, us et coutumes qui lui sont propres. Il apparaît en effet peu réaliste de bien connaître un endroit seulement quelques mois après s'y être installé. Ceci étant dit, la question de l'intégration de nouveaux venus demeure complexe, car l'apprivoisement doit se faire de part et d'autre. De nombreux villages tentent d'attirer les jeunes familles pour contrer la dévitalisation, et, bien que certains organismes travaillent à ramener les jeunes issus de milieux ruraux dans leur région d'origine, les nouveaux arrivants viennent de milieux très diversifiés, amenant avec eux des pratiques, des idées et des accents différents.

Sans faire de généralité, il est tout de même intéressant de voir que les néoruraux venus de l'extérieur du Canada (Roxane, Cédric, Émilie et Anna) exprimaient généralement moins de jugements sur les natifs, peut-être eux-mêmes plus conscients de leur propre différence, d'une altérité non prise pour acquise. Le jugement n'en est pas qu'un d'origine, mais également de classes sociales et d'éducation.

Qu'en est-il des migrants revenus à la campagne après avoir vécu à la ville? On sent souvent durant l'entretien avec Sophie, de retour dans son village, une ambiguïté identitaire face à son statut. Lorsqu'elle parle des gens de Saint-Corentin, elle utilise parfois le « nous », parfois le « eux ». Elle est consciente d'entretenir maintenant un certain rapport d'extériorité vis-à-vis son village. Ainsi, si elle a trouvé le réconfort et l'apaisement qu'elle recherchait dans cette période de vie où elle avait besoin de recul, elle n'avait pas envisagé ce décalage au niveau social. Elle n'a aucun scrupule à faire cette affirmation ouvertement : les gens de la campagne sont, et resteront plus fermés. Elle le sent notamment lorsqu'elle rencontre des hommes du coin, constatant un très grand décalage en ce qui concerne les rôles hommes-femmes ou encore devant la résistance de ses amies à sortir « en ville » avec elle pour préférer une soirée tranquille chez quelqu'un. Elle avoue se sentir même un peu jugée par les siens, dans des partys, lorsqu'elle parle de ses expériences.

Ce qui ressort de façon claire, c'est la présence de cette dissonance cognitive qui met, d'un côté, les gens de la place, et de l'autre, les gens de l'extérieur. Bien que cette dissonance soit souvent mise sur le compte de l'« urbanité », d'autres facteurs entrent assurément en ligne de compte, comme le dit Sophie : « Est-ce que c'est le fait que j'aie habité en ville, mes voyages, le fait que j'aie fait des études... C'est un peu tout ça, dans le fond, qui contribue à créer une grande différence entre ma mentalité et les gens du village qui ne sont jamais sortis d'ici... »

Même si on observe des patterns à ce niveau chez l'ensemble des néoruraux, d'autres cas de figure existent. Dans notre étude, Benoit présente un profil d'intégration différent à ce sujet. Il n'a aucun intérêt pour d'autres néoruraux. Il a rencontré son voisin, les gens de la place. Il est devenu comme eux : « Je parle comme eux autres, je m'habille comme eux autres, je vais à la même vitesse qu'eux autres. Je dis eux autres, mais je fais partie de ces gens-là. Après un an et demi, je me sentais comme ça. »

Enfin, il apparaît important de garder en tête que nos migrants sont dans une étape particulière de leur existence, qu'on pourrait qualifier de période de maturation de l'âge adulte. Ceci vient ainsi contribuer à la façon dont ils vivent ce nouveau départ. Par

exemple, plusieurs néoruraux ont d'ailleurs fait cette transition au moment de fonder une famille. Ainsi, ils étaient nombreux à profiter des activités culturelles en ville (cinéma, spectacles, festivals, danse...), et avouent en consommer moins. Les caractéristiques de leur nouveau milieu de vie y sont certes pour quelque chose : éloignement des milieux sociaux de base, offre culturelle moins grande à proximité. Cela dit, leurs besoins en culture et loisirs ont naturellement changé avec la venue des enfants, et il n'est pas aisé de distinguer l'impact du milieu sur leur comportement et les éléments découlant plutôt de leur nouvelle situation familiale.

L'analyse des récits de nos répondants montre qu'à l'instar des contextes et aspirations qui ont été à l'origine du projet migratoire, la façon dont se réorganise leur vie personnelle, sociale et professionnelle varie énormément d'une personne à l'autre, d'un foyer à l'autre. Les témoignages illustrent également comment l'expérience urbaine vient teinter toutes les étapes du projet, de sa naissance à sa concrétisation, de l'installation à l'adaptation à la réalité rurale.

## CONCLUSION

### LE BONHEUR EST-IL DANS LE PRE?

L'enquête au cœur de ce mémoire portait sur les migrations ville-campagne. En sciences humaines et sociales, bien que l'histoire fasse bien sûr état depuis longtemps des migrations humaines, l'étude de cette réalité dans une perspective contemporaine de choix dans un contexte de mobilité demeure très récente dans la littérature scientifique. Nous avons décidé de prendre comme objet précis le sens que prenait le projet migratoire de la ville vers la campagne chez les adultes âgés de 25 à 44 ans. Le fait que ces individus soient dans une phase de la vie adulte où se consolident de nombreuses dimensions structurantes liées à la famille, aux réseaux personnels et sociaux et à l'emploi nous intéressait particulièrement dans cette démarche. Le cadre conceptuel de cette recherche, aux confins de la géographie et de la sociologie, se posait dans la trame des études sur les néoruraux, tout en l'inscrivant dans le contexte d'une société de plus en plus mobile. La question du sens, dans son acception réflexive et motivationnelle, nous a naturellement fait opter pour une collecte de données faite par le moyen d'entretiens semi-directifs. Quatorze individus ont donc été rencontrés, ceux-ci ayant en commun d'avoir quitté un milieu urbain pour un ou l'autre des dix-sept villages de la MRC de Maskinongé. L'entretien touchait à l'ensemble du projet et aux diverses représentations ayant conduit à ce choix, de la naissance du projet de campagne (a posteriori) au bilan post-migratoire, quelques années après (moment de l'entretien). Étaient également abordés différents sujets entourant la connaissance effective du milieu rural, l'histoire de vie, le rapport au monde urbain et le contexte de la prise de décision. En filigrane, la question de recherche : quel sens prenait pour ces individus le projet migratoire ville-campagne? À l'instar d'un grand nombre de néoruraux ayant été l'objet d'études dans les recherches préalablement mentionnées, le souhait d'une meilleure qualité de vie est présent dans l'ensemble des motivations exprimées par nos répondants. L'intérêt de cette recherche reposait cependant sur les représentations à la base de cette conviction que la vie en milieu rural viendrait répondre à certains besoins.

La première partie des entretiens visait à sonder les répondants sur leur expérience et sur les représentations qu'ils avaient des milieux ruraux et urbains à la naissance du projet, jusqu'à sa concrétisation. À l'instar des quelques études portant sur les néoruraux québécois, les participants à l'étude démontraient des profils diversifiés quant à leur origine, genre, situation socioéconomique et type d'emploi. Nous avions dans notre petit groupe des individus ayant grandi dans des milieux ruraux et urbains, issus de différents endroits au Québec, au Canada, mais aussi d'Europe occidentale. Pour certains de ces migrants, le passage en ville fut un mal nécessaire : ils n'avaient jamais eu d'autres intentions que de s'installer en milieu rural. Pour les autres, c'est à l'âge adulte que le projet a pris forme, souvent au moment de songer à fonder une famille. Enfin, il est également nécessaire de souligner que pour quatre des répondants, s'installer en campagne n'avait jamais été un projet proprement dit, et ce sont plutôt des circonstances ponctuelles qui ont mené à cette migration.

Au moment où s'est prise la décision de quitter la ville, trois ordres de motivations sont ressortis : la concrétisation d'un idéal de vie lié à une préférence pour des caractéristiques attribuées à la campagne; le désir de revenir dans un milieu connu, rural de surcroît, et un besoin de renouveau, de changement, de mouvement. Dans tous les cas cependant, le laps de temps entre la prise de décision et la migration effective fut très court (moins d'un an), avec très peu de préparation en amont, ce qui détonnait parfois avec les éléments mis de l'avant pour justifier le choix de la campagne. Une dimension intéressante est ressortie des différents témoignages, soit le fait que la décision de mettre en chantier le projet s'est déroulée dans un contexte personnel où se trouvait bouleversé le quotidien des individus ou couples concernés : rupture ou perte d'emploi, problème de santé, annonce d'une grossesse, nouvelle rencontre amoureuse... Ceci a rendu d'autant plus intéressante l'analyse du choix de la campagne comme nouveau milieu de vie, en ce sens que le milieu rural semblait répondre à des besoins personnels concrets et caractérisés par une certaine urgence : besoin d'espace, besoin d'air, besoin de repos, besoin de changement, besoin d'accélérer le processus de nidification. Dans chacun des cas, on attribuait au milieu rural des caractéristiques particulières : calme de la campagne, présence de la nature, environnement personnel et



social rassurant. Ces projections étaient basées sur l'expérience de campagne des répondants, allant d'une connaissance précise du milieu pour y avoir grandi à une expérience liée aux loisirs (sports, camping, vacances).

Après leur installation, marquée tantôt par un enthousiasme et un soulagement, tantôt par certaines déceptions, nos informateurs étaient toujours heureux de leur choix. Les besoins de nature, de beauté du paysage et d'espace se sont vus comblés pour tous. Les différentes adaptations vécues par les informateurs sont variées et sont issues du choc entre certaines représentations du milieu et les besoins qui y étaient liés. Pour ceux qui recherchaient certaines caractéristiques proprement liées au milieu rural, c'est leur image de la campagne vécue qui a dû être réajustée. Le seul fait d'être propriétaire d'une maison et d'un terrain pour la première fois représentait déjà une adaptation imprévue pour plusieurs. Le fait d'être en milieu rural ajoutait des défis à cette réalité, compte tenu de certaines particularités : puits artésien, installations septiques, services moins nombreux ou plus éloignés, etc. Aussi, le milieu choisi était plus qu'un décor, il s'agissait d'un milieu habité, où les relations interpersonnelles diffèrent de celles vécues en ville, ne serait-ce que par la préexistence d'une communauté liée au territoire du village, une moins grande diversité culturelle – dans toutes les acceptions du terme — et la quasi-absence d'anonymat. Pour d'autres, c'est leur vie sociale et leurs loisirs qui ont changé, soit pour des raisons liées à l'environnement, soit pour des raisons plutôt liées à une modification de la cellule familiale (arrivée d'un enfant, rupture). Les trois informatrices qui « rentraient à la maison » ont jeté un regard d'adulte sur le milieu où elles ont grandi, parfois avec un brin de nostalgie, mais en constatant surtout que le temps avait fait son œuvre pour tous. Dans certains cas, leur propre expérience liée à la vie en ville, aux études ou aux voyages est venue accentuer l'inconfort dans les retrouvailles. Ces migrantes de retour ont dû faire face à certains écarts entre non seulement le milieu de leur enfance et celui qu'elles trouvaient maintenant, mais également entre l'enfant qu'elles étaient alors et l'adulte qu'elles étaient devenues.

Les participants qui ont quitté le milieu urbain pour des raisons liées au besoin d'aventure ou pour rejoindre quelqu'un n'avaient pas toujours une projection ou une représentation préconstruite de leur lieu d'accueil. Ils ont toutefois, eux aussi, eu à faire face à certains défis d'intégration, tant au niveau social qu'au niveau de l'emploi. Dans tous ces cas, les participants à l'étude ont dû se réinventer un quotidien, et le sens qu'ils avaient attribué à leur projet de campagne se renouvelle, jour après jour.

Une enquête qualitative effectuée dans le cadre d'un mémoire de maîtrise comporte des limites évidentes, compte tenu des paramètres de réalisation du projet (temps et ressources impartis). Aussi, malgré la diversité des profils des informateurs sondés, cette enquête ne peut en aucun cas prétendre se généraliser à l'ensemble des néoruraux âgés de 25 à 44 ans québécois. Tout d'abord, des raisons logistiques ont mené au choix du terrain de recherche, soit la MRC de Maskinongé. Cette région, bien que très rurale, demeure relativement près de grands centres urbains (Trois-Rivières, Montréal, Québec), ce qui n'est pas nécessairement représentatif d'une majorité de milieux ruraux au Québec, dans des régions de moins forte densité. Ceci peut avoir un impact sur les motivations du choix migratoire, mais également sur la façon dont se vit l'intégration. Par exemple — et c'est le cas pour plusieurs de nos informateurs —, le rapport physique avec les réseaux sociaux de départ a souvent pu être conservé. Aussi, le rapport au paysage peut différer grandement, selon qu'on se trouve dans l'un des villages de la MRC de Maskinongé ou à Ruisseau-à-Rebours (Gaspésie), à Val-Paradis (Abitibi), à Rivière-Moisie (Côte-Nord) ou à Notre-Dame-des-Bois (Estrie), la géographie venant influencer tant les aspects du quotidien des nouveaux résidents que les dimensions sociales et personnelles abordées dans ce mémoire. Certains adultes néoruraux choisissent également des destinations où existe un tourisme saisonnier important : Tadoussac (Côte-Nord), Saint-Sauveur (Laurentides) ou Saint-Irénée (Charlevoix) en sont quelques exemples. Ces lieux ont aussi des particularités qui leur sont propres, notamment en ce qui concerne l'hétérogénéité de la population et un rapport au monde extérieur particulier, ceci découlant du fait que « le monde » vient à eux. Ce ne sont que quelques-unes des raisons qui nous incitent à penser qu'au-delà du nombre d'interviewés dans cette recherche, plusieurs autres aspects font en sorte que la

généralisation de ces résultats n'est pas souhaitable. Il faut toutefois rappeler ici que l'objet étant la quête d'un sens personnel attribué à une démarche, les différents discours obtenus demeurent représentatifs d'une diversité de trajectoires singulières, mais bien ancrées dans leur époque et dans leurs générations.

Le fait que cette étude ne soit pas longitudinale a aussi certaines conséquences sur les données amassées. Les individus ont tous été rencontrés une seule fois, quelques années après leur migration dans leur nouveau milieu. Nous avons utilisé l'approche du récit de vie pour revenir en arrière, soit au moment où l'idée de campagne est apparue. Nous avons également demandé aux répondants de nous raconter leur quotidien urbain durant la période où ils ont décidé de quitter la ville. À la lecture des récits recueillis, tout porte cependant à croire que l'exercice a bien fonctionné. Toutefois, la façon d'évaluer leur vie actuelle n'est pas sans biais, car un processus d'autovalidation de ce choix peut entrer en ligne de compte, que ce soit pour se conforter dans ce changement de vie important, ou encore, selon les a priori que le sujet de la maîtrise pouvait leur suggérer, ce sur quoi nous n'avons pas de prise. On peut deviner une disposition d'esprit en ce sens dans la mise en opposition des caractéristiques attribuées respectivement à la ville et à la campagne dans les discours, où plusieurs mots pour décrire l'expérience passée de la ville sont connotés négativement (bruit, stress, pollution, petit...) versus les mots utilisés pour décrire l'expérience actuelle en campagne (espace, temps, calme, beauté...) Cela dit, on sent tout de même dans les récits que les informateurs se sont livrés de façon libre et spontanée.

Plusieurs éléments de discussion ont été abordés tout au long du mémoire. Une réflexion nous a accompagnée durant toute la démarche, soit l'utilisation du terme *néoruraux* pour définir nos répondants. En soi, l'utilisation de ce terme pour désigner les migrants issus de la ville qui s'installent en milieu rural ne devrait pas poser problème. La définition de Myriam Simard, chercheuse à l'INRS-USC présentée en introduction est d'ailleurs assez exhaustive et opérationnelle.<sup>1</sup> Nous avons toutefois un certain

---

<sup>1</sup> « [...] population qui a vécu en milieu urbain, incluant les migrants de retour et les ex-villégiatures, et qui a fait le choix de vivre en permanence en milieu rural, pour des motifs d'ordre individuel,

malaise entourant ce terme, car il semble porter en soi l'idée de l'« expérience urbaine » comme significative. Or, malgré le petit nombre d'informateurs sondés, le rapport à ce milieu rural différait énormément d'un individu à l'autre, et dans l'expérience de migration en soi, il n'était absolument pas clair, tant pour l'analyste que pour les informateurs eux-mêmes, sondés sur la question, si leur « différence » avec leurs nouveaux concitoyens était issue de leur expérience en ville, de leurs études, de leurs voyages, ou simplement... du fait qu'ils étaient de nouveaux arrivants.

Une autre définition rencontrée au cours des lectures nous semblait par ailleurs mieux exprimer la connotation du terme *néoruraux*. Selon cette définition, c'est le rural autochtone (natif) qui serait dans la position d'apposer ou non l'étiquette de néorural à son voisin : « des personnes vivant à la campagne, dont la culture et le mode de vie seraient perçus par les personnes n'ayant jamais quitté le milieu rural comme étant en partie ou en totalité urbains. [...] »<sup>2</sup> « Ah, eux, ils viennent de la ville... », comme l'ont parfois entendu certains de nos informateurs... dont l'une qui était de retour dans son village après une absence de quelques années... Aussi, si on se base sur la définition de Simard, on demeure *néoruraux* sa vie durant, du moins, tant qu'on réside en milieu rural. Selon les études de cette dernière, certains jugent qu'après une dizaine d'années, ils se considèrent ruraux alors que d'autres études chiffrent plutôt à 20 ans le nombre d'années de résidence nécessaire pour être naturalisé rural<sup>3</sup>. Corollaire de cette situation, qu'en est-il des enfants de néoruraux? Sont-ils des néoruraux de seconde génération, un peu comme c'est le cas pour les immigrants, ou peuvent-ils être considérés de « vrais ruraux », n'ayant jamais connu la ville? Ou peut-être l'ont-ils connu par le mode de vie de leurs parents? On voit ici que la définition n'est pas si simple. C'est pourquoi nous avons peu utilisé le terme *néoruraux* tout au long de ce mémoire, lui préférant le terme *migrants*. Les potentielles lacunes entourant ce terme ne pourraient-elles pas illustrer un

---

socioéconomique ou parce qu'elle est fortement influencée par les qualités esthétiques et environnementales du milieu choisi. » Myriam Simard, « Nouvelles populations rurales et conflits au Québec : regards croisés avec la France et le Royaume-Uni », *Géographie, Économie, Société*, 9 (2007), p. 196.

<sup>2</sup> Simard, « Nouvelles populations rurales », p. 196.

<sup>3</sup> *Ibid.*

changement de paradigme en ce qui a trait à notre façon d'approcher la mobilité et le territoire, comme le suggérait Lussault? Ou, encore, une société où les contours de la ruralité et de l'urbanité se superposent parfois, tout en conservant des particularités qui leur sont propres?

Les histoires de nos quatorze migrants sont, avant tout, des histoires d'adultes en mouvement, à la quête de nouveaux espaces et de nouvelles possibilités, et pour qui la mobilité vers la campagne est venue répondre à des besoins personnels variés, ponctuels ou dans le cadre d'un projet de longue haleine, au niveau familial ou pour des raisons de santé physique et mentale... ou pour l'aventure, tout simplement.

## ÉPILOGUE

La rédaction de ce mémoire s'étant étalée sur trois années, nous avons eu envie, au moment de coucher les dernières lignes, de voir comment s'étaient poursuivies les trajectoires personnelles de nos répondants. Onze d'entre eux ont pu être rejoints et ont pris quelques minutes pour nous donner des nouvelles.

Bien qu'en trois ans, la vie ait poursuivi son cours, avec son lot de changements (quelques naissances, quelques ruptures et rencontres amoureuses, changement d'emploi, déménagement et autres aléas de la vie quotidienne...), aucun d'entre eux n'a remis en cause son désir de demeurer en campagne. Certains mentionnent des craintes liées au développement résidentiel de leur village, d'autres rêvent de déménager dans un écovillage, voire d'en fonder un... Mais tous ont réaffirmé, au-delà de leur bien-être en campagne, un attachement au territoire de la MRC de Maskinongé, qu'ils ont appris à connaître et où ils se sont recréé un quotidien.

Merci à Pierre et Anna, à Baptiste et Roxane, à Sophie, à Benoit, à Allan et Josée, à Patrick et Pascale, à Patricia, à Cédric et Émilie et à Nathalie de nous avoir ouvert leur porte, au printemps 2013.

## BIBLIOGRAPHIE

- AKTOUF, Omar. *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations. Une introduction à la démarche classique et une critique*. Presses de l'Université du Québec, HEC Presses, 2007. 213 p.
- ANDRÈS, Cédric. « Culture de centre-ville et santé mentale : une réflexion anthropologique ». *Santé mentale au Québec*, vol. 36, no 1, 2012, p. 93-101.
- BEAUD, Stéphane et Florence WEBER. *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. Paris, La Découverte, 1997. 356 p.
- BERTAUX, Daniel. *Les récits de vie : perspective ethnosociologique*. Paris, Nathan, 1997. 127 p.
- BLANCHET, Alain et Anne GOTMAN. *L'enquête et ses méthodes — L'entretien, 2e édition*, Paris, Éditions Armand Collin, 2007. 125 p.
- BROWN, W. Mark et Darren M. SCOTT. *Villes et croissance. Choix du lieu de résidence selon le capital humain : le rôle des attraits urbains et de la densité des marchés du travail*. Statistique Canada, 2012, 38 p.
- BRUNET, Yves. « L'exode urbain, essai de classification de la population exurbaine des Cantons de l'Est ». *Le géographe canadien*, vol. 24, no 4, 1980, p. 395-400.
- CHEVALIER, Pascal. « Activités tertiaires et dynamiques rurales ». *Annales de géographie*, no 541, 2005, p. 27-48.
- DESJARDINS, Benoît et Laurie GUIMOND. « Motifs de migration, besoins et insertion des jeunes néoruraux dans deux MRC contrastées au Québec : Brome-Missisquoi et Arthabaska ». *Actes du XLVe Colloque international de l'Association de Science Régionale de Langue Française (ASRDLF)*, Université du Québec à Rimouski (UQAR), 25-27 août 2008, p. 1-12.
- DU PLESSIS, Valérie, Roland BESHIRI, Ray D. BOLLMA et Heather CLEMENSON. « Définitions de "rural" ». *Document de travail sur l'agriculture et le milieu rural*. Statistique Canada, division de l'agriculture, no 21-601 — MIF au catalogue — no 061, 2002, 63 pages.
- FORTIN, Gérald. « L'étude du milieu rural ». *Recherches sociographiques*, vol. 3, no 1-2, 1962, p. 105-116.
- GAUTHIER, Madeleine. « Introduction ». Patrice LeBlanc et Marc Molgat, dir. *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004. 308 p. (Coll. Culture & Société)

- GAUTHIER, Madeleine. « À la recherche du “sens” de la migration des jeunes Québécois ». Patrice LeBlanc et Marc Molgat, dir. *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004. p. 5-32. (Coll. Culture & Société)
- GAUTHIER, Madeleine et Patrice LEBLANC, dir. *Jeunes et dynamiques territoriales. Tome 1 : Migrations*, Les éditions de l'IQRC, 2008. 316 p.
- GIGUÈRE-TARDIF et Ève, Marie-Hélène ANCTIL. « Profils et besoins des migrants néoruraux de 25 à 35 ans et des jeunes métropolitains du même âge qui aspirent à migrer en région. » *Rapport préliminaire présenté à l'organisme Place aux jeunes en région*, Département de sociologie de l'Université Laval, mai 2014, 126 p.
- GIRARD, Camil, Stéphanie GARNEAU et Lucie FRÉCHETTE. « On ne part jamais seul : espace et construction identitaire chez les jeunes migrants au Québec ». Patrice LeBlanc et Marc Molgat, dir. *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*, Les Éditions de l'IQRC, 2004, p. 107-137. (Coll. Culture & Société)
- GUIMOND, Laurie et Myriam SIMARD. « Les néo-ruraux et les ruraux de longue date sont-ils si différents? Analyse de leur mobilité, sens des lieux et engagement ». *Revue Canadienne des Sciences Régionales/Canadian Journal of Regional Sciences*, vol. 34, no 4, automne 2011, p. 151-163.
- HINES, J Dwight. « In pursuit of experience: The postindustrial gentrification of the rural American West ». *Ethnography*, vol. 11, no 2, 2010, p. 285-308.
- INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC. (2014). Québec. [En ligne] <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/migration/internes/index.html>
- JEAN, Bruno et Stève DIONNE. « La ruralité entre les appréciations statistiques et les représentations sociales : comprendre la reconfiguration socio-spatiale des territoires ruraux québécois ». *Norois*, vol. 202, no 1, 2007, p. 9-19
- JODELET, Denise, dir. *Les représentations sociales*. Paris, Presses Universitaires de France, 1989. 424 p.
- KAUFMANN, Vincent. « Mobilités et réversibilités : Vers des sociétés plus fluides? ». *Cahiers internationaux de sociologie*, no 1, 2005, p. 119-135.
- KEYFITZ, Nathan. « L'exode rural dans la province de Québec. 1951-1961 ». *Recherches sociographiques*, vol. 3, no 3, 1962, p. 303-315.
- LEBLANC, Patrice. « L'accession à la vie adulte des jeunes de milieu rural et de milieu urbain ». Patrice LeBlanc et Marc Molgat, dir. *La migration des jeunes. Aux*



- frontières de l'espace et du temps*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004. p. 199-222. (Coll. « Culture & Société »)
- LEBLANC, Patrice. « Migration des jeunes originaires des milieux ruraux et urbains du Québec. Une analyse comparative de leur participation à la société mobile ». Madelcine Gauthier et Patrice LeBlanc, dir. *Jeunes et dynamiques territoriales. Tome 1 : Migrations*, Les éditions de l'IQRC, 2008. p. 151-168.
- LEBLANC, Patrice et Marc MOLGAT, dir. *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004. 308 p.
- LEBLANC, Patrice, Madeleine GAUTHIER et David-H. MERCIER. *La migration des jeunes de milieu rural*, Groupe de recherche sur la migration des jeunes, INRS, mars 2002, 139 p.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Le lieu identitaire de la jeunesse d'aujourd'hui. Études de cas*. Montréal, l'Harmattan Inc., 1997. 167 p.
- LUSSAULT, Michel. *L'homme spatial : La construction sociale de l'espace humain*. Paris, Seuil, 2007. 366 p. (Coll. Couleur des idées)
- LUSSAULT, MICHEL. « Hyperspatialité », *EspacesTemps.net*, 15.07.2014 <http://www.espacestems.net/articles/hyperspatialite/>
- McRAE, J.D. « L'établissement d'ex-citadins en milieu rural : étude de cas dans la proche campagne de Montréal et Ottawa ». *Document de travail no 22*, Ottawa, Environnement Canada, direction générale des terres, 1981, 93 p.
- MENDRAS, Henri et Marco OBERTI. *Le sociologue et son terrain. Trente recherches exemplaires*. Paris, Éditions Armand Colin, 2000. 294 p.
- NEGURA, Lilian. « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales », *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 22 octobre 2006, consultée le 21 octobre 2016. URL : <https://sociologies.revues.org/993>
- NELSON, Lise, Peter B. Nelson « The global rural: Gentrification and linked migration in the rural USA ». *Progress in Human Geography*, vol. 35, no 4, août 2011, p. 441-459
- PAILLÉ, Michel et Alex MUCCIELLI. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales, 4e édition*. Éditions Armand-Colin, 2012. 424 p.
- PHILLIPS, Martin. « Differential productions of rural gentrification: illustrations from North and South Norfolk », *Geoforum*, no 36, 2005, p. 477-494.
- PUDERER, Henry A, et Statistique Canada. Division de la géographie. *Perspectives et mesures de l'urbain*. Ottawa, Statistique Canada, 2009, 9 p.

- ROY, Louis, Sylvain Paquette et Gérald Domon. « La campagne des néoruraux : motifs de migration, territoires valorisés et usages de l'espace domestique ». *Recherches sociographiques*, vol 46, no 1, janvier-avril 2005, p. 35-65.
- SAINT-AMOUR, Martine. « La migration interrégionale au Québec en 2012-2013 ». *Coup d'œil sociodémographique*, Institut de la Statistique du Québec, no 31, mars 2014, p. 1-15.
- STOCKDALE, Aileen. « The Diverse Geographies of Rural Gentrification in Scotland ». *Journal of Rural Studies*, vol. 26, no 1, 2010, p.31-40
- SIMARD, Myriam. « La migration de la ville vers la campagne au Québec? Portrait sociodémographique et économique de deux MRC contrastées et de leurs nouveaux résidents ». *Panorama des régions du Québec*, Institut de la Statistique du Québec, no 1, 2010, p. 13-29.
- SIMARD, Myriam. « Nouvelles populations rurales et conflits au Québec : regards croisés avec la France et le Royaume-Uni ». *Géographie,  conomie, Société*, no 9, 2007, p 187-213.
- SIMARD, Myriam, Benoit DESJARDINS et Laurie GUIMOND. « L'insertion globale des jeunes néoruraux québécois en quête d'un nouveau mode de vie à la campagne ». *Revue canadienne des sciences régionales*, vol. 34, no 4, 2011, p. 189-200.
- SOLANA-SOLANA, Miguel. « Rural gentrification in Catalonia, Spain: A case study of migration, social change and conflicts in the Empordanet area ». *Geoforum*, vol. 41, no 3, 2010, p. 508-517.
- SOLIDARITÉ RURALE DU QUÉBEC  
[Http://www.ruralite.qc.ca/fr/Ruralite/Territoire-et-demographie](http://www.ruralite.qc.ca/fr/Ruralite/Territoire-et-demographie). 2014-11-18
- SOCIÉTÉ ÉDITIONS LAROUSSE. Dictionnaire Larousse.  
[Http://www.larousse.fr/infos/credits](http://www.larousse.fr/infos/credits)
- STATISTIQUE CANADA. <http://www.statcan.gc.ca/fra/sujets/norme/cgt/avis/cgt-06>  
 (consultation 2016-10-28).
- STOCK, Mathis. « Habiter avec l'autre : identités et altérités dans les styles d'habiter polytopiques ». *Le sujet dans la cité*, vol. 1, no 2, 2011, p. 54-65.
- VACHON, Bernard. « Le peuplement des régions rurales du Québec face aux phénomènes de dénatalité et de désurbanisation ». *Espace, Populations, Sociétés*, vol. 4, no 3, 1986, p. 85-93.

VILLE DE MONTRÉAL. « Direction des statistiques sociodémographiques, exploitation du Fichier d'inscription des personnes assurées (FIPA) de la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ) ». *Portraits démographiques : La population des jeunes de 10 à 34 ans à Montréal*, Montréal en Statistiques, Ville de Montréal, avril 2013, p. 1-42.

YORN, Chakda, dir. *Études de cas sur la néoruralité et les transformations des collectivités rurales*. Solidarité rurale, juin 2008, 66 p.

## ANNEXE 1

### AVIS DE RECHERCHE



### AVIS DE RECHERCHE

Mon nom est Marie-Christine Lance. Je suis étudiante à la maîtrise en études québécoises à l'UQTR. Mon étude porte sur les gens qui ont quitté la ville pour s'installer dans la MRC de Maskinongé.

Je suis à la recherche de participants résidant à :

Yamachiche, Maskinongé, Saint-Léon Legrand, St-Sévère,  
St-Justin, St-Paulin, Charette, St-Ursule, St-Barnabé,  
Ste-Angèle-de-Prémont, St-Édouard-de-Maskinongé ou St-  
Alexis-des-monts

- ☒ Qui sont âgés entre 25 et 45 ans
- ☒ Qui ont quitté la ville pour aller s'établir en milieu rural au cours des dix dernières années.
- ☒ Qui ont envie de partager leur histoire

Pour participer, référer quelqu'un ou tout simplement avoir plus d'informations, veuillez me contacter :

[lance.mariechristine@gmail.com](mailto:lance.mariechristine@gmail.com)

Téléphone : 819 979-0459

## ANNEXE 2

### FORMULAIRE DE SÉLECTION



#### FORMULAIRE

Invitation à participer au projet de recherche *Processus migratoire des néoruraux ayant choisi de s'établir dans la MRC de Maskinongé.*

Marie-Christine Lance,  
Sciences humaines  
Maîtrise en études québécoises  
sous la direction d'Yvan Rousseau et de Claude Bellavance

Votre participation à la recherche, qui vise à mieux comprendre différents aspects du processus de migration ville-campagne serait grandement appréciée.

#### Objectifs

Les objectifs de ce projet de recherche sont de mieux comprendre le processus migratoire des néoruraux qui choisissent de s'établir dans la MRC de Maskinongé ainsi que leur ancrage dans ce nouveau territoire.

Nous avons été mis en contact avec vous par le biais de \_\_\_\_\_.

Nous vous remercions d'avoir donné suite à notre appel. Nous vous demandons de remplir le court questionnaire suivant, au meilleur de vos connaissances.

Nom, prénom :
Genre (homme/femme) :
Age :
Occupation :
Dernière année d'études complétée :
Lieu de résidence :
Depuis quelle année? :
Statut civil :
Habitez-vous avec d'autres personnes?
Quel est leur lien avec vous?
Ville que vous avez quittée pour vous installer dans votre lieu de résidence actuel :

Numéro du certificat : CER-05-XX-XX.XX  
Certificat émis le XX XXXX 2005

## ANNEXE 3

### LETTRE D'INFORMATION



#### LETTRE D'INFORMATION

---

Invitation à participer au projet de recherche *Processus migratoire des néoruraux ayant choisi de s'établir dans la MRC de Maskinongé*.

Marie-Christine Lance,  
Sciences humaines  
Maîtrise en études québécoises  
sous la direction d'Yvan Rousseau et de Claude Bellavance

Votre participation à la recherche, qui vise à mieux comprendre différents aspects du processus de migration ville-campagne serait grandement appréciée.

#### Objectifs

Les objectifs de ce projet de recherche sont de mieux comprendre le processus migratoire des néoruraux qui choisissent de s'établir dans la MRC de Maskinongé ainsi que leur ancrage dans ce nouveau territoire. Les renseignements donnés dans cette lettre d'information visent à vous aider à comprendre exactement ce qu'implique votre éventuelle participation à la recherche et à prendre une décision éclairée à ce sujet. Nous vous demandons donc de lire le formulaire de consentement attentivement et de poser toutes les questions que vous souhaitez poser. Vous pouvez prendre tout le temps dont vous avez besoin avant de prendre votre décision.

#### Tâche

Votre participation à ce projet de recherche consiste à participer à un entretien individuel qui sera mené par Marie-Christine Lance. Il s'agira de questions ouvertes vous invitant à raconter votre expérience.

#### Risques, inconvénients, inconforts

Aucun risque n'est associé à votre participation. Le temps consacré au projet, soit environ 2 h, demeure le seul inconvénient.

#### Bénéfices

La contribution à l'avancement des connaissances au sujet des migrations ville-campagne dans votre région est le seul bénéfice direct prévu à votre participation. Aucune compensation d'ordre monétaire n'est accordée.

Numéro du certificat : CER-05-XX-XX.XX  
Certificat émis le XX XXXX 2005

#### **Confidentialité**

Les données recueillies par cette étude sont entièrement confidentielles et ne pourront en aucun cas mener à votre identification. Votre confidentialité sera assurée par l'utilisation de noms fictifs dans le texte et par le changement de détails particuliers pouvant conduire à ce qu'on vous reconnaisse. Les résultats de la recherche, qui pourront être diffusés sous forme d'articles, de communications diverses et d'un mémoire ne permettront pas d'identifier les participants.

Les données recueillies seront conservées sous clé au CIEQ et les seules personnes qui y auront accès seront moi-même. Elles seront détruites lorsque le mémoire sera accepté et ne seront pas utilisées à d'autres fins que celles décrites dans le présent document.

#### **Participation volontaire**

Votre participation à cette étude se fait sur une base volontaire. Vous êtes entièrement libre de participer ou non et de vous retirer en tout temps sans préjudice et sans avoir à fournir d'explications.

Le chercheur se réserve aussi la possibilité de retirer un participant en lui fournissant des explications sur cette décision.

#### **Responsable de la recherche**

Pour obtenir de plus amples renseignements ou pour toute question concernant ce projet de recherche, vous pouvez communiquer avec Marie-Christine Lance à lance.mariechristine@gmail.com ou par téléphone au 819 979-0459.

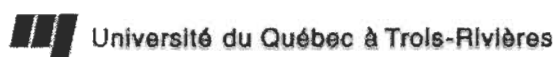
#### **Question ou plainte concernant l'éthique de la recherche**

Cette recherche est approuvée par le comité d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec à Trois-Rivières et un certificat portant le numéro [no de certificat] a été émis le [date d'émission].

Pour toute question ou plainte d'ordre éthique concernant cette recherche, vous devez communiquer avec la secrétaire du comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Trois-Rivières, par téléphone (819) 376-5011, poste 2129 ou par courrier électronique CEREH@uqtr.ca.

## ANNEXE 4

### FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



#### FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

##### Engagement de la chercheuse ou du chercheur

Moi, Marie-Christine Lance, m'engage à procéder à cette étude conformément à toutes les normes éthiques qui s'appliquent aux projets comportant la participation de sujets humains.

##### Consentement du participant

Je, [nom du participant] \_\_\_\_\_, confirme avoir lu et compris la lettre d'information au sujet du projet *Processus migratoire des néoruraux ayant choisi de s'établir dans la MRC de Maskinongé*. J'ai bien saisi les conditions, les risques et les bienfaits éventuels de ma participation. On a répondu à toutes mes questions à mon entière satisfaction. J'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer ou non à cette recherche. Je comprends que ma participation est entièrement volontaire et que je peux décider de me retirer en tout temps, sans aucun préjudice.

##### J'accepte donc librement de participer à ce projet de recherche

Participante ou participant, parent ou tuteur :	Chercheuse ou chercheur :
Signature :	Signature :
Nom :	Nom :
Date :	Date :

Numéro du certificat : CER-05-XX-XX-XX  
 Certificat émis le XX XXXX 2005



## ANNEXE 5

### GRILLE D'ENTRETIEN

<b>AMORCE mini-blo</b>	<b>Infos de base</b>  <b>Horaire actuel</b>  <b>Description du lieu</b>  <b>Choix du lieu</b>	<input type="checkbox"/> Ton nom, où tu habites, avec qui <input type="checkbox"/> Quelle est ton occupation principale actuellement? <input type="checkbox"/> A quoi ressemble ton horaire ces temps-ci? <input type="checkbox"/> Décris-moi le lieu où tu habites (maison, rang, village) <input type="checkbox"/> Comment avez-vous choisi cette maison? (critères, contraintes, désirs...).
<b>VIE D'AVANT En ville</b>	<b>Mesure de la vie en ville</b>  <b>Description vie en ville</b>  <b>Déplacements</b>  <b>Alimentation</b>  <b>Loisirs</b>  <b>Vie sociale</b>	<input type="checkbox"/> Combien d'années as-tu habité en ville? <input type="checkbox"/> Revenons à l'année précédant ton déménagement ici. Raconte-moi quelle était ta vie. (logis, quartier, coloc, couple ou famille, emploi, études, activités...) <input type="checkbox"/> Vie de quartier <input type="checkbox"/> De quelle façon te déplaçais-tu dans la ville? <input type="checkbox"/> Habitudes alimentaires? <input type="checkbox"/> Télécommunications <input type="checkbox"/> Qui étaient les gens que tu côtoyais sur une base régulière? <input type="checkbox"/> As-tu de la famille dans ce coin-là?
<b>PROJET ET DÉCISION</b>	<b>Élément déclencheur</b>  <b>Motifs</b>  <b>Autres personnes concernées</b>  <b>Impact et phase de vie</b>  <b>Réactions</b>  <b>Expérience de la campagne</b>	<input type="checkbox"/> À quel moment as-tu commencé à songer à venir t'établir ici? <input type="checkbox"/> Était-ce pour quitter la ville ou pour venir spécifiquement ici? <input type="checkbox"/> Distinction décision personnelle versus décision de couple ou de famille. <input type="checkbox"/> Que représentait cette décision à ce moment de ta vie? <input type="checkbox"/> Comment ont réagi les gens autour de toi quand tu leur as fait part de cette décision? leur perception de la campagne? Que leur répondais-tu? <input type="checkbox"/> Si vous étiez plusieurs à faire le move ensemble... y avait-il des différences dans la façon d'aborder l'aventure? Quittez-vous la ville de la même façon? <input type="checkbox"/> Quelles étaient vos expériences respectives de la campagne? Comment ce a-t-il joué dans votre projet?
<b>PRÉPARATION / PROJECTION</b>	<b>Image rêvée</b>  <b>Connaissance du milieu</b>  <b>Projection concrète</b>	<input type="checkbox"/> Que connaissais-tu du village que tu allais habiter? Connaissais-tu la région des gens? <input type="checkbox"/> Pensais-tu à ce qui t'attendait une fois arrivé ici? Comment envisageais-tu ta vie sociale, personnelle, professionnelle? <input type="checkbox"/> Quelle était ton image rêvée de ta nouvelle vie? Appréhensions?

	<b>Mesure du défi</b>  <b>Intégration souhaitée</b>  <b>Stratégies</b>	<input type="checkbox"/> Avant de partir, comment te voyais-tu t'intégrer dans ce nouveau milieu? <input type="checkbox"/> As-tu posé des gestes concrets pour préparer ta venue, que ce soit au niveau personnel, social, professionnel? (ex. connaître la région, les ressources la vie culturelle...)
<b>ARRIVÉE/ INSTALLATION</b>	<b>l'installation (arrivée et 3 premiers mois)</b>	<input type="checkbox"/> Raconte-moi l'arrivée et les premières semaines, premiers mois.
<b>VIE ACTUELLE</b>	<b>Bilan</b>	<input type="checkbox"/> Bilan du projet jusqu'ici? Comment ça se passe?
	<b>Changements princ. de la vie en ville</b>	<input type="checkbox"/> Qu'est-ce qui diffère le plus de ton mode de vie en ville? <input type="checkbox"/> Habitudes : télécommunications, transport, alimentatino, loisirs, horaires, mode de vie...
	<b>Ce qui est resté</b>	<input type="checkbox"/> Qu'est-ce qui n'a pas changé dans ton quotidien?
	<b>Rapport à la ville</b>	<input type="checkbox"/> Es-tu toujours en contact avec ton milieu de base? Cette relation a-t-elle changé dans le temps, en intensité, intervalles... <input type="checkbox"/> Quelle est la ville la plus proche de chez toi? <input type="checkbox"/> La fréquente-tu?
	<b>Rapport nouveau milieu</b>	<input type="checkbox"/> Connais-tu tes voisins? Ton maire? <input type="checkbox"/> Quels sont les gens que tu côtoies régulièrement dans ton quotidien ici? <input type="checkbox"/> As-tu l'impression que pour eux, tu « viens de la ville »? Si oui, as-tu l'impression qu'un jour, ton statut va changer? <input type="checkbox"/> Est-ce important pour toi de t'impliquer dans ton village, dans ta région? <input type="checkbox"/> Changements dans ta perception du milieu rural?
	<b>Partir ou rester?</b>	<input type="checkbox"/> Si un aspect important de ta vie venait à changer (perte d'emploi, changement d'ordre personnel ou familial), penses-tu que tu resterais ici? <input type="checkbox"/> Te vois-tu ici longtemps? <input type="checkbox"/> Dirais-tu que tu te sens plus rural ou urbain?